

PRÉSENCE DU FUTUR

gene wolfe

le nouveau
soleil de teur 2



Denoël

GENE WOLFE

*LE NOUVEAU SOLEIL
DE TEUR 2*

Cinquième partie du Livre du Nouveau Soleil

roman traduit de l'américain
par WILLIAM DESMOND



DENOËL

Titre original:

THE URTH OF THE NEW SUN
(Tor Books, New York)

© 1987, by Gene Wolfe

Et pour la traduction française
© 1989, par Éditions Denoël
30, rue de l'Université, 75007 Paris
ISBN : 2-207-30489-2

CHAPITRE XXVII

Le retour sur Teur

J'avais été dans l'incertitude sur ce qui se passerait entre Burgundofara et moi ; mais on nous attribua une même cabine (laquelle faisait peut-être le dixième de la suite que j'avais occupée lors de ma dernière nuit sur le vaisseau) et elle ne formula aucune objection lorsque je l'embrassai et la déshabillai. Elle était, découvris-je, bien moins experte que Gunnie, quoique n'étant pas vierge. Bizarre de se dire que Gunnie et moi n'avions fait l'amour qu'une fois.

Burgundofara m'avoua ensuite que jamais un homme ne l'avait traitée avec autant de douceur ; elle m'embrassa pour me remercier et s'endormit dans mes bras. Je ne m'étais jamais considéré comme un amant tempéré ; je restai quelque temps éveillé à méditer et à écouter, comme je m'étais un jour promis de le faire, les siècles qui filaient contre la coque.

Ou peut-être seulement les années, les années de ma vie. J'avais tout d'abord pensé, en retrouvant ma mauvaise jambe guérie, puis plus tard mon nouveau et étrange visage après m'être rasé, qu'elles avaient plus ou moins été effacées, dissoutes en moi. Je comprenais maintenant qu'il n'en était rien.

Simplement, les dégâts causés par une lance ancienne inconnue, par les griffes palmées d'Aghia et par les dents de la chauve-souris suceuse de sang, ces dégâts avaient été réparés ; j'étais l'homme que j'aurais été sans ces blessures (et sans d'autres, peut-être), et c'est ainsi que mon visage était celui de cet être étrange – car quel être peut-il être plus étranger à soi

que soi-même ? J'étais Apu-Punchau, l'homme que j'avais vu ressuscité dans la ville de pierre. Il m'avait paru jeune, et la rencontre m'avait laissé de l'amertume pour les années que j'aurais pu avoir. Peut-être embarquerai-je de nouveau un jour sur le vaisseau de Tzadkiel, à la recherche de la véritable jeunesse, comme Gunnie ; mais si l'on me ramène une seconde fois sur Yesod, je m'y fixerai si on m'y autorise. Avec les siècles, qui sait si son atmosphère ne me lavera pas de mes années ?

Tandis que je m'attardais ainsi sur leur succession, il m'apparut que mon comportement vis-à-vis des femmes avait dépendu non pas de ma volonté, mais de leur attitude envers moi. Je m'étais montré une parfaite brute avec la khaïbit Thécla de la Maison turquoise, puis aussi doux et maladroit qu'un jouvenceau innocent avec la véritable Thécla, dans sa cellule ; plein de fièvre au début avec Dorcas, emporté et maladroit avec Jolenta (que l'on aurait pu croire victime d'un viol de ma part, bien que je persiste à penser qu'elle était consentante). De Valéria, j'ai déjà trop parlé.

Il ne peut cependant en être ainsi pour tous les hommes, car nombreux sont ceux qui se comportent toujours de la même manière avec les femmes ; et il n'en est peut-être même pas ainsi pour moi.

Je somnolai, songeant à toutes ces choses, puis je m'éveillai pour me retrouver tourné de l'autre côté, ne tenant plus Burgundofara dans mes bras ; je replongeai dans le sommeil, m'éveillai à nouveau et me levai, incapable de dormir davantage, plein du désir (je n'aurais su dire pourquoi) d'apercevoir la Fontaine Blanche. Aussi doucement que je pus, j'enfilai le collier et me rendis sur le pont.

L'interminable nuit du vide n'allait pas tarder à connaître la défaite. Les ombres des mâts, comme la mienne, étaient du noir le plus profond sur les planches et le vieux soleil, d'étoile à peine visible, était devenu un disque de la taille de Luna. Sa lumière faisait paraître plus faible et lointaine encore la Fontaine Blanche. Teur avait cessé de n'être qu'une striure devant son visage écarlate et restait suspendue juste dans l'axe du beaupré, tourbillonnant comme une toupie.

L'officier de quart vint me parler, me conseillant de retourner à l'intérieur. Non pas, me sembla-t-il, parce que je courais un véritable danger, mais parce que d'avoir quelqu'un sur le pont qui n'était pas sous ses ordres le rendait mal à l'aise. Je lui répondis que j'allais le faire, mais que je voulais avoir un entretien avec le capitaine et que ma compagne et moi-même avions faim.

Burgundofara fit son apparition pendant cet entretien ; elle me dit qu'elle avait ressenti le même besoin que moi, mais je crois qu'en réalité elle avait eu envie de revoir le spectacle d'un pont sous les étoiles avant de quitter à jamais un vaisseau de ce genre. Elle bondit sur un mât, ce qui mit tellement hors de lui l'officier que je crus un instant qu'il allait la brutaliser. Je me serais interposé par la force s'il n'avait pas été un hiérodule, si bien que je fus obligé de simplement me tenir entre eux lorsque deux marins l'eurent ramenée.

La dispute se poursuivit jusqu'à ce que notre air devînt vicié – surtout par goût du jeu de ma part (ainsi, me sembla-t-il, que de la part de Burgundofara) –, après quoi nous descendîmes fort docilement ; nous trouvâmes les cuisines et dévorâmes comme deux enfants, nous esclaffant en nous racontant nos aventures.

Le capitaine – non pas un hiérodule masqué, mais un homme d'apparence tout à fait ordinaire – nous rendit visite dans notre cabine environ une veille plus tard. Je lui déclarai que je ne m'étais entretenu avec aucune autorité depuis que Tzadkiel m'avait laissé, et que j'espérais qu'il avait des instructions à me donner.

Il secoua la tête. « Non, je n'en ai aucune. Je suis sûr que Tzadkiel a fait le nécessaire pour que vous sachiez tout ce que vous devez savoir. »

Burgundofara intervint. « Mais il doit apporter le Nouveau Soleil ! » Puis elle ajouta, après le coup d'œil que je lui jetai : « C'est Gunnie qui me l'a dit.

— Est-ce vrai ? » demanda le capitaine.

J'essayai d'expliquer que je l'ignorais, que j'avais l'impression que la Fontaine Blanche était comme une partie de

moi-même et que j'avais tenté de la faire se rapprocher, mais qu'elle ne semblait pas bouger.

« Mais qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-il. Puis, voyant mon expression, il ajouta : « Non, je ne suis absolument pas au courant. On ne m'a rien dit, sinon que je devais vous ramener sur Teur, vous et cette femme, et vous faire débarquer en sécurité au nord des glaces.

— C'est une étoile, je pense, ou quelque chose comme une étoile.

— C'est alors trop massif pour se déplacer comme nous le faisons. Lorsque vous vous trouverez sur Teur, vous ne vous déplacerez plus dans le sens uranique. Peut-être alors viendra-t-elle à vous.

— Mais il faudra beaucoup de temps pour qu'une étoile vienne jusqu'à Teur, non ? demanda Burgundofara.

Le capitaine acquiesça. « Au moins des siècles. Mais en vérité, je ne comprends rien à ce phénomène – infiniment moins, en tout cas, que votre ami ne doit le comprendre. Elle fait partie de lui, il doit la sentir, comme il nous l'a dit.

— Oui, je la sens au loin. » Tandis que je parlais, j'eus l'impression de me tenir une fois de plus devant la fenêtre de maître Cendre, perdu dans la contemplation des grandes plaines de glace ; il n'était pas impossible qu'en un certain sens je ne les eusse jamais quittées. « Se pourrait-il, murmurai-je, que le Nouveau Soleil ne vienne qu'après l'extinction de notre race ? Tzadkiel aurait-il pu nous jouer un tel tour ?

— Non, Tzadkiel ne joue pas de tours, même s'il peut donner cette impression. Les mystifications sont bonnes pour les solipsistes, qui pensent que tout passe et s'efface. » Il se leva. « Vous vouliez me poser des questions ; je ne vous blâme pas, mais je n'ai pas de réponses à vous donner. Souhaitez-vous monter sur le pont pour assister à l'atterrissement ? C'est tout ce que j'ai à vous offrir, en fait. »

Burgundofara parut stupéfaite et demanda : « Déjà ? » J'avouai ressentir la même impression.

« Oui, dans très peu de temps. J'ai quelques provisions pour vous. Voulez-vous des armes, en plus de vos poignards ? Je peux vous en donner, si vous le désirez.

— Nous conseillez-vous d'en prendre ? demandai-je.

— Je ne conseille rien. Vous savez ce que vous avez à faire ; moi pas.

— Alors je n'en prendrai pas. Je laisse Burgundofara décider pour elle-même.

— Non, je n'en prendrai pas non plus.

— Dans ce cas, suivez-moi », conclut le capitaine – et cette fois-ci c'était davantage un ordre qu'une invitation. Nous enfilâmes nos colliers et le suivîmes sur le pont.

Notre vaisseau croisait haut au-dessus des nuages qui semblaient bouillonner en dessous de nous ; je sentais cependant que nous étions arrivés. Teur passa du bleu au noir, puis à nouveau au bleu. Le bastingage était de glace sous mes mains, et je cherchai des yeux les calottes glaciaires de la planète ; mais nous étions déjà trop proches pour pouvoir les distinguer. Il n'y avait que l'azur de ses mers, entr'aperçu dans les déchirures de la couche nuageuse ainsi que, de temps en temps, un bout de terre, brun ou vert.

« Quel monde splendide, dis-je. Pas autant que Yesod, peut-être, mais très beau tout de même. »

Le capitaine haussa les épaules. « On pourrait le rendre aussi beau que Yesod, si nous le voulions.

— Nous le ferons », répondis-je – ignorant que j'en avais la certitude avant d'avoir parlé. « Nous le ferons quand nous aurons été assez nombreux à l'avoir quitté et à être revenus. »

Le tumulte des nuages s'apaisa, comme si quelque mage venait de prononcer un sort ou une femme de dénuder ses seins devant eux. Nos voiles étaient déjà ferlées et, dans la mâture, l'équipage de quart vérifiait que tout était solidement attaché.

Lorsque les hommes bondirent de nouveau sur le pont, les premiers vents de Teur, encore légers, presque impalpables, vinrent nous fouetter et nous rendirent (comme un seul mouvement de la main du coryphée) tout l'univers des sons. Mâts et vergues couinaient comme des rebecs tandis que tous les gréements chantaient.

Encore un moment, et le vaisseau lui-même se redressa jusqu'à ce que les nuages de Teur qu'illuminait le soleil s'élèvent

au-dessus de la passerelle de poupe ; Burgundofara et moi devions nous accrocher fermement au bastingage.

Très à l'aise, une main sur un galhauban, le capitaine sourit et nous cria : « Et moi qui pensais que la fille était un marin ! Donne-lui un coup de main, ma chérie, ou on te renvoie aux cuisines. »

J'aurais bien aidé Burgundofara si je l'avais pu, alors qu'elle essayait de m'assister comme le lui avait demandé le capitaine. En nous accrochant l'un à l'autre, nous arrivâmes à rester debout sur le pont (plus à pic, maintenant, que bien des escaliers, quoiqu'il parût aussi lisse qu'un plancher de salle de bal) et réussîmes même à faire quelques pas vers lui.

« Vous auriez besoin de naviguer encore un peu pour devenir de vrais marins, nous dit-il. Quel dommage que je doive vous déposer à terre ! J'aurais fait de vous d'authentiques loups de l'espace. »

J'arrivai à lui dire que notre arrivée sur Yesod avait été moins violente.

Il prit un air sérieux. « C'est que vous n'aviez pas autant d'énergie à perdre, voyez-vous. Vous l'aviez déjà perdue en atteignant votre orbite. Nous, nous sommes arrivés sans le moindre tourmentin pour nous freiner, comme si nous tombions vers une étoile. Restez un moment éloigné du bastingage. Le vent y est tel qu'il vous rôtirait le bras.

— Les colliers ne nous protégeraient pas ?

— Ils ont un champ excellent ; sans eux vous seriez en train de frire comme des beignets. Mais comme tous les systèmes, ils ont leur limite, et ce vent... eh bien, il est trop ténu pour être respiré ; et cependant, si la quille ne prenait pas le plus gros de l'impact, on serait réduit en miettes. »

Pendant un moment, l'apostis rougeoya comme une forge ; puis son intensité lumineuse diminua, disparut, et notre vaisseau reprit une position plus conventionnelle – ce qui n'empêchait pas le gréement de continuer à siffler violemment et les nuages de filer en dessous de nous comme de l'écume dans une conduite forcée.

Le capitaine se rendit sur la passerelle, et je le suivis pour lui demander si nous ne pouvions pas enlever nos colliers. Il secoua

la tête et me montra du doigt les galhaubans, pris dans un écrin de glace, disant que nous ne pourrions rester longtemps sur le pont sans eux ; puis il me demanda si je n'avais pas remarqué le rafraîchissement de mon air.

J'admis qu'en effet je l'avais remarqué, mais lui expliquai que je m'étais cru victime d'une illusion.

« Il se fait un certain mélange, dit-il. Quand il n'y a pas d'air, l'amulette s'empare de celui qui se présente à la limite de son champ. Mais elle ne fait pas la différence entre un air normal et celui qui a pénétré sa zone de pression. »

Comment la navette pouvait-elle laisser un sillage au-dessus des nuages, voilà qui m'échappait ; mais elle en laissait un, long et blanc, qui s'étirait derrière nous dans le ciel. Je ne fais que rapporter ce que je voyais.

« J'aurais bien aimé me trouver sur le pont lorsque nous avons quitté Teur, observa Burgundofara. Mais on nous a fait rester à l'intérieur, même une fois sur le grand vaisseau, car nous manquions d'entraînement.

— Vous n'auriez fait que gêner les autres, lui répondit le capitaine. Nous hissons les voiles dès que nous quittons l'atmosphère et on est passablement occupé pendant un moment. Était-ce cette navette ?

— Il me semble.

— Et voilà que vous revenez comme quelqu'un d'important, mentionnée nominalement dans les ordres de Tzadkiel. Mes félicitations ! »

Burgundofara secoua la tête, et je remarquai que suffisamment d'air pénétrait maintenant son enveloppe protectrice pour faire danser ses bouclettes sombres.

« Je ne comprends même pas comment elle a pu le savoir.

— Avec elle on ne sait jamais rien, en règle générale », commentai-je, songeant que tout comme j'étais plusieurs en un seul corps, Tzadkiel était plusieurs corps pour une seule personne.

Le capitaine indiqua quelque chose par-dessus la lisse de couronnement, là où la mer de nuages paraissait venir lécher la coque de la navette. « Nous sommes sur le point de pénétrer là-

dedans. À ce moment-là, vous pourrez enlever vos amulettes sans geler. »

Nous restâmes quelques instants prisonniers du brouillard. Dans le livre brun pris dans la cellule de Thécla, j'avais lu qu'une région de brume séparait les vivants des morts, et que ces formes que nous appelons des fantômes ne sont rien de plus que les écharpes brumeuses qui s'accrochent à leur visage et à leur corps.

Est-ce vrai, est-ce faux, je l'ignore ; mais Teur est sans aucun doute séparée du vide par une telle région, et cela me paraît étrange. Il est bien possible que les quatre royaumes ne soient que deux et nous soyons entrés dans le vide (et en soyons ressortis) comme les spectres visitent le pays des vivants.

CHAPITRE XXVIII

Le village à côté du cours d'eau

Je me souviens d'avoir pensé, tandis que je me penchais sur le bastingage et que je regardais les taches de rouge et d'or se transformer en bois et forêts, et celles de brun en champs ou s'emmêlaient les tiges, quel spectacle étrange nous aurions constitué pour qui nous aurait vus – notre vaisseau élancé à la manière de ceux qui s'arrimaient parfois aux quais de Nessus descendant du ciel en silence, comme s'il flottait. Mais j'étais sûr que nous n'avions aucun spectateur. On était très tôt le matin, à cette heure où même les arbres les plus petits projettent une ombre démesurée et où les renards écarlates regagnent en trottinant leur terrier, petites flammes au milieu de la rosée.

« Où sommes-nous ? demandai-je au capitaine. Dans quelle direction se trouve la ville ?

— Nord-nord-est », répondit-il avec un geste.

On nous donna nos provisions dans de longs ballots de la taille d'un demi-tonneau de canon. Il nous montra comment les porter, la bandoulière par-dessus l'épaule gauche et attachée à la ceinture. Il nous serra vigoureusement la main, et ses voeux de réussite me parurent sincères.

Une coupée argentée jaillit de l'endroit où coque et pont se raccordaient. Burgundofara et moi l'empruntâmes pour nous retrouver, une fois de plus, sur le sol de Teur.

Nous nous retornâmes – j'imagine que personne n'aurait pu se retenir de le faire – pour regarder la navette s'élever ; elle se redressa dès que la quille eut quitté le contact du sol, oscilla

sous l'effet d'une houle qu'elle était seule à sentir, et s'éleva comme un cerf-volant. Nous avions gagné le sol à travers les nuages, comme je l'ai dit ; mais l'appareil s'engagea dans une trouée (je ne pus m'empêcher de penser que c'était à notre intention) et monta de plus en plus haut, jusqu'à n'être plus qu'un point doré dans le ciel. Point doré qui s'épanouit bientôt en quelque chose de brillant, comme les copeaux d'acier qui jaillissent d'une lime ; nous comprîmes alors que l'équipage venait de libérer les voiles, toutes de métal argenté, et chacune plus grande que bien des îles, pour les attacher aux vergues ; nous sûmes aussi que nous ne verrions plus l'appareil. Je détournai les yeux pour que Burgundofara ne vît pas mes larmes. Lorsque je la regardai de nouveau pour lui dire qu'il fallait partir, je vis qu'elle aussi avait pleuré.

Nessus se trouvait au nord-nord-est, nous avait déclaré le capitaine ; avec l'horizon encore si proche du soleil, il n'était pas difficile de conserver la bonne direction. Nous traversâmes des champs pétrifiés par la gelée pendant une bonne demi-lieue et entrâmes dans un petit bois, ou nous tombâmes rapidement sur un ruisseau le long duquel serpentait un chemin.

Jusqu'ici Burgundofara n'avait rien dit, et j'en avais fait autant ; mais lorsque nous vîmes l'eau, elle se précipita et en but autant que ses mains pouvaient en contenir. Sa soif apaisée, elle me dit : « Je sais maintenant vraiment ce que c'est que de revenir chez soi. J'ai entendu dire que pour ceux de la terre, c'est manger du pain et du sel. »

Je lui répondis que c'était en effet cela, bien que je l'eusse presque oublié.

« Pour nous, c'est boire l'eau de l'endroit. D'ordinaire, il y a bien assez de pain et de sel sur les vaisseaux, mais l'eau devient fétide ou fuit. Lorsque nous touchons terre quelque part, nous buvons l'eau, si celle-ci est bonne. Sinon, nous l'accablons de malédictions. Crois-tu que cette rivière se jette dans Gyoll ?

— Certainement, ou dans un cours d'eau plus grand qui s'y jette lui-même. Est-ce que tu veux retourner dans ton village ? »

Elle acquiesça. « Viendras-tu avec moi, Sévérian ? »

Je me souvins de Dorcas, et comment elle m'avait supplié de descendre le cours de Gyoll pour trouver un vieil homme et une

maison tombée en ruine. « Si je peux, oui ; mais je ne crois pas que je pourrais rester.

— Alors je repartirai peut-être avec toi, mais j'aimerais toutefois revoir d'abord Liti. J'embrasserai mon père et tous nos parents en arrivant, et les assassinerai probablement en repartant. Mais tout de même, il faut que j'y retourne.

— Je comprends.

— Je l'espérais. Gunnie m'a dit que tu étais ce genre d'homme – que tu comprenais beaucoup de choses. »

J'avais examiné le chemin pendant que nous parlions. Je lui fis signe de se taire et nous restâmes l'oreille tendue pendant une centaine de respirations. Un vent frais agitait le sommet des arbres ; ici et là des oiseaux lançaient leur appel, mais nombreux étaient ceux qui avaient migré vers le nord. Le cours d'eau murmurait pour lui-même.

« Qu'y a-t-il ? finit par souffler Burgundofara.

— Quelqu'un nous a précédés. Tu vois ces empreintes ? Un jeune garçon, à mon avis. Il a peut-être décrit un cercle pour nous observer ; ou bien il est allé en chercher d'autres.

— Beaucoup de gens doivent utiliser ce chemin. »

Je m'accroupis à côté des empreintes de pas pour lui expliquer. « Il était ici ce matin, quand nous sommes arrivés. Vois-tu comme cette marque est sombre ? Il est arrivé à travers champs, comme nous avons fait, les pieds humides de rosée. L'empreinte ne va pas tarder à sécher. Son pied est trop petit pour être celui d'un homme, mais sa foulée est longue... je dirais un garçon qui sera bientôt un homme.

— Tu vois loin. Gunnie m'avait averti. Je n'aurais pas remarqué tous ces détails.

— Tu connais mille fois plus de choses sur les vaisseaux que moi, alors que j'ai passé un certain temps sur des appareils de types différents. J'ai été éclaireur à cheval pendant quelque temps. C'est le genre de choses que l'on apprenait.

— On devrait peut-être partir dans l'autre sens. »

Je secouai la tête. « Ce sont là les gens que je suis venu sauver. Je ne les sauverai pas en leur tournant le dos. »

Tandis que nous marchions, Burgundofara me dit : « Nous n'avons rien fait de mal.

— Rien du moins qu'ils sachent, veux-tu dire. Tout le monde a fait un jour ou l'autre quelque chose de mal, et moi j'en ai fait des centaines, que dis-je, des dizaines de milliers. »

Le bois était tellement calme que j'avais pensé que l'endroit jusqu'où l'enfant avait couru devait se situer au moins à une lieue d'ici, d'autant que je n'avais pas senti la fumée. Le chemin fit un brusque détour et nous nous trouvâmes à l'entrée d'un village d'une douzaine de huttes, sur lequel régnait un silence absolu.

« On peut peut-être tout simplement traverser, suggéra Burgundofara. Ils doivent tous dormir.

— Ils sont réveillés, dis-je. Ils nous observent par les fentes des portes et se tiennent en retrait pour ne pas être vus.

— Tu as de bons yeux.

— Non. Mais je connais un peu les villageois, et le garçon est arrivé avant nous. Si nous traversons, on va se retrouver avec des fourches dans le dos. »

Je parcourus les huttes des yeux et élevai la voix : « *Gens de ce village ! Nous ne sommes que de simples voyageurs sans mauvaises intentions. Nous n'avons pas d'argent. Nous demandons simplement le droit d'utiliser votre chemin.* »

Il y eut comme un semblant d'agitation dans le silence. J'avançai et fit signe à Burgundofara de me suivre.

Un homme d'une cinquantaine d'années apparut à l'une des portes ; sa barbe noire était striée d'argent, et il tenait un fléau à la main.

« Vous êtes le hetman de ce village, dis-je. Nous vous remercions pour votre hospitalité. Comme je l'ai dit, nos intentions sont pacifiques. »

Il me regarda, les yeux écarquillés, non sans me rappeler un certain maçon que j'avais connu. « Herena a dit que vous veniez d'un vaisseau tombé du ciel.

— Et qu'importe d'où nous venons ? Nous sommes des voyageurs pacifiques. Nous ne demandons rien d'autre que le droit de passer notre chemin.

— Il m'importe, parce que Herena est ma fille. Si elle ment, je dois le savoir.

— Tu vois, dis-je, m'adressant à Burgundofara, je suis loin de tout savoir. » Elle sourit, mais je me rendis compte qu'elle avait peur.

« Hetman, repris-je, si tu as confiance dans la parole d'un étranger et pas dans celle de ta fille, c'est que tu es un fou. » À ce moment-là, l'adolescente pointa le museau par la porte et je vis ses yeux. « Sors donc, Herena. Nous ne te ferons pas de mal. »

Elle s'avança. C'était une fillette d'une quinzaine d'années avec de longs cheveux bruns et un bras atrophié, pas plus grand que celui d'un enfant.

« Pourquoi nous espionnais-tu, Herena ? »

Elle parla, mais je ne pus entendre.

« Elle n'espionnait pas, intervint son père. Elle ramassait des noix. C'est une bonne fille. »

Il arrive parfois – quoique rarement – que l'on regarde quelque chose que l'on a vu des dizaines de fois, et qu'on le voie d'une manière différente. Lorsque moi, Thécla la boudeuse, j'installai mon chevalet auprès d'une cataracte, mon professeur me disait toujours de l'observer d'un œil neuf ; jamais je ne compris ce qu'il voulait dire, et je ne tardai pas à me convaincre que cela n'avait aucun sens. Je voyais maintenant le bras atrophié de Herena non pas comme une difformité permanente (comme j'avais toujours vu ce genre de choses auparavant), mais comme une erreur à corriger de quelques coups de pinceau.

« Ce doit être dur... », risqua Burgundofara. Se rendant compte qu'elle pouvait être offensante, elle ajouta : « De sortir de si bon matin.

— Je guérirai le bras de ta fille, si tu le souhaites. »

Le hetman ouvrit la bouche pour parler, puis la referma. Rien ne paraissait avoir changé dans son visage, et pourtant j'y lisais de la peur.

« Le souhaites-tu ? demandai-je.

— Oui, bien sûr. »

Ses yeux, et les invisibles regards de tout le reste du village, m'oppressaient. « Il faut qu'elle vienne avec moi, dis-je. Nous n'irons pas loin, et cela ne prendra que peu de temps. »

Il acquiesça lentement. « Herena, tu dois aller avec le s'gneur. » Je me rendis compte alors de l'air d'opulence que devaient me donner aux yeux de ces gens les vêtements pris dans la suite autarchique. « Sois une bonne fille, et n'oublie jamais que ta mère et moi, toujours nous... » Il se détourna.

Elle marcha devant moi sur le chemin qui retournait vers le bois, jusqu'à ce que nous ayons perdu le village de vue. La jointure de son bras atrophié n'était pas visible sous l'emmanchure de sa robe en haillons. Je lui dis de l'enlever ; elle m'obéit, la soulevant au-dessus de sa tête.

J'avais conscience des feuilles pourpres et or, du brun tirant sur le rose de son bras, comme j'aurais pu l'être des couleurs de joyaux de quelque microcosme que j'aurais observé par une ouverture. Le chant des oiseaux et le babil de la rivière étaient aussi lointains et doux que le tintement d'un orchestrion tout au fond d'une cour.

Je touchai l'épaule de Herena, et la réalité elle-même devint une argile à pétrir et étirer. D'une passe ou deux je lui modelai un nouveau bras, image en miroir de l'autre. Une larme qui tomba sur mes doigts pendant que je travaillais fut assez chaude pour me brûler ; la jeune fille tremblait.

« J'ai terminé, dis-je. Remets ta robe. » De nouveau je me trouvais dans le microcosme, et de nouveau il me paraissait être le monde.

Elle se tourna pour me faire face. Elle souriait, en dépit des larmes qui lui striaient les joues. « Je vous aime, mon seigneur », dit-elle, se jetant aussitôt à terre pour embrasser le bout de ma botte.

« Puis-je voir tes mains ? » lui demandai-je. Je n'arrivais pas à croire moi-même à ce que j'avais accompli.

Elle les tendit vers moi. « Ils vont maintenant m'emporter très loin comme esclave, dit-elle. Ça m'est égal. Non, ils ne le feront pas. J'irai me cacher dans les montagnes. »

Je regardai ses mains, qui me parurent parfaites jusque dans les moindres détails, y compris lorsque je les pressai l'une contre l'autre. Il est rare pour une personne d'avoir les deux mains exactement de la même dimension, celle dont on se sert le plus étant généralement la plus grande ; mais les siennes

l'étaient. Je grommelai : « Qui va t'emporter, Herena ? Les cultellarii viennent-ils piller ton village ?

— Les assesseurs, bien sûr.

— Simplement parce que tu possèdes maintenant deux bons bras ?

— Parce que maintenant je n'ai rien qui ne va pas, oui. » Elle s'interrompit, soudain frappée par une nouvelle idée, et ses yeux s'agrandirent. « Tout est bien, maintenant, n'est-ce pas ? »

Ce n'était pas le moment de philosopher. « Oui, tu es parfaite. Tu es une très jolie jeune fille.

— Alors ils vont me prendre. Et vous, vous êtes bien ?

— Simplement un peu faible. J'irai mieux dans quelques instants. » Je me servis du bord de ma cape pour m'essuyer le front, exactement comme lorsque j'étais bourreau.

« Vous n'avez pas l'air d'aller bien.

— Essentiellement, ce sont les énergies de Teur qui ont guéri ton bras. Mais elles sont passées à travers moi. Je pense qu'elles ont emporté un peu de la mienne propre au passage.

— Vous connaissez mon nom, mon seigneur. Quel est le vôtre ?

— Sévérian.

— Je vais vous préparer à manger dans la maison de mon père, seigneur Sévérian. Il reste encore quelque chose. »

Un vent se leva, qui jeta les feuilles vivement colorées à nos visages sur le chemin du retour.

CHAPITRE XXIX

Parmi les villageois

Si ma vie est remplie de chagrins et de triomphes, elle n'a connu que peu de plaisirs en dehors des plus simples, ceux de l'amour et du sommeil, de l'air pur et de la bonne nourriture, bref, les choses que tout le monde connaît. Parmi les plus précieux moments, je conserve celui du visage du hetman lorsqu'il vit le bras de sa fille. Il y avait un tel mélange d'émerveillement, de crainte et de ravissement dans son expression que l'on aurait dit que je venais de le raser de frais pour mieux distinguer ses traits. Herena, je crois, éprouva le même plaisir que moi ; mais lorsqu'elle en eut joui tout son saoul, elle alla l'embrasser et lui dit qu'elle m'avait promis un rafraîchissement avant de nous conduire par l'entrée de sa maison, où elle alla embrasser sa mère.

Dès que nous fûmes à l'intérieur, la peur des villageois se transforma en curiosité. Quelques-uns des hommes les plus courageux se frayèrent un chemin jusque sous le toit du hetman, et s'accroupirent en silence derrière nous. On nous avait installés sur des nattes autour d'une petite table tandis que la femme du hetman – sans cesser de pleurer et de se mordre les lèvres simultanément – nous servait notre festin. Les autres se contentaient de jeter des coups d'œil par l'entrée ou par des fissures dans les murs sans fenêtres.

Il y avait des gâteaux frits de maïs écrasé, des pommes que le gel avait quelque peu endommagées, de l'eau et (un morceau de choix, à voir comment les spectateurs silencieux salivaient devant) deux râbles de lièvres, bouillis, aromatisés, salés et

servis froids. Le hetman et sa famille ne participèrent pas au repas. Je l'ai traité de festin, car il était tel aux yeux de ces gens ; mais le simple repas du marin auquel nous avions eu droit quelques veilles auparavant était un banquet de roi en comparaison.

Je me rendis compte que je n'avais pas faim, bien que je me sentisse fatigué et très assoiffé. Je mangeai l'un des gâteaux et chipotai sur la viande tout en descendant de grandes rasades d'eau, puis jugeai que la plus haute marque de courtoisie était probablement de laisser au hetman une partie de la nourriture, puisqu'ils en avaient manifestement si peu, et me mis à casser des noix.

Manifestement, c'était le signal qu'attendait mon hôte pour parler. « Je m'appelle Bregwyn, dit-il. Notre village s'appelle Vici. Voici Cinnia, ma femme, et vous connaissez Herena, notre fille. Cette femme », il eut un geste de la tête en direction de Burgundofara, « dit que vous êtes un homme bon.

— Mon nom est Sévérian, et voici Burgundofara. Je suis un homme mauvais qui essaie de devenir bon.

— Ici, à Vici, nous n'avons que peu de nouvelles du monde. Peut-être allez-vous nous dire par quel heureux hasard vous êtes passé par notre village. »

Il fit cette déclaration avec une expression d'intérêt poli, sans plus, me ménageant un silence. Il aurait été tout à fait facile de régaler ces villageois de quelque pieu mensonge parlant de commerce ou de pèlerinage ; et de fait, si je leur avais dit que nous espérions que Burgundofara pourrait regagner sa patrie, au bord de l'océan, nous n'aurions même pas vraiment menti. Mais avais-je le droit de me livrer à de tels racontars ? J'avais dit un peu plus tôt à Burgundofara que c'était précisément pour ces gens que j'avais été jusqu'au fond de l'univers, pour les sauver. Je jetai un coup d'œil à la femme du hetman, usée par le travail, en larmes ; à tous ces hommes, avec leur barbe grisonnante et leurs mains calleuses. Quel droit avais-je de les traiter comme des enfants ?

« Cette femme, dis-je, est de Liti. Peut-être avez-vous entendu parler de cet endroit ? »

Le hetman secoua la tête.

« Les gens, là-bas, sont des pêcheurs. Elle espère pouvoir retourner chez les siens. » Je pris une profonde inspiration. « Je... » Le hetman se pencha très légèrement en avant tandis que je cherchais mes mots. « J'ai été capable d'aider Herena. De lui rendre son intégrité. Cela, vous le savez.

— Nous vous en sommes reconnaissants », dit-il.

Burgundofara me toucha au bras. Lorsque je croisai son regard, ses yeux me dirent que ce que je m'apprêtais à faire risquait d'être dangereux. Je le savais déjà.

« Teur elle-même a besoin de retrouver son intégrité. »

Le hetman ainsi que tous les autres hommes accroupis le dos au mur de la hutte eurent un mouvement en avant ; je vis des hochements de tête.

« Je suis venu pour lui rendre cette intégrité. »

Comme si les mots sortaient malgré lui de sa bouche, un des hommes déclara : « Il a neigé, alors que le maïs n'était pas encore mûr. C'est la deuxième année. » Il y eut des hochements de têtes approuveurs, et l'homme qui se trouvait assis derrière le hetman, et donc me faisait face, ajouta : « Les gens du ciel sont en colère contre nous. »

Je tentai une explication. « Les gens du ciel, les hiérodules et les hiérarques, ne nous haïssent pas. C'est simplement qu'ils sont loin de nous et qu'ils nous craignent à cause de choses que nous avons faites il y a très, très longtemps, alors que notre race était encore jeune. Je me suis rendu auprès d'eux. » J'observais le visage sans expression des villageois, me demandant s'il y en aurait un pour me croire. « J'ai obtenu une conciliation – je les ai approchés de nous et nous ai rapprochés d'eux, je pense. Ils m'ont renvoyé. »

Cette nuit-là, tandis que j'étais couché à côté de Burgundofara dans la hutte du hetman (qu'il avait absolument tenu, soutenu par sa femme et sa fille, à libérer pour nous), elle m'avait dit : « Ils finiront par nous tuer, tu verras.

— Nous partirons demain, lui avais-je promis.

— Ils ne nous laisseront pas partir », avait-elle répliqué ; et au matin nous nous aperçumes que nous avions eu l'un et l'autre raison, d'une certaine manière. Certes, nous partîmes ; mais les villageois nous avaient parlé d'un autre village, du nom

de Gurgustii, à quelques lieues de là, et nous y accompagnèrent. À notre arrivée, on exhiba le bras de Herena, ce qui provoqua de grands émerveillements, et nous eûmes droit (non seulement Burgundofara et moi, mais également Herena, Bregwyn et les autres) à un festin qui nous rappela tout à fait celui de la veille, sauf qu'il y avait du poisson frais à la place du lièvre.

Après quoi on m'informa de l'existence d'un homme très bon et très important pour Gurgustii, mais qui était actuellement très malade. Je dis à ses concitoyens que je ne pouvais rien garantir mais que j'allais l'examiner et que je l'aiderais si je pouvais.

La hutte dans laquelle il gisait semblait aussi antique que le personnage lui-même et dégageait une puanteur de maladie et de mort. J'ordonnai aux villageois qui se massaient derrière moi de sortir et, fouillant dans la pièce unique, trouvai une natte dépenaillée suffisamment grande pour bloquer l'entrée sans porte.

Celle-ci fermée, il faisait tellement noir dans la hutte que c'est à peine si je devinais le malade. Quand je me penchai sur lui, je crus tout d'abord que mes yeux commençaient à s'habituer à l'obscurité, mais au bout de quelques instants me rendis compte qu'il faisait un peu moins sombre. Une faible lumière jouait sur l'homme, se déplaçant avec les mouvements de mes yeux. Ma première idée fut qu'elle venait de l'épine que je gardais dans le sac de cuir cousu par Dorcas pour la Griffe, même s'il paraissait impossible qu'elle pût ainsi rayonner à travers le cuir et ma chemise. Je la sortis. Elle était aussi noire que lorsque j'avais essayé d'éclairer la coursive devant ma cabine, et je la remis en place.

Le vieillard malade ouvrit les yeux. Je lui adressai un hochement de tête et esquissai un sourire.

« Es-tu venue pour me prendre ? demanda-t-il d'une voix qui n'était plus qu'un murmure.

— Je ne suis pas la Mort, répondis-je, même si on m'a souvent pris pour elle.

— Je croyais que vous l'étiez, s'gneur. Vous avez l'air si bon.

— Souhaites-tu mourir ? Il ne me faudra qu'un instant, si tu le veux.

— Oui, si je ne peux pas guérir. » Ses yeux se refermèrent.

Je soulevai la couverture en tissage local qui le recouvrait. Dessous il était nu. Il avait le côté droit enflé ; la bosse avait la taille d'une tête d'enfant. Je la fis disparaître du plat de la main, frissonnant à l'énergie qui jaillissait de Teur et passait par mes jambes et mes doigts.

Soudain la hutte fut de nouveau plongée dans l'obscurité, et je me retrouvai assis sur le sol de terre battue, écoutant la respiration du malade, comme pris par un sortilège. J'eus l'impression que beaucoup de temps avait passé. Je me levai, fatigué, avec le sentiment que je pourrais être bientôt malade : je me sentais tout à fait comme après l'exécution d'Agilus. Je détachai la natte et m'avançai au soleil.

Burgundofara vint m'embrasser. « Tu vas bien ? »

Je lui répondis que oui, et demandai si je ne pouvais pas m'asseoir quelque part. Un gros homme à la voix puissante – je suppose qu'il devait être l'un des parents du vieillard malade – s'ouvrit un chemin à coups de coudes dans la foule, exigeant de savoir si « Declan » allait guérir. Je lui dis que je ne le savais pas, tout en essayant de me frayer un chemin à travers l'attroupement dans la direction que m'indiquait Burgundofara. On était après nones, et il faisait cette chaleur des belles journées d'automne. Si je m'étais senti mieux, j'aurais trouvé comique le spectacle de l'agitation de ces péons en sueur ; ils me rappelaient tout à fait l'auditoire que Baldanders avait terrifié lorsque nous avions joué la pièce du Dr Talos à la Croix de Ctésiphon. Aujourd'hui, ils me suffoquaient.

« Dites-moi ! me criaît le gros homme en plein visage. Va-t-il guérir ? »

Je me tournai vers lui. « Mon ami, tu penses que je suis obligé de répondre à tes questions parce que ton village m'a nourri. Eh bien, tu te trompes ! »

Les autres l'entraînèrent et je crois bien qu'ils l'assommèrent. J'entends en tout cas le bruit mat d'un coup.

Herena me prit la main. La foule s'ouvrit devant nous, et elle me conduisit jusqu'à un arbre à la vaste ramure ; nous nous assîmes dessous, sur un sol nu et lisse où les anciens du village tenaient certainement leurs réunions.

Avec des courbettes, quelqu'un vint nous demander si nous n'avions besoin de rien. Je demandai de l'eau ; une femme m'en apporta, fraîche de la rivière, dans une jarre embuée que fermait une coupe retournée. Herena s'était assise à ma droite, Burgundofara à ma gauche, et nous nous passâmes la coupe.

Le hetman de Gurgustii s'approcha. S'inclinant, il me montra Bregwyn et déclara : « Mon frère m'a dit comment vous étiez arrivé au village dans un vaisseau qui vogue sur les nuages et que vous étiez venu pour nous réconcilier avec les puissances du ciel. Toute notre vie, nous sommes montés sur les endroits élevés pour leur envoyer les offrandes de fumée, et pourtant les gens du ciel sont encore en colère et nous ont envoyé la glace et le gel. Des hommes, à Nessus, disent que le soleil se refroidit... »

— Nessus est-il loin ? l'interrompit Burgundofara.

— Le prochain village est Os, madame. De là, il faut un jour de bateau pour arriver à Nessus.

— Et de Nessus, on peut trouver le moyen de descendre jusqu'à Liti », me souffla Burgundofara.

Le hetman reprit son discours. « Cependant, le monarque nous impose autant qu'avant et nous prend nos enfants quand nous ne pouvons pas lui donner de grain. Nous sommes montés sur les hauteurs, comme nos pères le faisaient. Nous autres, de Gurgustii, avons fait brûler notre meilleur bâlier avant que ne vienne le gel. Que devrions-nous faire à la place ? »

Je voulus lui expliquer que les hiérodules nous redoutaient parce que nous nous étions répandus sur de multiples planètes au cours des temps anciens, ceux de la gloire de Teur, anéantissant de nombreuses races et portant nos guerres partout. « Nous devons être unis, dis-je en conclusion. Nous ne devons dire que la vérité, afin que l'on puisse se fier à nos promesses. Nous devons prendre soin de Teur autant que vous prenez soin de vos champs. »

Lui et quelques autres acquiescèrent comme s'ils comprenaient – ce qui était peut-être le cas. À moins qu'ils n'eussent saisi tel ou tel point de ce que j'avais dit.

Il y eut une certaine agitation à l'arrière de la foule qui nous entourait, des cris, des sanglots, des clamours de joie. Ceux qui s'étaient assis se relevèrent, mais j'étais trop fatigué pour les

imiter. Les cris et le brouhaha continuèrent quelques instants, puis la foule laissa passer le vieillard malade, toujours nu, un simple pagne fait d'un morceau de tissu (que je reconnus comme l'un de ceux de son lit) passé autour des reins.

« Voici Declan ! annonça quelqu'un. Declan, explique au s'gneur comment tu as guéri. »

Il essaya de parler, mais le bruit était tel que je n'entendis rien. D'un geste, je réclamai le silence.

« Pendant que j'étais couché dans mon lit, mon seigneur, un séraphin m'est apparu, tout habillé de lumière. » Rires étouffés parmi les péons, qui se poussaient du coude. « Il m'a demandé si je souhaitais mourir. Je lui ai dit que je voulais vivre, et je me suis endormi. À mon réveil, j'étais comme vous me voyez maintenant. »

Les péons éclatèrent de rire et lui dirent : « C'est le s'gneur que tu vois ici qui t'a guéri », et ainsi de suite.

Je les interpellai vivement. « Cet homme était là, et vous non ! Vous vous ridiculisez lorsque vous prétendez en savoir davantage qu'un témoin. » Cette remarque était le fruit des longues journées passées à Thrax à écouter les débats au tribunal de l'archonte, et encore plus celui de mes lits de justice comme autarque, je le crains bien.

Burgundofara aurait bien voulu poursuivre jusqu'à Os, mais j'étais trop fatigué pour reprendre la route ce jour-là. Je n'avais cependant aucune envie de dormir à nouveau dans l'une de leurs huttes sans air ; je dis donc aux habitants de Gurgustii que Burgundofara et moi dormirions sous l'arbre du conseil de leur village, et qu'ils devraient faire de la place chez eux pour ceux qui m'avaient accompagné depuis Vici. Ce qu'ils firent ; mais lorsque je m'éveillai en pleine nuit, je m'aperçus que Herena dormait avec nous.

CHAPITRE XXX

Ceryx

Lorsque nous quittâmes Gurgustii, nombreux furent les péons qui nous auraient accompagnés, comme aussi les gens de Vici nous ayant suivi jusqu'ici. Je le leur interdis, ne souhaitant aucunement être promené en procession comme une relique.

Ils ne se résignèrent pas facilement ; mais lorsqu'ils comprirent que j'étais inflexible, ils se rabattirent sur d'interminables discours le plus souvent répétitifs, complétant leurs remerciements par des cadeaux ; un bâton de marche aux motifs compliqués pour moi, ouvrage frénétique des deux meilleurs sculpteurs sur bois du coin ; un châle brodé de fils de laine chatoyants pour Burgundofara, objet qui devait être le summum d'une parure féminine dans cette région ; et un panier avec des provisions pour tous les deux. Nous mangeâmes la nourriture en chemin et jetâmes le panier dans la rivière, mais gardâmes les autres choses ; j'aimais bien le bâton de marche et Burgundofara était ravie de son châle, qui rehaussait la sévérité masculine de ses vêtements. Au crépuscule, juste avant la fermeture des portes, nous entrâmes dans la petite ville d'Os.

C'était là que la rivière que nous avions suivie se déversait dans Gyoll et des chebecs, des caraques et des felouques se trouvaient amarrés le long de la rive. Nous demandâmes les capitaines mais tous étaient à terre, soit pour leur affaires, soit pour leurs plaisirs, et les marins de garde, maussades, nous assurèrent que nous devions revenir le lendemain matin. L'un d'eux nous recommanda le *Chowder Pot*. Mais en chemin nous tombâmes sur un homme habillé d'une robe rose indien et vert,

debout sur un baquet retourné, qui s'adressait à un public d'une centaine de personnes :

« ... trésors enterrés ! Tout ce qui est caché, révélé ! S'il y a trois oiseaux dans un buisson, le premier ne sait peut-être rien du troisième, mais moi, si ! Il y a un anneau, en ce moment même où je vous parle, sous l'oreiller de notre souverain – le sage, le transcendant – merci, ma bonne dame. Que désirez-vous savoir ? Je le sais, pour sûr, mais permettez à ces braves gens de l'apprendre. Alors je vous le révélerai. »

Une grosse femme lui avait tendu quelques as. Burgundofara me dit : « Allez, viens, j'aimerais m'asseoir et manger quelque chose.

— Attends. »

Je restais en partie parce que le laïus du bateleur me rappelait le Dr Talos, mais surtout parce que quelque chose, dans son regard, m'évoquait Abundantius. Il y avait cependant un élément encore plus fondamental que ces deux-ci, bien que je ne sois pas certain de pouvoir l'expliquer. Je sentis que cet étranger avait voyagé comme moi-même, que lui comme moi avions été loin et étions revenus d'une manière que même Burgundofara n'avait pas connue ; et que même si nous ne nous étions pas rendus au même endroit et n'étions pas revenus avec les mêmes gains, nous avions tout deux emprunté bien des routes étranges.

La grosse femme marmotta quelque chose. Le bateleur annonça : « Elle me pria de lui annoncer si son mari pourra trouver un emplacement nouveau pour sa maison de bains, et si son entreprise réussira. »

Il leva les bras au-dessus de la tête, étreignant à deux mains une longue baguette. Ses yeux restèrent ouverts et roulèrent dans ses orbites jusqu'à ce que l'on n'en vît plus que le blanc, comme de la peau d'œufs bouillis. Je souris, m'attendant à entendre la foule s'esclaffer ; mais il y avait quelque chose de terrible dans ce personnage aveugle, lancé dans son invocation, et personne ne rit. On entendait le clapotis de la rivière et les soupirs de la brise du soir, qui soufflait si délicatement qu'elle n'agitait même pas mes cheveux.

Ses bras retombèrent abruptement et ses yeux noirs furent tout d'un coup à leur place. « Les réponses sont : Oui ! et oui ! La nouvelle maison de bains s'élèvera à moins d'une demi-lieue de l'endroit où nous nous tenons en ce moment.

— Facile, murmura Burgundofara. La ville ne fait même pas une lieue d'un bout à l'autre.

— Et vous en retirerez davantage que vous n'en avez jamais tiré de l'ancienne, lui promit le bateleur. Mais maintenant, mes chers amis, je souhaite vous dire quelque chose avant la prochaine question. Vous pensez sans doute que j'ai prophétisé pour l'argent que m'a donné cette brave femme. »

Il avait gardé les as à la main et les faisait sauter dedans, petite colonne noire contre le ciel qui s'assombrissait. « Eh bien, reprit-il, vous vous trompiez, mes amis ! »

Il lança les pièces vers la foule – bien plus que ce qu'il avait reçu de la femme, je crois. Il y eut une mêlée furieuse.

« Très bien, allons », dis-je.

Cette fois, c'est Burgundofara qui secoua la tête. « Je veux écouter la suite.

— Les temps sont difficiles, amis ! Vous avez faim de merveilles. De guérisons thaumaturgiques et des pommes sur les pins ! Figurez-vous que cet après-midi encore, j'ai appris qu'un charlatan faisait le tour des villages en amont du Fluminis et qu'il se dirigeait vers chez nous. » Ses yeux se fixèrent sur moi. « Je sais qu'il est ici maintenant. Je le mets au défi de faire un pas en avant. Nous nous livrerons à une compétition pour vous, amis ! Une épreuve de magie ! Viens donc, camarade, viens retrouver Ceryx ! »

La foule s'agita et murmura. Je souris et secouai la tête.

« Oui, vous, mon brave homme, reprit-il en tendant l'index vers moi. Savez-vous ce que c'est que d'entraîner sa volonté jusqu'à ce qu'elle soit comme une barre de fer ? De pousser son esprit devant soi comme un esclave ? De peiner sans cesse pour un but que vous n'atteindrez peut-être jamais, une satisfaction si lointaine qu'il semble qu'on ne la connaîtra jamais ? »

Je secouai la tête.

« Répondez ! Qu'ils vous entendent !

— Non, dis-je, je n'ai pas fait ces choses.

— C'est pourtant ce qu'il faut faire, lorsque l'on veut s'emparer du sceptre de l'Incréé.

— Qui parle de s'emparer de ce sceptre ? À dire la vérité, je suis sûr que c'est impossible. Si vous souhaitez être comme l'Incréé, je mets en doute que vous puissiez y arriver en agissant à l'inverse de l'Incréé. »

Je pris Burgundofara par le bras et l'entraînai. Nous étions passés dans une rue latérale étroite lorsque le bâton qui m'avait été donné à Gurgustii éclata avec une détonation bruyante. Je jetai au caniveau la moitié qui m'était restée dans la main, et nous poursuivîmes l'ascension de la forte pente qui conduisait du port au *Chowder Pot*.

L'auberge me parut tout à fait correcte. Je remarquai que les consommateurs installés dans sa salle publique paraissaient manger presque autant qu'ils buvaient, ce qui est toujours un indice encourageant. Quand l'hôte se pencha par-dessus son bar pour nous parler, je lui demandai s'il pouvait nous faire manger et nous louer une chambre.

« Certainement, s'gneur. Elle ne sera pas digne de votre rang, mais aussi bonne que tout ce que vous pourriez trouver dans Os. »

J'exhibai l'un des chrisos d'Idas. Il le prit, le regarda un instant comme s'il était surpris et dit : « Bien sûr, s'gneur. Oui, bien sûr. J'aurai votre monnaie demain matin, sans faute. Peut-être voudriez-vous dîner dans votre chambre ? »

Je secouai la tête.

« Alors une table. Vous préférez sans doute être loin à la fois de la porte, du bar et de la cuisine. Je comprends. Tenez, par ici, s'gneur. La table avec la nappe. Vous convient-elle ? »

Je lui répondis que oui.

« Nous avons toutes sortes de poissons d'eau douce, s'gneur. Péchés de la journée. Notre soupe de poissons est célèbre. Sole et saumon, fumés ou salés. Gibier, bœuf, veau, agneau, volailles... ?

— J'ai entendu dire que les denrées alimentaires étaient dures à faire venir dans cette région », dis-je.

Il parut troublé. « Mauvaises récoltes, oui, s'gneur. Cela fait la troisième de suite. Le pain est très cher – non pas pour vous,

s'gneur, mais pour les pauvres. De nombreux petits pauvres vont avoir faim cette nuit, rendons grâce que ce ne soit pas notre cas.

— Auriez-vous du saumon frais ? demanda Burgundofara.

— Seulement au printemps, je suis désolé. Quand ils remontent la rivière, madame. Autrement ils sont péchés en mer – mais ils ne supporteraient pas le voyage jusqu'ici.

— Alors du saumon salé.

— Il vous plaira, madame, il vous plaira. Nous l'avons salé nous-mêmes dans notre cuisine, il y a trois mois. Pour ce qui est du pain, des fruits et de tout le reste, ne vous inquiétez pas. Nous vous apporterons tout, et vous choisirez ce qui vous conviendra. Nous avons des bananes du Nord, bien que la rébellion fasse monter les prix. Vin rouge ou blanc ?

— Plutôt rouge. Le recommandez-vous ?

— Tous nos vins sont excellents, madame. Il n'est pas un tonneau de ma cave que je ne puisse recommander.

— Alors rouge.

— Très bien, madame. Et pour vous, s'gneur ? »

Quelques instants auparavant, j'aurais juré ne pas avoir eu faim. Et maintenant, le seul fait d'évoquer de la nourriture me faisait déjà saliver ; impossible de décider ce qui me faisait le plus envie.

« Du faisan, s'gneur ? Nous en avons un très beau dans notre poulailler.

— Parfait. Pas de vin, cependant. Du maté. En avez-vous ?

— Bien entendu, s'gneur.

— Alors, c'est ce que je boirai. Cela fait longtemps que je n'y ai pas goûté.

— Ce sera prêt tout de suite, s'gneur. Autre chose pour votre service ?

— Seulement le petit déjeuner servi très tôt, demain matin. Nous devons nous rendre sur les quais pour trouver un passage jusqu'à Nessus. Vous me rendrez ma monnaie à ce moment-là.

— Je l'aurai, s'gneur, je l'aurai, ainsi qu'un bon petit déjeuner chaud pour le matin. Avec des saucisses, s'gneur, du jambon et... »

De la main je lui fis signe de disposer.

Une fois qu'il se fut éloigné, Burgundofara me demanda : « Pourquoi n'as-tu pas voulu dîner dans la chambre ? J'aurais trouvé cela bien plus agréable.

— Parce que j'espère bien apprendre quelque chose ici. Et parce que je ne tiens pas à me retrouver tout seul, à être obligé de réfléchir.

— Je serais là.

— Oui, mais c'est mieux quand il y a du monde.

— Qu'est-ce... ? »

Je lui fis signe de se taire. Un homme d'âge moyen, qui venait de manger seul à une table voisine, s'était levé en jetant un dernier os sur son assiette. Il s'approchait de nous, non sans avoir emporté son verre. « M'appelle Hadelin, dit-il. Capitaine de l'*Alcyon*. »

J'acquiesçai. « Asseyez-vous, capitaine Hadelin. Que pouvons-nous faire pour vous ?

— Vous ai entendu parler à Kyrin. Paraît que vous voulez descendre la rivière. Y en a des moins chers, y en a avec de meilleures cabines. Je veux dire : plus grandes, plus décorées. Pas plus propres. Mais pas un seul plus rapide que l'*Alcyon*, sauf les patrouilles, bien sûr. Nous mettons à la voile demain matin. »

Je lui demandai combien il fallait de temps pour rejoindre Nessus, à quoi Burgundofara ajouta : « Et la mer ?

— Nessus, après-demain, en principe. Dépend du vent et du temps. À cette époque de l'année, le vent est en général léger et favorable ; mais si nous avons l'une des premières tempêtes, il faudra ferler.

— Évidemment, approuvai-je.

— Sinon, ce sera un jour plus tard, vers vêpres ou un peu avant. Je vous déposerai où vous voudrez, de ce bord du khan. Deux jours pour décharger et charger, et on reprend la descente. De Nessus au delta, il faut en général compter une quinzaine, parfois un peu moins.

— Il nous faudra voir votre bateau avant de décider.

— Vous ne trouverez rien à redire dessus, s'gneur. Si je suis venu vous parler, c'est parce que nous partons de bonne heure ; si c'est bien la vitesse que vous cherchez, nous l'avons. En temps

normal, nous aurions levé l'ancre avant même que vous soyiez au port. Mais si vous êtes tous les deux debout dès que vous verrez le soleil, on se retrouve ici, on mange un morceau et on descend ensemble.

— Vous passez la nuit à l'auberge, capitaine ?

— Oui, s'gneur. Je vais à terre dès que je peux. Comme nous le faisons presque tous. On accostera quelque part demain soir pour la nuit, si telle est la volonté du Pancréator. »

Un serveur arriva avec nos plats, et l'aubergiste croisa le regard de Hadelin depuis l'autre côté de la salle. « Excusez-moi, dit-il, mais Kyrin veut quelque chose, et tous les deux vous avez faim. Alors à demain matin, ici même.

— Nous y serons, promis-je.

— Ce saumon est merveilleux, me dit Burgundofara au bout d'un moment. On emportait du poisson salé sur le bateau, pour les jours où on ne prenait rien, mais celui-ci est meilleur. Je ne savais pas à quel point ça me manquait. »

Je lui dis que j'étais content qu'elle l'appréciât.

« Et voilà que je vais me retrouver une fois de plus sur un bateau. Tu crois qu'il est bon capitaine ? Je parie que c'est un vrai démon pour son équipage. »

Du geste, je lui fis signe de se taire. Hadelin revenait.

Lorsqu'il eut de nouveau tiré sa chaise, elle lui dit : « Voulez-vous un peu de mon vin, capitaine ? On m'en a porté toute une bouteille.

— Un demi-verre, par politesse. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, puis se tourna de nouveau vers nous, un coin de sa bouche retroussé de trois cheveux. « Kyrin vient juste de me mettre en garde contre vous.

Il dit que vous lui avez donné un chrisos comme il n'en a jamais vu.

— Il n'a qu'à me rendre, s'il veut. Voulez-vous voir l'une de nos pièces ?

— Je suis un marin ; nous voyons des pièces des territoires extérieurs. Il y a aussi ce qui vient des tombes, parfois. Beaucoup de tombes dans la montagne, je suppose, hein ?

— Aucune idée. » Je lui tendis un chrisos par-dessus la table.

Il l'examina, le mordit et me le rendit. « Bien, cet or. Vous ressemble un peu, sauf qu'il a l'air un peu balafré. Je parie que vous n'aviez pas remarqué.

— Non, dis-je, jamais. »

Hadelin acquiesça et repoussa sa chaise en arrière. « Un homme ne se rase jamais de côté. Bon, à demain. S'gneur, madame. »

Une fois dans la chambre, alors que j'avais accroché ma cape et ma chemise sur des patères et que je me lavais mains et visage dans l'eau chaude que nous avait apportée la servante, Burgundofara remarqua : « Il a deviné, non ? »

Je savais ce qu'elle voulait dire et acquiesçai.

« Tu aurais dû l'affronter.

— Je ne suis pas un mage, répondis-je, mais j'ai été pris une fois dans un duel de magie. J'ai failli y laisser la vie.

— Tu as rendu son bras à cette fille.

— Ce n'était pas de la magie. Je... »

À l'extérieur, claironna une conque ; la clameur confuse de nombreuses voix lui répondit. J'allai regarder à la fenêtre. Notre chambre était située très haut, si bien que nous avions une vue excellente sur la foule, au centre de laquelle se tenait le bateleur, à côté d'une bière portée à l'épaule par huit hommes. Je ne pus m'empêcher, pendant un instant, de me dire qu'en y faisant allusion, Burgundofara l'avait fait apparaître.

Me voyant à la fenêtre, il sonna une deuxième fois de sa conque, tendit la main pour attirer l'attention sur moi et, quand tout le monde eut levé la tête, lança : « Ressuscite ce mort, camarade ! Si tu ne peux le faire, moi je le ferai ! Le puissant Ceryx fera remarcher le mort à la surface de Teur ! » Le corps qu'il montrait gisait dans l'attitude grotesque d'une statue que l'on a renversée, encore sous l'effet de la raideur cadavérique.

« Tu t'imagines que je suis en compétition avec toi, puissant Ceryx, répondis-je sur le même ton. Mais telles ne sont pas mes ambitions. Nous ne faisons que traverser Os, car nous voulons gagner la mer. Nous partirons demain. » Je fermai les volets et mis la crémone.

« C'était lui », dit Burgundofara. Elle s'était déshabillée et était accroupie à côté du bassin.

« Oui. »

J'attendais qu'elle m'adresse des reproches, mais elle se contenta de dire : « On sera débarrassé de lui dès que l'on aura embarqué. Voudras-tu de moi, cette nuit ?

— Plus tard, peut-être. Je voudrais réfléchir. » Je finis de me sécher et me mis au lit.

« Alors il faudra que tu me réveilles. Le vin m'a endormie. » La voix de Ceryx nous parvint à travers les volets, un chant étrange et surnaturel.

« Je le ferai », lui dis-je comme elle se glissait à son tour sous les couvertures.

Le sommeil me fermait à peine les yeux lorsque la hache du mort fit exploser la porte et qu'il fit irruption dans la chambre.

CHAPITRE XXXI

Zama

Je ne me rendis pas compte tout de suite qu'il s'agissait du mort. La pièce était sombre, et le petit couloir encombré, derrière, presque autant. J'étais déjà à demi endormi ; j'ouvris les yeux au premier coup de hache, pour ne voir que le reflet terne de l'acier au deuxième.

Burgundofara hurla et je roulai hors du lit, à la recherche d'armes que je ne possépais plus. Au troisième coup, la porte céda. Pendant un instant, la silhouette de l'homme mort se découpa dans l'encadrement. Sa hache s'abattit sur un lit vide. Le cadre se brisa, et tout le meuble s'effondra bruyamment.

On aurait dit que le malheureux volontaire que j'avais tué il y avait si longtemps dans notre nécropole était de retour, et j'étais paralysé de terreur et de culpabilité. Fendant l'air, la hache du mort singea le sifflement de la lame de Hildegrin lorsqu'elle passa près de ma tête avant d'aller s'enfoncer dans le plâtre de la cloison avec un bruit de botte géante. Le peu de lueur qui venait du palier fut un instant occultée : Burgundofara s'était enfuie.

La hache frappa de nouveau le mur, à moins d'une coudée de mon oreille, me sembla-t-il. Le bras du mort, aussi froid qu'un serpent et d'où s'élevaient des relents de pourriture, frôla le mien. Je me colletai avec lui, poussé par l'instinct, pas par la raison.

Des chandelles et une lanterne firent leur apparition. Deux hommes presque nus arrachèrent la hache des mains du mort, et Burgundofara tint son poignard à sa gorge. Hadelin se

trouvait derrière elle, un coutelas dans une main, une bougie dans l'autre. L'aubergiste leva sa lanterne à hauteur de la tête du mort puis la laissa retomber.

« Il est mort, déclara-t-il. Vous avez certainement vu des hommes comme ça, avant. Ainsi serez-vous et serai-je un jour. » Je fauchai les jambes du mort d'un coup de pied, comme maître Gurloes nous l'avait autrefois appris, et celui-ci s'effondra au sol, à côté de la lanterne éteinte. Burgundofara suffoqua : « Mais je l'ai frappé, Sévérian ! Et il n'est pas... » Elle referma brusquement la bouche, lèvres pincées pour retenir ses larmes. La main qui tenait le poignard à la lame ensanglantée tremblait.

Comme je passais un bras autour de ses épaules, quelqu'un s'écria : « *Attention !* »

Lentement, le mort se remettait sur ses pieds. Ses yeux, restés fermés tant qu'il avait été à terre, s'ouvrirent, conservant cependant la fixité de ceux d'un cadavre ; il avait une paupière tombante. À son flanc, une blessure étroite laissait couler un peu de sang.

Hadelin fit un pas en avant, coutelas brandi.

« Attendez », dis-je, retenant sa main.

La main du mort se tendit vers ma gorge. Je la pris dans la mienne ; il ne me faisait plus peur, il ne m'horrifiait plus. Je ressentais au contraire une profonde pitié pour lui et pour nous tous, sachant que nous étions tous morts à un degré plus ou moins grand, à demi endormis comme il était entièrement endormi, sourd au chant de la vie en nous et autour de nous.

Ses bras retombèrent le long de son corps. Je lui effleurai les côtes de la main droite et la vie se mit à circuler en lui : on aurait dit que chaque doigt allait déplier des pétales et s'épanouir comme une fleur. Mon cœur était semblable à un moteur puissant qui aurait tourné éternellement, et dont chaque battement imprimait une secousse au monde. Jamais je ne me suis senti aussi vivant que cette nuit-là, alors que je le ramenais à la vie.

Et je le vis – tous nous le vîmes. Ses yeux n'étaient plus des choses mortes, mais les organes humains qui permettent à l'homme de contempler l'homme. Le sang glacé de la mort, l'amère matière qui tache l'étal du boucher, circulait de nouveau

en lui et jaillissait par la blessure faite par Burgundofara. Elle se ferma et guérit en un instant, ne laissant qu'une flaue pourpre sur le sol et une ligne pâle sur sa peau. Le sang monta à ses joues qui, d'un jaune cireux, redevinrent brunes et reprirent l'aspect de la vie.

Avant cet instant-là, j'aurais dit qu'il s'agissait d'un homme d'âge moyen ; mais celui qui se tenait devant moi, clignant des yeux, n'avait pas plus de vingt ans. Me souvenant de Miles, je passai un bras autour de ses épaules et lui dis qu'il était le bienvenu pour son deuxième séjour au pays des vivants, lui parlant doucement et avec lenteur, comme j'aurais fait pour un chien.

Hadelin et tous ceux qui étaient venus à notre rescousse reculèrent, leur visage exprimant un mélange de peur et d'émerveillement ; et je pensai alors, comme je le pense encore, combien il était étrange qu'ils se fussent montrés si braves pour affronter une horreur, et si couards face aux palinodies du destin.

Peut-être cela tient-il à ce que lorsque nous nous colletons avec le mal, nous sommes aux prises avec nos frères. Pour ma part, je compris alors quelque chose qui m'avait intrigué dès l'enfance : la légende qui veut que dans la bataille finale, des armées entières de démons s'enfuient à la seule vue d'un soldat de l'Incréé.

Le capitaine Hadelin fut le dernier à sortir. Il s'arrêta sur le seuil de la porte, bouche bée, rassemblant tout son courage pour parler ou peut-être cherchant simplement ses mots, puis il fit volte-face et disparut, nous laissant dans l'obscurité.

« Il y a une chandelle quelque part », grommela Burgundofara. Je l'entendis la chercher.

L'instant suivant je la voyais aussi, enroulée dans une couverture et penchée sur la petite table à côté du lit démolé. La lumière qui s'était manifestée dans la hutte du vieillard malade brillait à nouveau ; quand elle vit son ombre noire projetée devant elle, elle se tourna, vit d'où venait cette lumière et s'enfuit avec un hurlement à la suite des autres.

Je ne voyais pas la nécessité de me lancer à ses trousses. Je bloquais l'entrée du mieux que je pus à l'aide de chaises et de ce

qui restait de la porte, et à la lumière qui dansait partout où je dirigeais mes yeux, tirai le matelas au sol afin que nous puissions nous reposer, l'homme ressuscité et moi.

Je dis nous reposer et non dormir, quoique je ne croie pas que ni lui ni moi ayons dormi, même si je fus gagné une ou deux fois par la somnolence, me réveillant pour l'entendre se déplacer dans la chambre en des voyages qui dépassaient les confins de nos quatre murs. Il me semblait qu'à chaque fois que je fermais les yeux, ils s'ouvraient en fait tout grands sur mon étoile, brillant au-delà du plafond. Celui-ci était devenu aussi transparent qu'une gaze, et je pouvais voir l'astre se précipiter vers nous, bien qu'infiniment loin ; finalement je me levai, ouvris les volets et me penchai à la fenêtre pour regarder le ciel.

Il faisait une nuit claire et fraîche ; chaque étoile du ciel était comme une gemme. Je découvris que je savais où se trouvait la mienne, comme les oies grises savent où se trouvent leur atterrissage, même lorsqu'on les entend crier à travers une lieue de brouillard. Ou plutôt, je savais où mon étoile aurait dû se trouver ; car je ne vis qu'une obscurité sans fond lorsque je levai les yeux. Des astres somptueux ornaient tous les autres coins du ciel comme autant de diamants jetés sur une cape de maître ; et peut-être chacun appartenait-il à quelque messager insensé, aussi perdu et perplexe que moi. Aucune étoile, cependant, n'était la mienne. La mienne était là, quelque part, je le savais, même si je ne pouvais pas la voir.

En écrivant une chronique comme celle-ci, on souhaite toujours décrire un processus ; mais certains événements n'en ont pas et s'imposent d'emblée : il n'y avait rien, ils sont là. Ainsi en allait-il maintenant. Imaginez un homme qui se tient devant un miroir ; une pierre le fracasse, et il tombe instantanément en morceaux.

Et l'homme apprend alors qu'il est lui-même, et non l'image reflétée qu'il prenait pour lui-même.

Ainsi en allait-il pour moi. Je savais que j'étais une étoile, une balise à la frontière de Yesod et Briah, poursuivant ma course dans la nuit. Puis cette certitude s'était évanouie, et j'étais de nouveau un homme comme un autre, les mains posées sur un rebord de fenêtre, un homme trempé de sueur qui

frissonnait de froid et tremblait en écoutant l'homme revenu de la mort s'agiter dans la pièce.

La ville d'Os dormait dans l'obscurité, Luna la verte en train de s'effacer derrière les collines noires, de l'autre côté de Gyoll, plus noir encore. Je regardai l'endroit où Ceryx s'était tenu, entouré de son public, et crus deviner, en dépit de la faible lumière, quelques traces laissées par eux. Pris d'une impulsion que je n'aurais pu expliquer, je retournai m'habiller dans la chambre puis bondis par-dessus la fenêtre pour atterrir dans la rue boueuse, en dessous.

Atterrissage si brutal que je crus un instant m'être brisé une cheville. Sur le vaisseau, j'avais été aussi léger qu'un lunago, et ma jambe retrouvée me donnait peut-être un peu trop confiance. J'allais devoir réapprendre à sauter sur Teur, c'était manifeste.

Des nuages étaient venus cacher les étoiles, et c'est à tâtons que je dus chercher les objets que j'avais vus d'en haut ; je découvris cependant que je ne m'étais pas trompé. Un chandelier de cuivre contenait les restes calcinés d'une bougie dont aucune abeille n'aurait reconnu la cire. Les cadavres d'un chaton et d'un petit oiseau gisaient ensemble dans le caniveau.

Comme je les examinais, l'homme réveillé des morts bondit à côté de moi, dans un saut plus réussi que le mien. Je lui parlai, mais il ne me répondit pas ; à titre d'expérience, je parcourus quelques coudées dans la rue. Il me suivit docilement.

Je n'avais plus envie de dormir, et la fatigue que j'avais ressentie en le ramenant à la vie avait été comme épongée par une sensation que je n'appellerai pas d'irréalité – l'exultation de savoir que mon être ne résidait plus dans la marionnette de chair et de sang que les gens étaient habitués à appeler *Sévérian*, mais dans une étoile lointaine qui brillait avec assez d'énergie pour faire s'épanouir dix mille mondes. À regarder l'homme éveillé des morts, je me souvins de tout le chemin que Miles et moi avions parcouru, nous qui n'aurions pas dû marcher du tout, et je sus que maintenant il en allait autrement.

« Viens, dis-je. Nous allons visiter la ville, et je t'offrirai un verre dès que le premier bloui-boui enlèvera ses grilles. »

Il ne répondit rien. Je le conduisis jusqu'à un coin qu'éclairaient les étoiles ; il avait le visage de quelqu'un qui évolue au milieu de rêves étranges.

Si je devais décrire en détail notre vagabondage, lecteur, tu mourrais certainement d'ennui ; moi, il ne m'ennuya pas. Nous suivîmes la ligne de crête des collines, en direction du nord, jusqu'à ce que nous arrêtât l'un des murs de la ville, tas de pierres en piteux état et ouvrage qui semblait avoir été autant construit par peur que par orgueil. Faisant demi-tour, nous descendîmes le long d'allées tortueuses et accueillantes, bordées de maison à colombages ; lorsque nous atteignîmes la rivière, le jour nouveau hissait un œil frais par-dessus les toits, derrière nous.

Comme nous flânions, admirant les vaisseaux aux nombreux mâts, un vieil homme, un lève-tôt ayant sans aucun doute du mal à dormir, comme c'est si souvent le cas chez les personnes âgées, nous arrêta.

« Ça alors, Zama ! s'exclama-t-il. Zama, mon garçon, on te disait mort ! »

Je ris, et au son de mon rire l'homme éveillé des morts esquissa un sourire.

Le vieil homme reprit son caquetage. « Bon sang, tu n'as jamais eu l'air aussi florissant de ta vie !

— Comment raconte-t-on qu'il est mort ? demandai-je.

— Noyé ! Le bateau de Pinian se serait échoué près de l'île Baioulo, c'est ce que j'ai entendu dire.

— A-t-il une femme ? » Quand je vis le regard curieux que m'adressait le vieil homme, j'ajoutai : « Je ne l'ai rencontré que la nuit dernière, pendant la tournée des bars, et j'aimerais bien le laisser quelque part. Il a biberonné un peu plus qu'il n'aurait fallu, j'ai bien peur.

— Non, il n'a pas de famille. Il était logé chez Pinian. La vieille femme de Pinian prélevait la pension sur sa paye. » Il m'expliqua comment m'y rendre et connaître la maison, qui semblait sordide, d'après sa description. « À mon avis je ne le ramènerais pas si tôt, alors qu'il est plein comme une barrique. Pinian va lui filer une de ces raclées... » Il secoua la tête, encore

stupéfait. « Bon sang, tout le monde racontait qu'on avait repêché son corps et qu'on l'avait ramené ! »

Ne sachant pas que lui répondre, je lui dis : « On ne sait jamais ce qu'il faut croire. » Puis, ému par le ravissement que manifestait ce pauvre vieillard en voyant un jeune homme qu'il croyait mort encore en vie, je lui posai la main sur la tête et marmottai quelques phrases toutes faites lui souhaitant les meilleures choses dans cette vie et la suivante. C'était une bénédiction qu'il m'était arrivé d'employer comme autarque.

Je n'avais eu aucune intention particulière, et cependant l'effet produit fut extraordinaire. Lorsque je retirai ma main, on aurait dit que les années n'avaient été qu'une simple poussière le recouvrant et que des murs invisibles s'étaient écroulés pour laisser pénétrer le vent ; ses yeux s'ouvrirent, grands comme des soucoupes, et il tomba à genoux.

Quand nous fûmes à quelque distance de lui, je me retournai. Il était toujours agenouillé et ne nous quittait pas des yeux, mais il n'était plus un vieillard. Il n'était pas jeune pour autant ; mais simplement un homme dans son essence, un homme libéré de la spirale du temps.

Zama restait silencieux ; il passa cependant un bras par-dessus mes épaules, et j'en fis autant. C'est ainsi que nous remontâmes lentement la rue que Burgundofara et moi avions empruntée la veille, et que nous la trouvâmes en train de déjeuner avec Hadelin dans la salle publique du *Chowder Pot*.

CHAPITRE XXXII

En route vers l'*Alcyon*

Nous n'étions attendus ni l'un ni l'autre ; aucun couvert supplémentaire n'était disposé sur la table. Je tirai une chaise pour moi-même, puis, voyant qu'il restait debout, l'œil fixe, une autre pour Zama.

« Nous pensions que vous étiez parti, s'gneur », s'excusa Hadelin. Son visage et celui de Burgundofara disaient assez où celle-ci avait passé la nuit.

« J'étais bien parti, répondis-je m'adressant à elle et non à lui. Je vois pourtant que tu es revenue dans notre chambre prendre tes vêtements.

— Je te croyais mort », protesta Burgundofara. Comme je ne réagissais pas, elle ajouta : « Je pensais que cet homme t'avait tué. L'entrée de la chambre était obstruée par un tas de trucs que j'ai dû pousser, et on avait cassé les volets pour les ouvrir.

— Quoi qu'il en soit, vous êtes de retour, s'gneur. » Hadelin échoua dans sa tentative pour paraître joyeux. « Toujours partant pour notre croisière ?

— Peut-être. Lorsque j'aurais vu votre bateau.

— Alors vous viendrez, s'gneur, je pense. » L'aubergiste fit son apparition, un sourire forcé aux lèvres, multipliant les courbettes. Je remarquai un couteau de boucher glissé dans sa ceinture, sous son tablier de cuir.

« Des fruits pour moi, dis-je. Vous vous êtes vanté d'en avoir, hier au soir. Apportez-en aussi à cet homme. Nous verrons s'il en mange. Maté pour tous les deux.

— Immédiatement, s'gneur.

— Quand nous aurons mangé, nous irons ensemble dans ma chambre. Il y a eu des dégâts, et nous en estimerons le montant.

— Ce ne sera pas nécessaire, s'gneur. Une bagatelle ! Peut-être serez-vous d'accord pour un remboursement symbolique d'un orichalque ? » Il essayait de se frotter les mains comme certaines personnes le font souvent, mais leur tremblement rendait son geste ridicule.

« Je dirais plutôt cinq ou dix. Une porte démolie, un mur endommagé, un lit bon à mettre au feu. Vous et moi irons faire cette estimation. »

Ses lèvres tremblaient également ; je trouvai soudain qu'il n'y avait plus rien d'agréable à terrifier le petit homme, tout de même venu avec sa lanterne et son bâton quand l'un de ses clients était attaqué. « Vous ne devriez pas boire autant », lui dis-je, touchant ses mains.

Il sourit et pépia : « Merci s'gneur. » Et il s'éloigna en trottinant.

Tous étaient tropicaux, comme je m'y attendais ; bananes, plantains, oranges, mangues et bananes, amenés des terres lointaines par des convois de bêtes de somme. Il n'y avait ni raisin ni pommes. J'empruntai le couteau qui avait frappé Zama pour peler une mangue et nous mangeâmes en silence. Au bout de quelques instants Zama prit également quelque chose, ce qui me parut un bon signe.

« Quelque chose d'autre, s'gneur ? demanda l'aubergiste, à mes côtés. Nous sommes bien approvisionnés. »

Je secouai la tête.

« Alors peut-être... ? » fit-il avec un mouvement de tête vers l'escalier. Je me levai, faisant signe aux autres de ne pas bouger.

« Tu aurais dû le laisser avec sa frousse, dit Burgundofara. Cela t'aurait coûté moins cher. » L'aubergiste lui jeta un regard de haine pure.

Son établissement, qui m'avait paru petit la veille, alors que j'étais recru de fatigue et que l'enveloppaient les ténèbres, était en réalité minuscule ; il comportait quatre pièces, pas davantage, par niveau. La chambre elle-même, qui m'avait paru suffisamment spacieuse lorsque je gisais sur le matelas, à l'écoute de Zama allant et venant, était à peine plus grande que

la cabine que Burgundofara et moi avions partagée sur la navette. La hache de Zama, vieille, usée, un simple instrument de bûcheron, était jetée dans un coin.

« Je ne voulais pas que vous veniez et avoir l'air de vous extorquer de l'argent, s'gneur, se défendit l'aubergiste. Ni pour ceci, ni pour cela, jamais. »

J'examinai les dégâts. « Mais vous l'aurez.

— Alors je le donnerai. Il y a tellement de pauvres à Os, en ce moment.

— Je veux bien le croire. » Je ne faisais guère attention à ce qu'il me disait et à ce que je lui répondais, mais j'examinai les volets ; c'était pour les voir que j'avais tenu à monter à l'étage. Burgundofara avait dit qu'on les avait brisés, et c'était exact. Les écrous avaient arraché le bois aux boulons qui les tenaient. Je me rappelais les avoir fermés à la crémone et les avoir ouverts de nouveau. Lorsque je repassai les événements de la nuit dans ma tête, je me voyais les toucher simplement – et ils s'étaient ouverts.

« Ce serait mal de ma part, s'gneur, de vous prendre quelque chose après ce que vous avez fait pour moi. Le *Chowder Pot* va être célèbre d'un bout à l'autre du fleuve maintenant. » Ses yeux étaient perdus dans un rêve de notoriété invisible pour moi. « Non que mon auberge ne soit pas déjà connue ; c'est la meilleure d'Os. Mais il y aura des gens qui viendront ici simplement à cause de tout ça. » L'inspiration le saisit. « Je ne ferai rien réparer ! Absolument rien ! Je laisserai tout dans le même état !

— Et vous ferez payer pour voir.

— Exactement, s'gneur, vous avez compris. Pas les clients, évidemment, mais les autres, ah ! ça, oui ! »

J'étais sur le point de lui ordonner de n'en rien faire et de faire plutôt réparer les dégâts ; mais je refermai la bouche avant d'avoir commencé de parler. Était-ce pour priver cet homme de la chance de sa vie – si chance il y avait – que j'étais revenu sur Teur ? Il m'aimait maintenant comme un père aime un fils qu'il ne comprend pas. De quel droit lui faire tort ?

« Mes clients ont parlé, la nuit dernière. Je suppose que vous ne savez pas ce qui s'est passé, après que vous avez rendu la vie au pauvre Zama ?

— Dites-moi. »

Une fois de retour dans la salle commune, j'insistai pour le payer, mais il ne voulut pas accepter d'argent. « Un dîner pour deux, hier au soir. Le logement pour Zama et moi. Deux orichalques pour la porte, deux pour le mur, deux pour le lit, deux pour les volets. Petit déjeuner pour Zama et moi ce matin. Comptez le logement et le petit déjeuner de la femme au capitaine Hadelin et voyons ce qu'il me revient de payer. »

Il s'exécuta, rédigeant une liste complète sur un bout de papier brun à l'aide d'une plume baveuse au manche mâchonné. Puis il aligna des petites piles bien nettes de pièces d'argent, de cuivre et de laiton pour moi. Je lui demandai s'il était sûr de me devoir autant.

« Ici, c'est le même prix pour tout le monde, s'gneur. Je ne fais pas mes additions à la tête du client, mais en comptant ce qu'il a consommé, bien que ça ne me plaise pas du tout de vous prendre quoi que ce soit. »

La note de Hadelin demanda beaucoup moins de calculs, et nous partîmes tous les quatre. De toutes les auberges dans lesquelles j'ai séjourné, c'est certainement le *Chowder Pot* que j'ai eu le plus de regrets à quitter ; la nourriture et le vin y étaient bon, et la compagnie des matelots sympathique. J'ai souvent rêvé d'y retourner, et peut-être le ferai-je un jour. Il est évident que bien plus de personnes sont venues à mon aide, lorsque Zama a défoncé ma porte, qu'on ne pouvait raisonnablement s'y attendre, et j'ai envie de me dire que l'une ou même plusieurs d'entre elles étaient moi-même. Et de fait il me semble parfois avoir perçu fugitivement mes traits à la lumière vacillante des bougies, cette nuit-là.

Je n'y pensais nullement, néanmoins, lorsque nous nous retrouvâmes dehors, dans la fraîcheur du matin ; le silence du point du jour était déjà rompu et des charrettes cahotaient bruyamment dans les ornières de la rue ; des femmes, la tête dissimulée dans des foulards, en route pour le marché, s'arrêtaient pour nous regarder passer. Un atmosphère

semblable à une grande sauterelle passa dans le ciel avec un grondement. Je le suivis des yeux jusqu'à ce que je l'eusse perdu de vue, sentant le rappel fantomatique de l'étrange vent qui avait soufflé des pentadactyles attaquant notre cavalerie à Orithyia.

« On n'en voit plus guère, s'gneur », remarqua Hadelin d'un ton bourru dans lequel je n'avais pas encore appris à reconnaître de la déférence. « La plupart ne volent plus, à l'heure actuelle. »

Je lui avouai n'en avoir encore jamais vu de ce modèle.

Nous tournâmes à un coin de rue, d'où l'on avait une vue excellente vers le bas de la colline : le quai en pierres sombres, les bateaux de toutes tailles qui s'y trouvaient amarrés et au-delà, Gyoll, large comme un bras de mer, aux eaux scintillantes sous le soleil du matin, la rive opposée disparaissant dans la brume brillante. « Nous devons nous trouver bien en dessous de Thrax », dis-je à Burgundofara que j'avais confondue un instant avec Gunnie, à qui j'avais parlé de la ville.

Elle se tourna, me sourit et voulut me prendre par le bras.

Hadelin se retourna. « Une bonne semaine, sauf avec un vent toujours favorable. Itinéraire sûr. Curieux que vous connaissiez un coin pareil. »

Le temps d'atteindre le quai, un attrouement s'était formé derrière nous, restant à bonne distance ; les gens murmuraient et me montraient du doigt ainsi que Zama. Burgundofara voulut les faire se disperser et m'appela à la rescousse lorsqu'elle vit que ses efforts étaient vains.

« Pourquoi ? lui demandai-je. Nous n'allons pas tarder à appareiller. »

Une vieille femme cria soudain le nom de Zama et se précipita pour l'embrasser. Il sourit, et il était clair qu'elle ne lui voulait aucun mal. Il acquiesça quand elle le supplia de lui dire s'il se sentait bien, et je lui demandai si elle était la grand-mère du jeune homme.

Elle me fit une révérence provinciale. « Oh ! non, s'gneur ! Mais je l'ai connu tout petit, autrefois, comme beaucoup d'enfants. Lorsque j'ai appris que Zama était mort, c'était comme si un morceau de moi-même était mort avec lui.

— C'est ce qui est arrivé », dis-je.

Des marins vinrent prendre nos ballots, et je me rendis compte que j'avais été tellement captivé par le spectacle de la vieille femme et de Zama, que je n'avais même pas encore jeté un coup d'œil au bateau de Hadelin. C'était un chebec qui paraissait tout à fait maniable — j'ai toujours eu de la chance avec mes embarcations. Déjà à bord, Hadelin nous fit signe de le suivre.

La vieille femme s'accrocha à Zama, des larmes roulant le long de ses joues. Tandis que je regardai, il en essuya une et dit : « Ne pleure pas, Mafalda. » Ce fut la seule fois qu'il ouvrit la bouche.

Les autochtones disent que leur bétail peut parler mais s'en abstient, car les bêtes savent qu'en parlant on mande le démon, et que toutes nos paroles ne sont que des malédictions dans la langue de l'empyrée. Zama avait l'air d'être comme elles, en fait. La foule s'entrouvrit comme s'écartent les vagues devant les terribles mâchoires d'un kronosaure, et Ceryx s'avança au milieu.

Son bâton ferré était surmonté d'une tête humaine en décomposition, son corps frêle drapé dans une peau humaine brute ; mais lorsque je vis ses yeux, je m'étonnai qu'il se souciât de ce genre de mascarade, comme on s'étonne de voir une femme ravissante se parer de verroteries et s'habiller de fausse soie. Je n'avais pas compris quel mage puissant il était.

Emporté par la formation de mon enfance, je pris le poignard que Burgundofara glissa dans ma main et le saluai avant que l'Incréé ne nous jugeât, la lame devant le visage.

Il crut sans aucun doute que j'avais l'intention de le tuer, comme l'exigeait Burgundofara. Il parlait dans sa main gauche et s'apprêtait à lancer le sortilège empoisonné.

Zama se transforma. Non pas lentement, comme cela se produit dans les contes ; mais, avec une soudaineté encore plus effrayante, il fut encore l'homme mort qui avait violemment fait irruption dans notre chambre. Un cri monta de la foule, semblable à celui que lance une bande de singes.

Ceryx voulut s'enfuir, mais elle se referma devant lui comme un mur. Peut-être quelqu'un le retint-il ou lui coupa-t-il

intentionnellement le chemin, je l'ignore. En un instant Zama fut sur lui et j'entendis le cou du mage se briser avec le bruit que fait un chien brisant un os entre ses mâchoires.

Le temps d'une ou deux respirations et ils se retrouvèrent allongés ensemble, l'homme mort sur l'homme mort ; puis Zama se releva, de nouveau vivant et même pleinement vivant à présent – telle fut du moins mon impression. Je le vis qui nous reconnaissait, la vieille femme et moi, et sa bouche s'ouvrit. Mais une demi-douzaine de lames l'avaient transpercé avant qu'il eût pu prononcer un mot.

Le temps d'arriver auprès de lui, il était moins un homme qu'un amas de chair perdant du sang de partout. Il jaillissait de sa gorge en un flot allant s'amenuisant ; son cœur battait encore, sans aucun doute, alors qu'on lui avait ouvert la poitrine d'un coup de poinçon. Je me tins au-dessus de lui et tentai de le ramener à la vie, une fois de plus. Les yeux de la tête fichée sur le bâton de Ceryx roulèrent dans leur orbite putride et me fixèrent ; écœuré, je détournai la tête, m'étonnant de me trouver si cruel, moi qui étais bourreau. Quelqu'un me prit par la main et me conduisit au bateau ; pendant que nous escaladions la passerelle, je m'aperçus que c'était Burgundofara.

Hadelin nous reçut au milieu de l'agitation du départ. « Cette fois ils l'ont eu, s'gneur. La nuit dernière, ils avaient tous peur de frapper le premier. À la lumière du jour, c'est différent. »

Je secouai la tête. « Ils l'ont tué parce qu'il n'était plus dangereux pour eux, capitaine.

— Il faudrait qu'il s'allonge, murmura Burgundofara. Il a perdu beaucoup d'énergie. »

Hadelin montra une porte sous le pont principal. « Je vais vous montrer votre cabine. Elle n'est pas très grande, mais... »

Je secouai de nouveau la tête. Il y avait des bancs de chaque côté de cette porte, et je demandai à m'y reposer. Burgundofara alla jeter un coup d'œil à la cabine pendant que j'essayais de chasser l'image de Zama qui persistait devant mes yeux, tout en observant le manège des marins, prêts à larguer les amarres. L'un des bateliers à la peau recuite par le soleil me parut familier ; mais moi qui n'oublie rien, j'éprouve parfois des

difficultés à traquer un souvenir dans une mémoire qui devient tous les jours un peu plus vaste.

CHAPITRE XXXIII

À bord de l'*Alcyon*

Un chebec, donc, bas sur l'eau et élancé. Son mât de misaine portait une immense voile latine, et son grand mât trois voiles carrées que l'on pouvait abattre sur le pont pour y prendre des ris ; le mât d'artimon était équipé d'une voile à corne surmontée d'un petit hunier ; la vergue de la voile à corne se prolongeait d'une hampe de laquelle, pour les grandes occasions (et Hadelin semblait considérer que notre départ en était une), on laissait pendre au-dessus de l'eau une bannière surchargée de motifs. Des drapeaux répétant ces motifs, ne représentant, pour autant que je sache, aucune des nations de Teur, claquaient à la pointe de chacun des mâts.

À la vérité, un départ à la voile revêt à peu près toujours un aspect de fête, pourvu qu'il ait lieu de jour et par beau temps. Il me semblait à chaque instant que nous étions sur le point de lever l'ancre, et à chaque instant mon cœur devenait plus léger. J'avais tort, je le sentais bien, de me sentir heureux ; j'aurais dû me sentir malheureux et épuisé, comme je l'avais été en regardant le corps du pauvre Zama, puis encore pendant quelque temps. Je n'arrivais pas à rester dans cet état d'esprit. Je rabattis le capuchon de ma cape comme j'avais une fois rabattu celui de ma cape de guilde lorsque je m'étais engagé, sourire aux lèvres, sur le chemin de l'exil ; et bien que celle-ci (prise dans la garde-robe de la suite autarchique du vaisseau de Tzadkiel, un matin qui me paraissait maintenant aussi loin que le premier jour de la création) fût de fuligine purement par hasard, je souris une fois de plus en prenant conscience que la

Voie d'Eau (en réalité un chemin de terre) longeait ce même fleuve et que l'eau qui clapotait aux flancs de l'*Alcyon* en lécherait bientôt les berges sombres.

Craignant le retour de Burgundofara ou qu'un marin pût apercevoir mon visage, j'escaladai les quelques marches qui donnaient sur le gaillard d'arrière et découvris que nous avions pris le large pendant que je me perdais dans mes pensées. Os se trouvait déjà loin derrière nous, et seule la limpidité de l'air faisait que la bourgade était encore visible. Ses ruelles sordides et sa population vicieuse, je les connaissais assez bien ; mais l'air pétillant du matin transformait ses murs branlants et ses tours à demi ruinées et lui donnaient l'aspect d'une ville enchantée, semblable à celles que j'avais vues dans le livre brun de Thécla. Je me souvenais de l'histoire, bien sûr, comme je me souviens de tout ; et je commençai à me la raconter, appuyé sur le bastingage et murmurant les mots tandis que s'estompait la ville, bercé par le léger balancement de notre bateau, qui roulait à peine sous la plus légère des brises.

CONTE DE LA VILLE QUI AVAIT OUBLIÉ FAUNA

Il y a bien longtemps, alors que la charrue était une nouveauté, neuf hommes remontaient une rivière à la recherche d'un endroit où établir une nouvelle ville. Après de nombreux jours à peser sur la rame au milieu d'étendues sauvages, ils arrivèrent en un lieu où une vieille femme avait bâti une hutte de branchages et défriché un jardin.

Ils tirèrent leur embarcation sur la berge, car les provisions qu'ils avaient emportées étaient épuisées, et cela faisait plusieurs jours qu'ils devaient se contenter des poissons qu'ils réussissaient à pêcher dans la rivière ainsi que de l'eau de celle-ci. La vieille femme, dont le nom était Fauna, leur donna de l'hydromel, des melons et des haricots, blancs, noirs et rouges ; des carottes et des navets ; des concombres aussi gros que le bras, ainsi que des pommes, des cerises et des abricots.

Cette nuit-là, ils dormirent autour de son feu et le lendemain matin, alors qu'ils parcouraient la terre en mangeant ses raisins

et ses fraises, ils virent qu'il y avait là tout ce qu'il fallait pour construire une grande ville ; on pouvait faire flotter des pierres sur des radeaux de troncs d'arbres depuis les montagnes, il y avait une eau de bonne qualité en abondance, et le sol fertile faisait verdir la moindre graine que l'on y plantait.

Ils tinrent alors conseil. Certains voulaient tuer la vieille femme. D'autres, plus miséricordieux, que l'on se contentât de la chasser. Quelques-uns songeaient à la mystifier d'une manière ou d'une autre.

Mais leur chef était un homme pieux qui déclara : « Si jamais nous commettons des actes aussi affreux, croyez bien que l'Incréé ne sera pas sans les remarquer, car elle nous a accueillis et nous a donné tout ce qu'elle possédait, à l'exception de sa terre. Offrons-lui de l'argent pour celle-ci. Il se peut qu'elle la vende, n'ayant pas idée de la valeur de ce qu'elle détient. »

Ils firent donc briller tout ce qu'ils avaient de cuivre et de laiton, le mirent dans un sac et l'offrirent à la vieille femme. Mais elle refusa, car elle aimait sa maison et son coin.

« Attachons-la, et mettons-la dans un de ses baquets, proposa l'un des neuf. On n'aura qu'à pousser ensuite le baquet dans le courant et nous en serons débarrassés ; et qui de nous aura son sang sur les mains ? » Leur chef secoua la tête. « Son fantôme viendrait certainement hanter notre ville », leur dit-il. Et ainsi ajoutèrent-ils leur argent aux pièces de cuivre et de laiton, et lui tendirent-ils de nouveau le sac ; mais la vieille femme refusa comme avant.

« Elle est vieille, remarqua alors l'un des neuf. Et le cours de la nature veut qu'elle meure bientôt. Je resterai ici et je prendrai soin d'elle pendant que vous retournerez dans vos familles. À sa mort, je reviendrai à mon tour et vous apporterai la nouvelle. »

Encore une fois, leur chef secoua la tête, car il lisait le meurtre dans les yeux de celui qui venait de parler ; et finalement ils ajoutèrent leur or (ils n'en avaient guère) au sac et offrirent le tout à la vieille femme. Mais elle, qui aimait son foyer, refusa tout net.

Alors le chef des neuf leur déclara : « Dites-nous ce que vous voulez en échange de cet endroit. Car je dois vous avertir que

nous nous en emparerons d'une manière ou d'une autre, et je ne pourrai pas retenir mes hommes bien longtemps. »

La vieille femme réfléchit beaucoup et longtemps à ces propos ; et finalement elle prit à son tour la parole. « Lorsque vous construirez votre ville, vous y mettrez un jardin au milieu, un jardin avec des arbres qui donnent des fleurs et des fruits ainsi que des plantes plus humbles. Et au centre de ce jardin, vous élèverez une statue de moi en matériau précieux. »

Ils acquiescèrent à cela immédiatement, et lorsqu'ils revinrent sur place avec leurs épouses et leurs enfants, la vieille femme avait disparu. Sa hutte, son pigeonnier et ses clapiers leur servirent de bois à brûler pendant qu'ils bâtissaient leur ville et ils festoyèrent des produits de son jardin. Mais au milieu de la ville, comme ils l'avaient juré, ils mirent un jardin ; il n'était pas très grand, mais ils se firent la promesse de l'agrandir. Et au centre de ce jardin, ils édifièrent une statue de bois peint.

Les années passèrent ; la peinture s'écailla, le bois se craquela. Des mauvaises herbes envahirent les parterres fleuris, bien qu'il y eût une poignée de vieilles femmes qui venaient les arracher pour planter à la place des soucis et des roses trémières, et jeter des miettes aux pigeons qui se perchaient sur l'épaule de la statue.

La ville s'attribua un grand nom et construisit une enceinte et des tours – mais ses murailles étaient juste bonnes à dissuader les mendiants, et les chouettes nichaient dans les salles de garde vides de ses tours. Ni les voyageurs ni les paysans n'utilisaient le grand nom dont elle s'était parée, les uns l'appelant Pestis et les autres Urbis. Cependant, beaucoup de marchands et d'étrangers commencèrent à s'y établir, et elle se mit à croître jusqu'à atteindre les contreforts de la montagne ; les paysans vendirent leurs champs et leurs prairies et devinrent riches.

Finalement, un certain marchand acheta le petit jardin envahi d'herbes au centre du Vieux Quartier et construisit des entrepôts et des boutiques sur l'emplacement des parterres de fleurs. Il fit brûler les vieux arbres fruitiers tout noueux dans sa cheminée, car le bois était cher, et quand vint le tour de la statue

de bois, des fourmis s'en échappèrent et explosèrent parmi les braises.

Quand la récolte était mauvaise, les pères de la ville prenaient ce qu'il y avait de grain et le partageaient au même prix que l'année précédente ; mais arriva une saison où il n'y eut pas de récolte. Les marchands exigèrent de savoir au nom de quoi les pères de la ville procédaient à ce partage, car ils voulaient vendre le peu de grain qu'ils possédaient au meilleur prix.

Poussés par les marchands, les nombreux pauvres de la ville à leur tour exigèrent du pain à prix public garanti. Alors, les pères de la ville se rappelèrent que leurs propres pères leur avaient appris le nom en vertu duquel ils gouvernaient, mais ils furent incapables de s'en souvenir. Il y eut des affrontements et de nombreux incendies – mais pas de pain – et le dernier incendie rougeoyait encore que beaucoup avaient déjà quitté la ville pour se mettre à cueillir des baies et chasser les lapins.

À l'heure actuelle, cette ville est en ruine, et toutes ses tours se sont écroulées ; on dit cependant que la vieille femme s'y trouve toujours, et qu'elle a planté un jardin en son centre, au milieu des murs effondrés.

Os avait presque complètement disparu quand je murmurai les derniers mots de ce conte ; mais je restai où je me tenais, appuyé au bastingage du gaillard d'arrière, près du poste de poupe, les yeux perdus en amont, vers l'est et le nord, là où le fleuve scintillait.

Cette partie de Gyoll, située en dessous de Thrax mais au-dessus de Nessus, est aussi différente de celle située en dessous qu'il est imaginable. Bien qu'il transporte déjà son chargement de limons arrachés à la montagne, il coule encore trop rapidement pour embourber ses chenaux ; et comme il est cerné par des collines rocheuses sur ses deux rives, son cours est aussi droit qu'un mât sur environ cent lieues.

Nos voiles nous avaient portés au milieu du courant, là où sa vitesse permet de faire faire trois lieues par veille à une embarcation ; serrées au plus près, elles nous donnaient tout juste assez de vitesse pour que le gouvernail pût mordre sur les eaux tourbillonnantes. Le monde supérieur était beau et tout

sourire, plein de soleil, bien qu'il y eût à l'ouest une tache noire pas plus grosse que mon pouce. De temps en temps, la brise mollissait et les étranges drapeaux raides cessaient leur agitation nerveuse pour retomber sans vie le long des mâts.

J'avais eu conscience de la présence de deux marins accroupis à proximité et supposé qu'ils étaient de garde, prêts à régler les voiles si besoin était. Quand finalement je me retournai, avec l'idée d'aller à la proue, ils regardèrent vers moi. Je les reconnus tous les deux.

« Nous vous avons désobéi, s'gneur », bredouilla Declan. Mais nous l'avons fait pour l'amour de vous qui avez sauvé nos vies. « Nous vous supplions de nous pardonner. » Il ne put soutenir mon regard.

Herena acquiesça. « Mon bras se languissait de vous suivre, s'gneur. Il fera la cuisine, lavera et balaiera pour vous – il fera tout ce que vous lui ordonnerez. » Comme je ne répondais rien, elle ajouta : « Ce sont seulement mes pieds qui vous ont désobéi. Ils n'ont pu rester en place après votre départ.

— Nous avons entendu quel sort vous réserviez à Os, reprit Declan. Je ne sais pas écrire, s'gneur, mais je me souviens de tout, et je trouverai quelqu'un qui le fera. On n'oubliera pas la malédiction que vous avez lancée sur cette ville. »

Je m'assis sur le pont en face d'eux. « Il n'est pas toujours bon de quitter le pays de sa naissance. » Herena me présenta sa main en coupe – celle que j'avais modelée pour elle – puis la tourna paume vers le bras. « Et est-il bon de trouver le maître de Teur et de le perdre à nouveau ? Et puis, on m'aurait prise si j'étais restée auprès de mère. Mais de toute façon je vous aurais suivi ; pourtant un optimate voulait m'épouser.

— Ton père m'a-t-il aussi suivi ? Ou quelqu'un d'autre ? Tu ne peux rester avec moi que si tu dis la vérité.

— Je ne vous ai jamais menti, s'gneur. Non, personne d'autre ; je m'en serais aperçue.

— M'avez-vous réellement suivi, Herena ? Ou est-ce que Declan et toi avez couru en avant de nous, tout comme tu nous avais précédés lorsque tu nous a vus descendre de l'appareil volant ?

— Elle n'avait pas l'intention de mentir, s'gneur. C'était simplement une façon de parler ; c'est une bonne petite.

— Je sais cela. Mais nous avez-vous précédés ? »

Declan acquiesça. « Oui, s'gneur. Elle m'a dit que la femme avait parlé de se rendre à Os, le jour précédent. Si bien que lorsque vous avez refusé d'être accompagné par aucun de nous, hier... » Il se tut, frottant son menton grisonnant, comme s'il réfléchissait sur la décision qu'il avait prise de quitter son village natal.

« Nous sommes partis devant, s'gneur, conclut simplement Herena. Vous aviez dit que personne sauf la femme ne pouvait venir avec vous ou vous suivre. Mais vous ne nous avez pas interdit de nous rendre à Os. Nous sommes partis pendant que Ceallach et Anian vous taillaient un bâton de marche.

— Vous êtes donc arrivés avant nous. Et vous avez parlé aux gens, n'est-ce pas ? Vous leur avez raconté ce qui s'était passé dans vos villages.

— Nous n'avions que de bonnes intentions, s'gneur », se défendit Herena.

Declan approuva de la tête. « Je n'ai rien dit, c'est ce qu'elle aurait dû vous répondre. Ce n'est pas réellement elle qui a parlé, sauf quand on lui a posé des questions. C'est moi qui ai parlé, même si j'ai du mal à trouver mes mots. Sauf lorsque je parle avec vous, s'gneur. » Il prit une profonde inspiration, et explosa.

« J'ai déjà été battu, s'gneur. Deux fois par les collecteurs d'impôts, une fois par la loi. La dernière fois, j'ai été le seul homme de Gurgustii à me battre, et ils m'ont laissé pour mort. Mais si vous voulez me punir, vous n'avez qu'un mot à me dire. Je sauterai tout de suite à l'eau si vous me le demandez, même si je ne sais pas nager. »

Je secouai la tête. « Non, vous n'aviez pas de mauvaises intentions, Declan. Grâce à vous, Ceryx a entendu parler de moi et le pauvre Zama a dû subir une deuxième mort, puis une troisième. Mais s'il en est résulté du bien ou du mal, voilà ce que j'ignore. Tant que nous n'aurons pas atteint la fin des temps, nous ne saurons pas si quelque chose a été bien ou mal ; on peut seulement juger les intentions de celui qui a agi. Comment avez-vous appris que j'allais m'embarquer sur ce bateau ? »

Le vent se levait ; Herena resserra sa stola autour d'elle.

« Nous avions été dormir, s'gneur...

— Dans une auberge ? »

Declan s'éclaircit la gorge. « Non, s'gneur, dans un tonneau. On s'est dit qu'on serait à l'abri de l'eau s'il pleuvait. Et puis, je pouvais dormir du côté de l'ouverture et elle au fond ; comme ça personne ne pouvait la toucher sans d'abord me passer dessus. Il y a bien des gens qui voulaient nous en empêcher, mais quand je leur ai expliqué notre situation, ils nous ont laissés.

— Il en a assommé deux, ajouta Herena, mais je ne crois pas qu'il leur ai fait bien mal, s'gneur. Ils se sont relevés et ils sont partis en courant.

— Alors, s'gneur, on a dormi un moment, et un garçon est venu me réveiller. C'était un marmiton, s'gneur, un marmiton de votre auberge, et il voulait me dire que vous y étiez, qu'il vous avait servi et que vous aviez ressuscité un mort. Alors, elle et moi on a voulu aller voir. Il y avait beaucoup de gens dans l'auberge, et tous parlaient de ce qui venait de se passer, et il y en avait qui nous connaissaient à cause de ce que nous avions raconté la veille sur vous. Comme ce marmiton, s'gneur. Ils nous payèrent la bière parce que nous n'avions pas d'argent et nous avons eu des œufs durs et du sel, c'est gratuit pour les buveurs, ici. Et elle a entendu un homme dire que vous et la femme deviez embarquer sur l'*Alcyon* aujourd'hui. »

Herena acquiesça. « Alors ce matin on est venus. Notre tonneau n'était pas loin du quai, et j'ai réveillé Declan dès qu'il a fait jour, s'gneur. Le capitaine n'était pas encore là, mais il avait laissé quelqu'un, et quand nous avons dit qu'on était prêts à travailler pour payer notre passage, il a dit très bien, et nous avons aidé à charger le bateau. Nous vous avons vu venir, s'gneur, et on a aussi vu ce qui s'est passé sur le quai et depuis on a essayé de rester le plus près possible de vous. » J'acquiesçai, mais je regardai vers la proue. Hadelin et Burgundofara étaient remontés et se tenaient sur le gaillard d'avant. Le vent collait ses haillons de marin contre elle et je m'émerveillai de constater à quel point elle était mince, me souvenait du corps puissant et lourd de Gunnie.

Declan, d'une voix rauque, murmura : « Cette femme – juste en dessous du pont, avec le capitaine...

— Je sais, lui dis-je. Ils ont couché ensemble aussi la nuit dernière, à l'auberge. Je n'ai aucun droit sur elle. Elle est libre de faire ce qu'elle veut. »

Burgundofara se tourna un instant, leva les yeux vers les voiles (pleines, maintenant, et rondes comme si elles étaient grosses d'un enfant) et rit à quelque chose que lui avait dit Hadelin.

CHAPITRE XXXIV

Deuxième passage à Saltus

Dès avant midi, notre allure était celle d'un yacht dans une course. Le vent chantait dans les gréements, et les premières grosses gouttes de pluie éclaboussèrent le bateau comme si on jetait de la peinture sur sa toile. D'où je me tenais, près du bastingage du gaillard d'arrière, j'assistai au ferlage des huniers tandis que l'on prenait un ris, puis un autre dans le reste des voiles. Lorsque Hadelin vint me trouver pour me demander, avec une excessive politesse, si je ne désirais pas descendre sous le pont, je voulus savoir s'il ne serait pas plus prudent d'aller jeter l'ancre quelque part.

« Impossible, s'gneur. Il n'existe aucun abri naturel entre ici et Saltus, s'gneur. Le vent nous échouerait si nous tentions de nous amarrer à la rive, s'gneur. C'est un bon grain qui se prépare, c'est incontestable, s'gneur. Mais on en a vu de pires, s'gneur. » Il partit en courant pour houssiller l'équipe du mât de misaine, non sans avoir crié des obscénités au timonier.

J'allai à l'avant. Je savais que je courais le risque de me noyer rapidement, mais j'étais ravi de cette tempête et m'en moquais. Que ma vie fût ou non arrivée à son terme, j'avais à la fois réussi et échoué. J'avais ramené un Nouveau Soleil qui ne pourrait traverser les gouffres de l'espace au cours de mon existence – ni au cours de celle d'un enfant que j'aurais. Si j'arrivais à atteindre Nessus, je ferais valoir mes droits sur le trône du Phénix, passerais au crible les agissements du suzerain qui avait remplacé le père Inire (car quelque chose me disait que le monarque dont avaient parlé les villageois ne pouvait être

Inire) et je le récompenserais ou le punirais en fonction de ce que lui vaudrait sa conduite. Je passerais alors le reste de ma vie au milieu des pompes stériles du Manoir Absolu ou des horreurs du champ de bataille ; et si jamais je devais écrire un compte rendu des événements, comme j'avais fait pour l'histoire de mon accession au trône (on a vu au début de ce livre ce qu'il en est advenu), ce compte rendu n'aurait plus guère d'intérêt une fois terminé mon voyage de retour.

Le vent faisait claquer ma cape comme une bannière, tandis que la voile latine du mât de misaine battait comme l'aile d'un oiseau monstrueux et que la vergue effilée sur laquelle elle était montée ployait sous la pression. On avait pris tous les ris de cette voile, et à chaque rafale plus forte, l'*Alcyon* s'élançait vers la côte rocheuse de Gyoll comme un étalon ombrageux. Une main sur le galhauban, le second surveillait la voile et jurait d'un ton aussi monotone qu'un orgue de Barbarie. Lorsqu'il m'aperçut, il s'arrêta brutalement et me lança : « Puis-je vous parler, s'gneur ? »

Il avait l'air un peu ridicule d'enlever sa casquette avec ce vent, et je souris en acquiesçant. « Je suppose que vous ne pouvez pas ferler cette voile sans rendre le bateau plus difficile à piloter ? » dis-je.

C'est juste à ce moment-là que la tempête se déchaîna contre nous dans toute sa fureur. Alors que la majorité des voiles avaient été ferlées et que les autres étaient réduites au minimum, l'*Alcyon* fut couché dans l'eau jusqu'au plat-bord. Puis il se redressa (et, pour la gloire de ses constructeurs, se redressa de lui-même) tandis que tout autour de nous la grêle faisait bouillir l'eau et que les grêlons menaient un tapage assourdissant sur le pont. Le second courut s'abriter sous l'auvent du pont central. Je le suivis et fus surpris de le voir tomber à genoux dès qu'il fut à couvert.

« Ne le laissez pas couler, s'gneur ! m'implora-t-il. C'est pas tellement pour moi, mais j'ai une femme et deux bébés, on s'est marié l'an dernier, s'gneur. Nous...

— Qu'est-ce qui te fait croire que je peux sauver le bateau ?

— C'est à cause du capitaine, n'est-ce pas, s'gneur ? Je vais lui régler son compte, dès qu'il fera noir. » Il étreignit le manche

de son coutelas de marin. « Il y a au moins deux matelots qui se mettront avec moi, s'gneur, j'en suis sûr. Je le ferai, je vous le jure, s'gneur.

— Mais c'est de mutinerie que tu parles ! C'est absurde. » Le bateau roula si fortement que la vergue de la grand-voile alla plonger dans l'eau. « Je ne puis pas davantage déclencher les tempêtes... »

Mais je parlais dans le vide. Il avait bondi de l'auvent et s'était évanoui dans la grêle qu'accompagnaient des trombes d'eau. Je m'assis une fois de plus sur le banc étroit d'où j'avais assisté aux préparatifs de départ du vaisseau. Ou plutôt, je me précipitai à travers le vide comme je m'y étais précipité depuis que Burgundofara et moi avions sauté dans un néant ténébreux en dessous de ce dôme étrange, sur Yesod ; et ce faisant, j'obligeai à s'asseoir sur le banc le personnage profane qui aurait pu étrangler la moitié de Briah et que je manipulais avec mes ficelles.

Le temps d'une douzaine de respirations, ou de cent, le second était de retour avec Declan et Herena. Il s'agenouilla de nouveau, tandis que les deux autres s'accroupissaient à mes pieds.

« Arrêtez la tempête, s'gneur, me supplia Herena. Vous avez déjà été bon pour nous. Vous, vous ne mourrez pas, mais nous, si. Declan et moi. Je sais que nous vous avons offensé, mais nous n'avions que de bonnes intentions et j'implore votre pardon, s'gneur. »

Declan acquiesça en silence.

« Les tempêtes violentes sont courantes en automne, leur dis-je à tous. Celle-ci va bientôt passer, comme les autres.

— S'gneur..., commença Declan.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Il n'y a pas de raison que tu ne parles pas non plus.

— Nous vous avons vu. Elle et moi. Nous étions là-haut lorsque vous nous avez quittés à l'arrivée de la pluie. Le second, là, a couru. Vous avez marché, s'gneur. Vous avez marché, et la grêle ne vous a pas touché. Regardez mes vêtements, s'gneur, et ceux de la petite.

— Que veux-tu dire, Declan ? »

C'est le second qui balbutia : « Ils sont trempés, comme les miens. Mais touchez votre cape, s'gneur, et sentez vos joues. »

Ma cape et mes joues étaient sèches, en effet.

Confronté à l'incroyable, l'esprit se réfugie vers le sens commun ; je ne voyais qu'une explication, la qualité de ce tissage le rendait totalement imperméable, tandis que le capuchon m'avait abrité la figure. Je le repoussai et m'avançai à l'extérieur de l'auvent.

Le visage tourné vers le vent, je voyais la pluie voler vers mes yeux et j'entendais les grêlons siffler à mes oreilles ; mais aucun de ces grêlons ne me toucha, et mon visage, mes mains et ma cape restèrent secs. C'était comme si les paroles – ces paroles que j'avais toujours cru insensées – du moins étaient devenues vraies, et tout ce que je voyais et entendais simple illusion.

Presque contre ma volonté, je m'adressai dans un murmure à la tempête. J'avais cru lui parler comme les hommes parlent aux hommes, mais je me rendis compte que de mes lèvres sortaient d'autres sons : celui d'une brise douce, celui d'un tonnerre lointain roulant parmi les collines et le délicat crissement musical de la pluie sur Yesod.

Un instant passa, puis un autre. Le tonnerre s'éloigna en maugréant, le vent tomba. Quelques derniers grêlons, comme des galets qu'aurait lancés un enfant, firent leurs « plop » dans le fleuve. Je savais qu'avec ces quelques mots j'avais ramené la tempête en moi-même, et c'était un sentiment indescriptible. Un peu auparavant, j'avais extériorisé d'autres sentiments qui s'étaient transformés en un monstre aussi sauvage que je l'étais alors moi-même, un monstre doué de la force de dix mille géants. Maintenant ils étaient redevenus de simples sentiments et je me sentais de nouveau en colère, peut-être plus encore parce que je ne savais plus avec certitude par où passait la ligne de partage entre ce monde étrange et sordide de Teur et moi-même. Le vent était-il le souffle de ma respiration ? Etait-ce le flot de mon sang ou celui des eaux de Gyoll qui grondait dans mes oreilles ? J'aurais eu plaisir à jurer, mais je craignis l'effet de mes jurements.

« Merci, s'gneur, merci ! »

C'était le second, toujours à genoux et prêt à embrasser le bout de ma botte si je le lui avais permis. Au lieu de cela je le fis se lever et lui dis qu'il n'était pas question d'assassiner le capitaine Hadelin. À la fin je fus obligé de lui faire prêter serment, car je me rendais compte que, comme Declan et Herena, il l'aurait fait avec joie au nom de ce qu'il était convaincu être ma cause, en désobéissance directe à mes ordres. J'étais devenu un faiseur de miracles, que je le voulusse ou non, et on n'obéit pas aux faiseurs de miracles comme on obéit à un autarque.

Du reste de la journée, c'est-à-dire tant qu'il y eut de la lumière, il y a peu à dire. Je réfléchis beaucoup, mais je ne fis rien, sinon aller une ou deux fois du gaillard d'avant à celui d'arrière, et regarder défiler les rives. Herena et Declan, comme d'ailleurs tout le reste de l'équipage, me laissèrent strictement seul ; mais lorsque Teur parut sur le point de toucher le soleil rouge, j'appelai Declan et lui indiquai un endroit sur la berge située à l'est, brillamment illuminée par le couchant.

« Est-ce que tu vois ces arbres ? lui demandai-je. Certains sont alignés comme des rangées de soldats, d'autres sont en bosquets et d'autres composent des triangles. Est-ce que ce sont des vergers ? »

Il secoua la tête d'un air triste. « J'avais mes propres arbres, s'gneur, mais ils n'ont rien donné cette année. Juste des pommes vertes bonnes à cuire.

— Mais ce sont bien des vergers, là ? »

Il acquiesça.

« Et sur l'autre rive aussi, ce sont encore des vergers ?

— Les rives sont trop en pente pour des champs, s'gneur. Si vous les labourez, la pluie emporte tout. Mais elles conviennent très bien pour les arbres fruitiers. »

À moitié pour moi-même, je murmurai : « Je me suis arrêté une fois dans un village appelé Saltus. Il y avait quelques champs et un peu de bétail, mais ce n'est qu'en continuant vers le nord que j'ai vu autant de plantations. »

La voix de Hadelin me prit par surprise. « Curieux que vous en parliez. On accoste à Saltus dans une demi-veille, s'gneur. »

Il avait l'air d'un petit garçon qui s'attend à une correction. Je renvoyai Declan et dis à Hadelin qu'il n'avait rien à redouter, que j'avais effectivement été en colère contre lui et Burgundofara, mais que cette colère était passée.

« Merci, s'gneur, merci. » Il se tourna un instant de côté, puis revint vers moi. Me regardant dans les yeux, il me déclara quelque chose qui exigeait autant de courage qu'un homme peut en avoir. « Vous avez dû croire que nous nous moquions de vous, s'gneur. Jamais de la vie. Au *Chowder Pot*, nous avions cru que vous étiez mort. Là, en bas, dans la cabine, ça a été plus fort que nous. On était comme poussés l'un vers l'autre. Elle m'a regardé et je l'ai regardée. C'est arrivé avant qu'on s'en rende compte. On a cru qu'on allait mourir, après, et ça a bien failli arriver, non ?

— Vous n'avez plus aucune raison de vous inquiéter, lui dis-je.

— Il vaut mieux que je descende lui parler, alors. »

Je retournai à l'avant, mais étant donné que nous naviguions au plus près, la vue était en réalité meilleure du gaillard d'arrière, construit plus haut. C'est là que je me tenais, étudiant la rive nord-ouest, lorsque Hadelin revint, accompagné cette fois de Burgundofara. Quand elle vit, elle lâcha sa main et alla dans le coin le plus éloigné du pont.

« Si c'est l'endroit où nous allons accoster que vous cherchez, s'gneur, on commence tout juste à l'apercevoir. Le voyez-vous ? Cherchez la fumée, s'gneur, pas les maisons.

— Je le vois, maintenant.

— On nous préparera le dîner à Saltus, s'gneur. Bonne auberge, là aussi.

— Je sais », répondis-je. Je pensais à ce jour où Jonas et moi avions marché à travers la forêt après que les uhlans avaient dispersé notre groupe à la porte de Miséricorde, au vin trouvé dans notre broc à eau et à beaucoup d'autres choses. Le village lui-même me paraissait plus grand que dans mon souvenir. J'aurais cru la majorité des maisons en pierre ; elles étaient construites en bois.

Je cherchai des yeux le pieu auquel avait été attachée Morwenna la première fois que je lui avais parlée. Tandis que

l'équipage abattait les voiles et que nous pénétrions sur notre erre dans la petite baie, je découvris l'étendue dégagée au milieu de laquelle il avait été planté. Mais il n'y avait plus ni pieu ni chaîne.

Je fouillai dans ma mémoire, laquelle est parfaite, mis à part quelques rares trous et déformations. Je me souvenais parfaitement du pieu et du doux cliquetis des chaînes lorsque Morwenna levait des mains suppliantes, du bourdonnement et des piqûres des moucherons, ainsi que de la maison de Barnoch, toute construite en pierres venues de la mine.

« Cela fait longtemps », dis-je à Hadelin.

Les marins desserrèrent les vergues et les voiles, les unes après les autres, s'affalèrent sur le pont ; avec l'erre qui lui restait, l'*Alcyon* glissa jusqu'à son emplacement ; des gaffes à la main, des hommes se tenaient au bastingage et dans le sous-barbe de beaupré, prêts à repousser le bateau du quai ou au contraire à l'en rapprocher.

À peine eut-on besoin d'eux. Une demi-douzaine de badauds coururent attraper les amarres qu'on leur lançait pour les attacher, et le timonier nous mit à quai avec tant de douceur que les protections, des tresses de vieux cordage qui pendaient des plats-bords de l'*Alcyon*, s'écrasèrent à peine contre le ponton.

« Terrible tempête aujourd'hui, capitaine, lança l'un des badauds. Vient juste de s'arrêter. L'eau est montée jusque dans la rue, là-derrière. Vous avez eu de la chance de l'avoir manquée.

— Nous ne l'avons pas manquée », répondit Hadelin.

J'allai à terre, à demi convaincu qu'il devait exister deux villages du même nom, peut-être Saltus et le Nouveau-Saltus, ou quelque chose de ce genre.

J'arrivai à l'auberge ; elle n'était pas comme dans mon souvenir, tout en n'en étant pas très différente. La cour et son puits n'avaient guère changé, en revanche, tout comme le grand portail qui permettait d'y faire entrer les cavaliers et les chariots. Je pris un siège dans la salle commune et commandai un repas à l'aubergiste, que je ne reconnus pas. Je me demandais pendant ce temps si Hadelin et Burgundofara viendraient s'asseoir à ma table.

Ils s'en abstinrent ; mais au bout d'un moment je vis arriver Declan et Herena, accompagnés du marin musclé en charge de la gaffe un peu plus tôt, et d'une femme au visage fermé et graisseux qu'ils me dirent être la cuisinière du bateau. Je les invitai à se joindre à moi, ce qu'ils ne firent qu'à contrecœur et après m'avoir clairement fait comprendre qu'ils ne me permettraient pas de leur offrir à manger ou à boire. Je demandai au marin (supposant qu'il avait souvent fait escale ici auparavant) s'il n'existait pas des mines dans la région. Il me dit que l'on avait creusé dans la colline, il y avait environ un an, sur l'avis d'un hatif qui avait murmuré certaines choses à l'oreille de quelques-uns des notables de la ville, et que l'on avait ramené du puits quelques objets intéressants et de valeur.

De la rue, nous parvint alors un lourd bruit de bottes marchant au pas, qui s'arrêta sur un ordre bref. Il me rappela le kelau que j'avais vu défiler en chantant à travers ce même Saltus alors que j'étais un compagnon exilé, et j'étais sur le point de les évoquer pour amener la conversation sur la guerre avec l'Ascie, lorsque la porte s'ouvrit brutalement sur un officier en uniforme aux couleurs criardes qui entra à grands pas dans l'auberge, suivi d'une escouade de fusiliers.

Un brouhaha général emplissait la salle commune ; un silence de mort s'établit instantanément.

L'officier cria à l'intention de l'aubergiste : « Montrez-moi l'homme que vous appelez le Conciliateur ! » Burgundofara, qui se trouvait assise à une autre table avec Hadelin, se leva et me montra du doigt.

CHAPITRE XXXV

Retour à Nessus

J'ai souvent vu battre des clients lorsque je vivais parmi les bourreaux. Non par nous, qui n'infligions strictement que les châtiments qui avaient été décrétés, mais par les soldats qui les escortaient jusque chez nous et auxquels on les rendait. Les plus expérimentés se protégeaient la tête et le visage de leurs bras, et leur ventre de leurs tibias ; la colonne vertébrale restait exposée, mais de toute façon on ne peut pas faire grand-chose pour l'abriter.

J'essayai de me battre une fois à l'extérieur de l'auberge, et il semble probable que j'ai reçu les pires coups après avoir perdu conscience. (Ou plutôt, lorsque la marionnette que je manipulais de loin eut perdu conscience.) Lorsque je repris connaissance et retrouvai Teur, les coups pleuvaient encore, et je tentai de faire comme nos malheureux clients.

Les fusiliers se servaient de leurs bottes, et, ce qui était plus dangereux, de la crosse ferrée de leur arme. Les éclairs de douleur que je ressentais me paraissaient lointains ; j'avais surtout conscience des coups, chacun soudain, me secouant, antinaturel.

Enfin ils s'arrêtèrent, et l'officier m'ordonna de me relever ; je m'écroulai à la première tentative, reçus un coup de pied, fis un deuxième essai et m'effondrai de nouveau ; on me passa un nœud coulant en peau brute autour du cou et on me souleva avec. Il m'étranglait, mais m'aidait aussi à conserver l'équilibre. J'avais la bouche pleine de sang ; je ne cessai d'en cracher, me

demandant à chaque fois si une côte ne m'avais pas percé les poumons.

Quatre fusiliers se trouvaient allongés dans la rue ; je me rappelai avoir arraché son fusil à l'un d'eux, sans être capable ensuite de trouver le moyen de le faire fonctionner ; c'est de détails semblables que dépend notre vie. Quelques-uns des camarades des quatre hommes les examinèrent et constatèrent que trois d'entre eux étaient morts.

« Tu les as tués ! » me hurla l'officier.

Je lui crachai du sang au visage.

Ce n'était pas une réaction bien rationnelle, et je m'attendis à être de nouveau battu. C'est peut-être ce qui se serait produit en d'autres circonstances, mais une bonne centaine de personnes nous entouraient, suivant la scène à la lumière qui tombait des fenêtres de l'auberge. Ils murmurèrent et s'agitèrent, et j'eus l'impression que quelques-uns des soldats partageaient leurs sentiments ; ils me rappelèrent les gardes dans la pièce du Dr Talos, ces gardes qui avaient voulu protéger Meschiane, jouée par Dorcas, et qui était notre mère à tous.

On fabriqua un brancard de fortune pour le fusillier blessé et on enrôla deux villageois pour le transporter ; une charrette avec de la paille suffit pour convoyer les morts. L'officier, les fusiliers restants et moi-même primes la tête du convoi qui se dirigea vers la jetée, distante de quelques centaines de pas.

Une fois, alors que je tombais, deux hommes se précipitèrent du milieu de la foule pour me relever. Je supposai, tant que je ne fus pas sur pied, qu'il s'agissait de Declan et du marin, ou peut-être de Declan et de Hadelin ; mais lorsque je les remerciai dans un hoquet, je vis que leur visage m'était inconnu. Cet incident parut rendre l'officier fou de rage ; il fit feu à leurs pieds avec son pistolet pour les tenir à l'écart lors de ma deuxième chute, et me donna des coups de pied jusqu'à ce que je me relève, avec l'aide du nœud coulant sur lequel tirait un fusilier.

L'Alcyon se trouvait toujours à quai, comme nous l'y avions laissé ; mais rangé contre lui était amarré un bateau comme je n'en avais jamais vu, avec un mât qui paraissait bien trop réduit

pour porter une voile et sur le pont avant un canon sur pivot beaucoup plus petit que celui du Samru.

La vue de l'arme et des hommes qui la servaient parut redonner du cœur à l'officier. Il me fit m'arrêter face à la foule et m'ordonna de désigner mes disciples. Je lui répondis que je n'en avais aucun, et que je ne connaissais aucun des gens qui se tenaient devant moi. Il me frappa alors avec la crosse de son pistolet. Lorsqu'une fois de plus je me relevai, je me trouvai presque nez à nez avec Burgundofara. L'officier répéta son ordre, et elle s'évanouit dans l'obscurité.

Peut-être me frappa-t-il encore lorsque je renouvelai mon refus, mais je ne m'en souviens pas ; je courais au-dessus de l'horizon, déployant des efforts futiles pour diriger ma vitalité vers le pantin désarticulé qui gisait si loin de moi. Le vide réduisait à néant tous ces efforts, si bien que je canalisai les énergies de Teur, à la place. Ses os se ressoudèrent, ses blessures se refermèrent ; mais j'observai avec consternation que la joue qu'avait déchirée le point de mire du pistolet était celle-là même qu'avait autrefois ouverte la griffe de fer d'Aghia. On aurait dit que la vieille blessure réaffirmait sa présence, simplement un peu moins marquée.

Il faisait encore nuit. J'étais posé sur du bois lisse, mais j'étais secoué dans tous les sens comme si l'on m'avait attaché au dos du plus disgracieux des destriers ayant jamais galopé. Je m'assis et me rendis compte que j'étais à bord d'un bateau, gisant dans une flaque de sang et de vomissures ; j'étais enchaîné à un anneau de fer par la cheville. Un fusilier se tenait non loin de moi, une main sur une épontille, ayant quelque mal à conserver son équilibre sur ce pont chahuté. Je lui demandai de l'eau. Comme je l'avais appris lorsque j'avais traversé la jungle avec Vodalus, on ne risque rien à demander une faveur quand on est prisonnier ; elles sont rarement accordées, mais en cas de refus on n'a de toute façon rien perdu.

Ce principe se trouva confirmé lorsque (à ma surprise) le garde partit d'un pas lourd vers la poupe et revint avec un seau de l'eau du fleuve. Je me levai, me nettoyai et nettoyai mes vêtements aussi bien que possible, et commençai à m'intéresser à ce qui m'entourait, car il s'y trouvait des nouveautés pour moi.

La tempête avait dégagé le ciel, et les étoiles brillaient sur Gyoll comme si l'on avait secoué le Nouveau Soleil dans l'empyrée, et qu'il eût laissé une traînée d'étincelles. Luna la verte jouait à cache-cache derrière les dômes et les tours dont la silhouette se dessinait sur la rive occidentale.

Sans voiles ni rames, nous glissions sur la rivière comme la pierre lancée par un habile faiseur de ricochets. Des felouques et des caravelles sous toutes leurs toiles paraissaient mouillées au milieu du chenal ; nous zigzagions entre elles comme zigzaguent les hirondelles entre les mégalithes. Vers l'arrière, deux volute d'embruns brillants montaient aussi haut que l'embryon de mât, deux murailles argentées qui s'élevaient et se détruisaient simultanément.

Non loin de moi, j'entendis des sons gutturaux à demi formés qui auraient presque pu être des mots. Comme si quelque bête en proie à la souffrance avait essayé de parler, puis de murmurer. Un autre homme gisait sur le dos, et un troisième s'inclinait sur lui. Ma chaîne m'aurait empêché de les atteindre ; je m'agenouillai pour y ajouter la longueur de ma jambe, et me trouvai ainsi assez près pour voir – autant qu'il était possible, dans une telle obscurité – ce qui se passait.

Tous deux étaient des fusiliers. Le premier gisait sur le dos, immobile, mais tordu comme dans les affres de l'agonie, une grimace hideuse sur le visage. Quand il me remarqua il essaya de nouveau de parler, et l'autre murmura : « Laisse tomber, Eskil. Ça n'a plus d'importance, maintenant.

— Votre ami a le cou brisé, dis-je.
— Tu es bien placé pour le savoir, vates.
— C'est bien ce que je craignais. C'est moi qui le lui ai cassé. »

Eskil produisit un son étranglé, et son camarade se pencha sur lui pour écouter. « Il me demande de l'achever, expliqua-t-il lorsqu'il se redressa. Il n'a pas cessé de le demander depuis une veille, depuis qu'on a appareillé.

— Avez-vous l'intention de le faire ?
— Je ne sais pas. » Tout en parlant, il posa sur le pont le fusil qu'il portait jusqu'ici en travers de la poitrine, ne le retenant plus que d'une main. Je vis un reflet sur la culasse huilée.

« Il va mourir bientôt, quoi que vous fassiez. Vous vous sentirez mieux ensuite, si vous le laissez mourir naturellement. »

J'aurais peut-être ajouté autre chose, mais la main gauche d'Eskil se déplaçait et je me tus pour l'observer. Comme une araignée avec plusieurs pattes cassées, elle rampait vers l'arme qu'elle finit par atteindre, et se referma dessus. Son camarade aurait pu facilement la lui reprendre ; mais il s'en abstint. Il paraissait aussi fasciné que moi.

Lentement, avec infiniment d'efforts et de souffrances, Eskil souleva le fusil et le fit pivoter jusqu'à ce que le canon soit dirigé vers moi. Je devinai plus que je ne vis, à la faible lumière des étoiles, ses doigts raides qui tâtonnaient, qui tâtonnaient.

Ce qui m'avait perdu me sauva. Un peu plus tôt j'aurais pu m'en tirer, si j'avais seulement découvert le moyen de faire feu ; lui qui savait pourtant si bien où se trouvait la détente et comment elle fonctionnait m'aurait bien tué, si ses doigts gourds avaient pu seulement la presser. Tous les deux impuissants, nous nous regardions fixement.

Il n'eut finalement plus assez de force pour tenir l'arme levée. Le fusil retomba bruyamment sur le pont, et j'eus l'impression que la pitié faisait exploser mon cœur. À cet instant-là, j'aurais moi-même appuyé sur la détente. Mes lèvres bougèrent – mais c'est à peine si je sais quelles paroles en sortirent.

Eskil s'assit, le regard hébété.

À ce moment-là, notre bateau ralentit ; le pont s'enfonça et retrouva presque l'horizontale tandis que les volutes d'embruns, derrière nous, disparaissaient comme une vague qui brise sur la grève. Je me levai pour regarder où nous nous trouvions ; Eskil se leva aussi, et bientôt l'ami qui s'était occupé de lui et l'homme de garde se joignirent à nous.

La berge en remblai de Gyoll s'éleva sur notre gauche, coupant le ciel nocturne comme la lampe d'une épée. Nous la longeâmes presque en silence, le grondement des moteurs qui nous avaient propulsés (quels qu'ils fussent) avec une telle vitesse presque étouffé maintenant. Des marches descendaient dans l'eau, mais aucune main amicale ne se tendit pour attraper

une amarre. Un marin bondit de la proue sur les marches, et un autre lui lança le filin. L'instant suivant, une passerelle allait du bateau à l'escalier.

L'officier apparut à la poupe flanqué de fusiliers portant des torches. Il fit halte, bouche bée devant Eskil, puis appela les trois autres soldats à lui. Ils tinrent une longue conférence à voix trop basse pour que je pusse l'entendre.

Finalement, l'officier et mon garde revinrent vers moi, suivis des porteurs de torches. Après une ou deux respirations, l'officier dit : « Enlevez-lui sa chemise. »

Eskil et son ami les rejoignirent. Eskil prit la parole. « Il faut enlever votre chemise, s'gneur. Sinon, nous devrons la déchirer. »

Pour le mettre à l'épreuve, je lui demandai : « Ferais-tu cela ? »

Il haussa les épaules, et je dénouai le superbe manteau que j'avais décroché dans la penderie, sur le vaisseau de Tzadkiel. Je le laissai tomber sur le pont, fit passer la chemise par-dessus ma tête et la laissai à son tour glisser à côté du manteau.

L'officier se rapprocha et me fit tourner pour examiner mes côtes des deux côtés. « Vous devriez être presque mort », grommela-t-il ajoutant : « C'est donc vrai, ce qu'on dit de vous.

— Étant donné que j'ignore ce que l'on raconte, je ne peux ni confirmer ni infirmer.

— Je ne vous pose pas la question. Rhabillez-vous. C'est un conseil. »

Je cherchai la cape et la chemise des yeux ; l'une et l'autre avaient disparu.

L'officier soupira. « Quelqu'un vient de les barboter, sans doute un des marins. » Il regarda l'ami d'Eskil. « Tu dois l'avoir vu, Tanco.

— Je regardais sa figure, s'gneur, pas ses vêtements. Mais je vais essayer de les trouver. »

L'officier acquiesça. « Prends Eskil avec toi. » Il fit un geste, et l'un des porteurs de torche confia son flambeau à l'autre, puis se baissa pour me libérer la jambe.

« Ils ne les trouveront pas, soupira l'officier. Il existe mille cachettes sur un bateau comme celui-ci, et l'équipage les connaît toutes. »

Je lui répondis que je n'avais pas froid.

L'officier se débarrassa de sa cape d'uniforme. « L'homme qui les a subtilisées les découpera pour en vendre les morceaux, je suppose. Il devrait en tirer quelque chose. Mettez cela – j'en ai une autre dans ma cabine. »

Je n'avais aucune envie de porter sa cape, mais il aurait été bien insensé de refuser sa générosité.

« Je dois vous attacher les mains. Le règlement. » Les menottes brillaient à la lumière des torches comme si elles avaient été en argent, mais elles ne m'en mordaient pas moins les poignets.

Notre groupe de quatre franchit la passerelle jusqu'aux marches, qui paraissaient presque neuves ; nous les escaladâmes et gagnâmes, marchant à la file indienne, une rue étroite que bordaient de petits jardins et des maisons bicornues, la plupart sans étage. Un porteur de torche ouvrait le chemin, je venais ensuite, suivi de l'officier, pistolet dégainé, et le second porteur de torche fermait la marche. Un ouvrier qui rentrait chez lui s'arrêta pour nous regarder ; en dehors de lui, je ne vis personne.

Je tournai la tête et demandai à l'officier, par-dessus l'épaule, où il me conduisait.

« À l'ancien port. L'une des carcasses a été transformée pour accueillir des prisonniers.

— Et ensuite ? »

Je ne pouvais pas le voir, mais je devinai son haussement d'épaules. « Je l'ignore. Mes ordres étaient de vous arrêter et de vous conduire ici. »

Pour l'instant, cet « ici » se réduisait à un jardin public. Avant de m'avancer dans l'obscurité qui régnait sous les arbres, je levai les yeux et me contemplai un instant à travers leurs feuilles noircies par le gel.

CHAPITRE XXXVI

Une fois de plus, la Citadelle

J'avais espéré voir le vieux soleil se lever avant d'être mis sous les verrous. Cela ne devait pas être. Pendant un long moment (ou du moins il me parut tel) nous grimpâmes une colline en pente douce. À plusieurs reprises, les torches enflammèrent des feuilles rousses ; en se communiquant à d'autres, le feu dégageait cette odeur âcre qui est l'haleine même de l'automne, avant de s'éteindre. Des feuilles mortes jonchaient le chemin que nous suivions, mais la pluie les avait détremplées.

Nous atteignîmes finalement un mur sinistre d'une telle hauteur que nos torches n'arrivaient pas à en révéler le faîte ; pendant un instant, je crus qu'il s'agissait du mur de Nessus. Un homme en demi armure s'appuyait sur la hampe de sa hallebarde devant l'arche étroite et sombre d'une poterne de cette muraille. Il ne rectifia pas la position ni ne montra aucun signe particulier de respect quand il nous aperçut, et attendit que nous fussions pratiquement arrivés à sa hauteur pour cogner à la porte de fer à l'aide du talon métallique de son arme.

La porte s'ouvrit de l'intérieur. Alors que nous franchissions l'épaisseur du mur – laquelle était considérable, bien que loin de valoir celle du mur de Nessus – je m'arrêtai si brutalement que l'officier qui me suivait me heurta. À l'intérieur, le garde était armé d'une longue épée à double tranchant, qu'il pouvait faire reposer sur les pierres du dallage grâce à son extrémité carrée.

« Où suis-je ? demandai-je à l'officier. Quel est cet endroit ?

— Celui où j'ai dit que je vous emmènerais, me répondit-il. Voici la carcasse. »

Je levai les yeux et vis une tour puissante, tout en métal luisant.

D'une voix traînante, le garde dit : « Il a peur de mon épée. Elle a un bon tranchant, camarade – tu n'auras pas le temps de la sentir.

— Vous vous adresserez au prisonnier en lui disant “s'gneur” ! aboya l'officier.

— Peut-être, tant que vous serez là. »

Je ne saurai jamais ce que l'officier allait dire ou faire après cette insolence ; car à cet instant-là une femme sortit de la tour, suivie d'un petit serviteur avec une lanterne à la main. L'officier salua la femme (qui, par la richesse de sa tenue, était manifestement d'un rang supérieur) de la manière la plus négligente et lui dit : « Vous avez des difficultés à dormir, je vois.

— Nullement. Votre message disait que vous alliez venir, et je vous connais comme un homme de parole. Je préfère inspecter personnellement nos nouveaux clients. Tournez-vous, mon brave, qu'on vous voie. »

Je m'exécutai.

« Un beau spécimen, et vous n'avez laissé aucune marque sur lui. N'a-t-il pas résisté ?

— C'est une tabula rasa que nous vous offrons. »

Comme il n'ajoutait rien, l'un des porteurs de torche murmura : « Il s'est battu comme un démon, madame la Préfète. » L'officier lui jeta un regard qui indiquait clairement qu'il aurait à payer pour cette remarque.

« Nous l'enfermerons pour vous, si vous le souhaitez, reprit l'officier.

— Sinon, vous devrez reprendre ses fers maintenant.

— J'ai signé pour ça, répondit-il avec un haussement d'épaules.

— Alors reprenez-les. » Elle se tourna vers son petit serviteur. « Il se peut qu'il cherche à s'enfuir, Reechy. Dans ce cas, tu me donneras ta lampe et tu le rattraperas. »

L'officier murmura : « *N'essayez pas* » tout en me libérant les mains ; puis il recula d'un pas et m'adressa un rapide salut. L'homme à l'épée sourit, ouvrit la petite porte de la poterne, l'officier et sa troupe s'y engagèrent, la porte se referma bruyamment. Je venais de perdre mon seul ami.

« Par là, au cent deux », dit la femme avec un geste vers la porte par laquelle elle était arrivée.

J'avais regardé autour de moi, tout d'abord avec l'espoir de m'échapper puis avec une stupéfaction confinant à l'hébétude qu'il m'est impossible de décrire. Les paroles jaillirent de ma bouche ; je n'aurais pas pu davantage m'empêcher de les prononcer que je n'aurais pu empêcher mon cœur de battre. « *Mais c'est notre tour Matachine ! Et là c'est le donjon des Sorcières ! Mais c'est clair, maintenant ! Et voilà la tour de l'Ours !* »

— Vous êtes un saint homme d'après ce que l'on dit, remarqua la femme, mais sain d'esprit, sûrement pas. » Tandis qu'elle parlait, elle tendit les mains pour que je pusse voir qu'elle n'était pas armée et m'adressa un sourire torve qui aurait été un avertissement suffisant si l'officier ne m'avait pas déjà mis en garde. Il était clair que le garçon en haillons qui l'accompagnait n'avait pas d'arme et ne constituait pas un danger ; en revanche, je la soupçonnais de dissimuler un pistolet ou quelque chose de pire encore sous son riche uniforme.

On ne le sait généralement pas, mais il est difficile d'apprendre à frapper un autre être humain de toute sa force ; quelque ancien instinct fait que même les plus brutaux retiennent un peu leurs coups. On m'avait appris, chez les bourreaux, à surmonter cet instinct. Du tranchant de la main je la frappai au menton, aussi violemment que j'aie jamais frappé dans ma vie, et elle s'effondra comme une marionnette. Je donnai un coup de pied dans la lanterne qui s'éteignit en allant valser au loin.

Le garde à l'intérieur de la poterne leva son épée mais seulement pour me barrer la route. Je fis volte-face et fonçai vers la Cour Cassée.

La douleur qui me frappa à ce moment-là fut comme celle infligée par la révolutionnaire, la seule que j'aie jamais éprouvée qui puisse lui être comparée. C'était comme si j'étais mis en pièces, et que l'arrachement des membres se prolongeait indéfiniment ; le tranchant de l'épée n'aurait été rien à côté de cela. Le sol sembla bondir et tournoyer en dessous de moi, même lorsque eut disparu cet épouvantable éclair de douleur et que je restai gisant dans l'obscurité. Tous les gros canons de la bataille d'Orithyia tonnaient ensemble.

Je me trouvai alors de retour sur le monde de Yesod. Son air pur emplissait mes poumons, et la musique de ses brises était un baume pour mes oreilles. Je m'assis pour découvrir que ce n'était que Teur, telle qu'elle pouvait paraître à celui qui venait de souffrir Abaddon. Tandis que je me redressais, je pensais à toute l'aide que j'avais déjà fournie à ce corps décati ; mes bras et mes jambes restaient cependant raides et froids et la douleur s'attardait à chaque articulation.

J'étais allongé sur une couchette dans une pièce qui me paraissait étrangement familière. La porte, une solide pièce de métal la dernière fois que je l'avais vue, j'en étais sûr, n'était plus qu'un croisillon de barreaux ; elle donnait sur un couloir étroit dont je connaissais tous les tours et détours depuis l'enfance. Je me retournai pour étudier la forme étrange de la pièce.

Il s'agissait de la chambre à coucher que Roche occupait lorsqu'il était compagnon, et c'était précisément dans cette pièce que j'étais venu revêtir une tenue civile, le soir de notre sortie à la Maison turquoise. Je restai bouche bée d'étonnement. Le lit de Roche, un peu plus large, se trouvait à l'emplacement de la paillasse actuelle. Impossible de se tromper à la position du hublot (je me rappelai ma surprise en découvrant que Roche jouissait d'un hublot et que la chambre que l'on m'avait attribuée plus tard n'en disposait pas) et aux angles que faisaient les pièces métalliques.

J'allai jusqu'au hublot. Il était ouvert et laissait passer la brise qui m'avait réveillé. Aucun barreau ne l'interdisait ; mais bien entendu, personne n'aurait pu descendre le long des murs

lisses de la tour et seul un homme de très petite taille aurait pu y glisser ses épaules. J'y engageai la tête.

En dessous de moi s'étendait l'ancienne cour, restée telle que dans mon souvenir, illuminée par un soleil d'arrière-saison ; son dallage craquelé paraissait avoir subi quelques légères restaurations, mais rien n'avait changé par ailleurs. Le donjon des Sorcières penchait toujours selon le même angle que dans les recoins de ma mémoire. Le mur était en ruine, exactement comme de mon temps, ses tuiles de métal résistantes à la fusion écroulées pour moitié dans l'ancienne cour, pour moitié dans la nécropole. Un compagnon solitaire (du moins m'apparut-il tel) flâna devant la porte des Cadavres, et s'il portait un uniforme étrange et tenait une épée, ce qui n'avait pas été le cas de frère Portier, il se tenait à l'endroit même où ce dernier montait habituellement la garde.

Un garçon, un apprenti en haillons tout à fait semblable à ce que j'avais moi-même été, traversa bientôt l'ancienne cour, chargé de quelque commission. J'agitai la main et l'interpellai, et lorsqu'il leva les yeux je le reconnus : « *Reechy ! Reechy !* » lui lançai-je.

Il me rendit mon salut et repartit vaquer à ses affaires, manifestement apeuré à l'idée d'être vu en train de parler à un client de sa guilde. *Sa guilde*, viens-je d'écrire, mais j'étais déjà sûr qu'il s'agissait aussi de la mienne.

Les ombres allongées me disaient qu'il était encore tôt le matin ; ce qui me fut confirmé quelques instants plus tard par le claquement des portes et les pas des compagnons qui m'apportaient mon repas. Ma porte ne disposait pas du guichet qu'elle aurait dû comporter, si bien que l'un des deux hommes fut obligé de se tenir de côté, tenant sa pile de plateaux, pendant qu'un autre, qui avait presque l'air d'un soldat avec sa vouge à large lame, lui déverrouillait la porte.

« On dirait que ça va bien », remarqua-t-il en posant le plateau par terre, sur le seuil.

Je lui répondis qu'il m'était arrivé de me sentir mieux.

Il se rapprocha. « Vous l'avez tuée.

— La femme que l'on appelait madame la Préfète ? »

Il acquiesça, imité par l'autre compagnon. « Vous lui avez cassé le cou.

— Amenez-moi auprès d'elle, dis-je, je peux peut-être lui rendre la vie. »

Ils échangèrent un regard et s'éloignèrent après avoir claqué la grille derrière eux.

Ainsi elle était morte ; et à voir leurs regards, elle devait avoir été détestée. Cyriaca m'avait demandé une fois si ma proposition de la libérer n'était pas un ultime tourment. (La maison d'été à claire-voie monta, flottante, des profondeurs de ma mémoire, pour se retrouver, avec les moindres détails de ses vignes vierges emmêlées et Luna la verte, au milieu de la cellule qu'éclairait le soleil du matin.)

Je lui avais répondu qu'aucun client ne nous croirait ; mais j'avais cru Mme la Préfète — cru au moins que je pouvais lui échapper, alors que je savais qu'elle-même ne le croyait pas. Et pendant tout ce temps, j'avais dû avoir une arme pointée sur moi depuis la tour Matachine, peut-être même depuis ce hublot ; plus vraisemblablement, de la salle d'armes, près du sommet.

Ma rêverie fut interrompue par l'arrivée d'encore un autre compagnon, accompagné cette fois d'un médecin. On ouvrit une fois de plus la grille qui tenait lieu de porte ; le médecin entra et le compagnon la referma derrière lui avant de reculer d'un pas, prêt à faire feu à travers les barreaux.

Le médecin s'assit sur ma couchette et ouvrit un sac de cuir.
« Comment vous sentez-vous ?

— J'ai faim », dis-je en jetant de côté le bol et la cuillère.
« On m'a apporté ça, mais ce n'est que de la flotte.

— La viande est réservée à ceux qui défendent le monarque, pas à ceux qui font de la subversion. Vous avez été touché par le convulseur ?

— Si vous le dites. J'ignore de quoi il s'agit.
— À mon avis, non. Levez-vous. »

Je me levai, puis bougeai les bras et les jambes comme il me l'ordonnait, et fis rouler ma tête à droite et à gauche — et ainsi de suite.

« Vous n'avez pas été touché. Vous portiez une cape d'officier. Êtes-vous officier ?

— Si vous voulez. J'ai été général, au moins à titre honorifique. Pas récemment.

— Et vous ne dites pas la vérité. C'est une tenue d'officier subalterne, pour votre information. Ces crétins jurent qu'ils vous ont touché, le tireur, notamment.

— C'est à lui qu'il faut poser la question.

— Pour l'entendre nier ce que je sais déjà ? Je ne suis pas idiot à ce point-là. Dois-je expliquer ce qui s'est passé ? »

Je lui dis espérer que quelqu'un se donnerait la peine de le faire.

« Très bien. Le tremblement de terre s'est produit au moment où vous avez fui Mme la Préfète Priscia, à l'instant précis où cet imbécile a fait feu depuis la salle d'armes. Il vous a manqué, comme tout le monde vous aurait manqué ; mais vous êtes tombé et vous vous êtes cogné la tête, et il s'est imaginé vous avoir atteint. Ce n'est pas la première fois que je constate ce genre de coïncidence extraordinaire. En fait, c'est toujours très simple, une fois que l'on a compris que les témoins confondent la cause et les effets. »

J'acquiesçai. « Il y a donc eu un tremblement de terre ?

— Indiscutablement. Et un puissant, encore. Nous avons de la chance de nous en être tirés aussi bien. N'aviez-vous pas encore regardé dehors ? Vous devez pourtant pouvoir voir le mur, depuis ici. » Il alla jusqu'au hublot, jeta lui-même un coup d'œil, puis eut un geste comme si je venais aussi de regarder. « Une bonne section s'est effondrée près du transport zoétique. Vous ne prétendez tout de même pas avoir fait ça tout seul, non ? »

Je lui répondis que je n'avais jamais eu la moindre idée de ce qui l'avait fait s'écrouler.

« Cette côte est sujette aux séismes, comme les anciennes chroniques l'indiquent assez clairement – gloire à notre monarque, soit dit en passant, de les avoir mises à l'abri ici –, mais il ne s'en est produit aucun depuis que le fleuve a changé de cours, si bien que la plupart de ces fous ont cru qu'il n'y en

aurait plus. » Il pouffa. « Avec ce qui s'est passé la nuit dernière, je ne doute pas qu'ils changent d'avis. »

Il était déjà sur le seuil de la porte. Le compagnon la fit claquer et donna un tour de clef.

Je pensai à la pièce du Dr Talos, et à ce moment où la terre tremble et où Jahi dit : « La fin de Teur, espèce de fou. Va et transperce-la de ta lance. De toutes les façons, c'est aussi la fin pour toi. »

Comme j'avais peu parlé avec lui, sur le monde de Yesod...

CHAPITRE XXXVII

Le livre du Nouveau Soleil

Comme à mon époque, on donnait à manger deux fois par jour aux prisonniers, et l'on remplissait nos carafes d'eau lors du repas du soir. L'apprenti qui m'apporta mon plateau m'adressa un coup d'œil et revint, porteur de fromage et d'une miche de pain frais une fois que le compagnon ne fut plus dans les parages.

La portion du soir avait été aussi congrue que celle du matin, et je me mis aussitôt à dévorer ce qu'il m'avait apporté tout en le remerciant.

Il s'accroupit de l'autre côté de la grille. « Est-ce que je peux vous parler ? »

Je lui répondis que je ne gouvernais pas ses actes, et qu'il devait vraisemblablement mieux connaître le règlement de l'endroit que moi.

Il rougit, ses joues sombres devenant plus sombres encore. « Je veux dire, est-ce que vous me répondrez ?

— Oui, si tu ne risques pas d'être battu.

— Je ne pense pas, en tout cas, pas pour le moment. Mais il vaudra mieux parler à voix basse. Il y a certainement des espions parmi les autres.

— Comment sais-tu que je n'en suis pas un ?

— Parce que vous l'avez tuée, évidemment. Tout est sens dessus dessous, en ce moment. Tout le monde est content qu'elle soit morte, mais on peut être sûr qu'il va y avoir une enquête, sans parler qu'il faudra mettre quelqu'un à sa place. » Il se tut un instant, comme s'il réfléchissait profondément à ce

qu'il allait dire ensuite. « Les gardes racontent que vous avez dit que vous pourriez la ressusciter.

— Et toi, tu n'y tiens pas. »

D'un geste de la main, il repoussa ma question. « L'auriez-vous pu ? Réellement ?

— Je l'ignore ; il aurait fallu que j'essaie. Je suis surpris qu'ils t'en aient parlé.

— Je leur rends des petits services, comme cirer leurs bottes ou faire des courses pour un peu d'argent, et j'écoute ce qu'ils disent.

— Je n'en ai pas à te donner. Les soldats qui m'ont arrêté m'ont pris ce que j'avais.

— Je n'en voulais pas. » Il se leva et fouilla dans l'une des poches de son pantalon en lambeaux. « Tenez, vous feriez mieux de prendre ça. »

Il ouvrit la main ; je vis des piécettes de laiton usées, dont le motif ne m'était pas familier.

« De temps en temps, vous pourrez vous arranger pour avoir un supplément de nourriture, ou ce que vous voudrez.

— Tu m'as apporté un supplément, et je ne t'ai rien donné.

— Prenez, dit-il. Je tiens à vous les donner. Vous pourriez en avoir besoin. » Comme je ne tendais toujours pas la main, il jeta les piécettes à travers les barreaux et disparut dans le couloir.

Je les ramassai et les glissai dans l'une de mes propres poches, plus intrigué que je ne l'avais jamais été de toute ma vie.

À l'extérieur, l'après-midi avait laissé la place à un crépuscule frisquet, avec le hublot toujours ouvert. J'allai pousser les épaisses lentilles, puis je les verrouillai. Larges et lisses, les rebords, d'une forme étonnante, avaient manifestement été conçus pour résister au vide.

Tout en finissant mon fromage et mon pain, je pensais à notre retour vers Teur, sur la navette, et à mon exultation sur le vaisseau de Tzadkiel. Comme il serait merveilleux d'expédier cette tour Matachine au milieu des étoiles ! Et cependant, il y avait quelque chose de sinistre en elle, comme dans toute chose conçue dans un noble but et que l'on utilise à des fins honteuses. J'avais grandi ici, sans rien ressentir de cela.

Une fois terminé le pain et le fromage, je m'enroulai dans la cape que l'officier m'avait donnée, éteignis la lumière d'une main et tentai de dormir.

Au matin, j'eus d'autres visiteurs. Burgundofara et Hadelin arrivèrent, escortés par un compagnon de haute taille qui les salua de son arme et les laissa à l'extérieur de ma grille. Ma surprise dut certainement se lire sur mon visage.

« L'argent peut faire des merveilles », dit Hadelin ; il tordit la bouche pour montrer combien l'addition avait été douloureuse, et je me demandai si Burgundofara avait dissimulé l'argent gagné sur le vaisseau ou s'il considérait que celui-ci était maintenant le sien.

« J'avais besoin de te voir une dernière fois, déclara alors Burgundofara. C'est Hadelin qui a tout arrangé pour moi. » Elle voulut ajouter quelque chose, mais les mots restèrent pris dans sa gorge.

« Elle voudrait que vous lui pardonniez, compléta Hadelin.

— De m'avoir quitté pour lui, Burgundofara ? Mais il n'y a rien à pardonner. Je n'avais aucun droit sur toi.

— Pour t'avoir désigné lorsque les soldats sont arrivés. Tu m'as vue. Je sais que tu m'as vue.

— Oui.

— Je ne pensais pas... J'avais peur...

— Tu avais peur de moi. »

Elle acquiesça.

Hadelin intervint. « De toute façon, ils vous auraient attrapé. Quelqu'un d'autre vous aurait désigné.

— Vous, peut-être ? » lui demandai-je.

Il secoua la tête et s'écarta des barreaux.

À l'époque où j'étais autarque, souvent des suppliants s'étaient agenouillés devant moi ; aujourd'hui, Burgundofara s'agenouillait, un geste qui me parut horriblement déplacé. « Il fallait que je te parle, Sévérien, une dernière fois. C'est pour cela que j'ai suivi les soldats sur le quai, ce soir-là. Me pardonneras-tu ? Je ne voulais pas le faire, mais j'avais tellement peur. »

Je lui demandai si elle se souvenait de Gunnie.

« Oh ! oui, sur le vaisseau. Sauf que j'ai l'impression que ce n'était qu'un rêve, maintenant.

— Elle était toi, et je lui dois énormément. À cause d'elle – à cause de toi – je te pardonne. Maintenant, et en tout autre temps. Comprends-tu ?

— Je crois », répondit-elle. Et instantanément elle fut heureuse, comme si une lumière s'était mise à briller en elle. « Nous allons descendre le fleuve jusqu'à Liti, Sévérian. Hadelin s'y rend souvent. Nous y achèterons une maison où je vivrai quand je ne serai pas avec lui sur l'*Alcyon*. Nous voulons avoir des enfants. Quand ils seront là, pourrai-je leur parler de toi ? »

À l'époque, je crus que c'était seulement parce que je pouvais voir la figure de Hadelin aussi bien que la sienne que se produisit cet étrange phénomène, tandis qu'elle parlait : je prenais conscience de son avenir, de plus en plus clairement, comme j'aurais pu avoir conscience de l'avenir d'une fleur en bouton cueillie par Valéria dans les jardins.

« Il se peut, Burgundofara, lui dis-je, que tu aies des enfants comme tu le désires ; dans ce cas, tu pourras leur dire tout ce que tu voudras sur moi. Il se peut également que, dans un certain temps, tu souhaites me retrouver. Si tu essaies, tu y arriveras. Ou non. Mais si tu essaies, n'oublie pas que ce n'est pas parce que je t'ai dit de le faire, ni parce que je t'ai promis que tu réussirais. »

Après leur départ, je réfléchis un moment à son cas et à celui de Gunnie, qui avait autrefois été Burgundofara. Nous disons d'un homme qu'il est aussi courageux qu'un atrox, ou d'une femme qu'elle est aussi ravissante qu'une biche, ce qui était vrai de Burgundofara. Mais nous manquons d'expressions de ce genre pour exprimer la loyauté, car rien de ce que nous connaissons n'est réellement loyal – ou plutôt, on ne trouve la véritable loyauté que dans l'individu, pas dans l'espèce. Un fils peut être loyal vis-à-vis de son père, et un chien vis-à-vis de son maître, mais la plupart ne le sont pas. En tant que Thécla, je m'étais montrée déloyale vis-à-vis de mon autarque, et en tant que Sévérian vis-à-vis de ma guilde. Gunnie s'était montrée loyale vis-à-vis de moi et de Teur, mais pas de ses camarades ; et peut-être sommes-nous incapables d'élever quoi que ce soit en paragon de loyauté simplement parce que la loyauté, en dernière analyse, est un choix.

Un autre visiteur ne tarda pas à se présenter – curieux visiteur, car je ne pouvais voir son visage. Un murmure qui semblait monter du couloir désert me demanda : « Êtes-vous le théurge ?

— Si vous le dites, répondis-je. Mais vous-même, qui êtes-vous, et où vous trouvez-vous ?

— Je suis Canog, l'étudiant. Et je me trouve dans la cellule voisine de la vôtre. J'ai entendu le garçon vous parler, et ensuite la femme et le capitaine.

— Depuis combien de temps êtes-vous là, Canog ? » lui demandai-je, dans l'espoir qu'il pourrait m'éclairer sur certaines questions.

« Près de trois mois. J'ai été condamné à mort, mais je ne crois pas que la sentence sera exécutée. D'habitude elles ne le sont pas, après un délai aussi long. La vieille phrontiserion a probablement intercédé en faveur de son enfant perdu, eh ? Au moins, c'est ce que j'espère. »

J'avais très souvent entendu ce genre de raisonnement, autrefois ; c'était étrange de le retrouver, tel quel. « Vous devez maintenant bien connaître les façons d'ici, dis-je.

— Oh ! c'est exactement comme vous a dit le garçon ; à savoir pas trop mal si vous avez un peu d'argent. J'ai réussi à me procurer un peu de papier et de l'encre, si bien que les gardes me chargent de leurs lettres. Et un ami m'a apporté quelques-uns de mes livres ; je vais devenir un sacré lettré s'ils me gardent ici assez longtemps. »

Je lui posai alors la question que je posais toujours lorsque je visitais forteresses et oubliettes de l'empire – les raisons de son emprisonnement.

Il resta un long moment silencieux. J'avais de nouveau ouvert le hublot, mais même avec le souffle d'air qui entrait, la puanteur qui montait de la tinette, en dessous de ma couchette, ne se faisait pas plus oublier que le remugle général de l'endroit. La brise m'apportait aussi le coassement des corneilles, et l'incessant martèlement des bottes sur le métal parvenait sans difficulté jusqu'à moi à travers la grille qui me tenait lieu de porte.

À la fin il répondit : « Nous ne nous mêlons pas de ces choses, ici.

— Je suis désolé de vous avoir offensé, mais c'est pourtant une question semblable que vous m'avez adressée. Vous m'avez demandé si j'étais le théurge, or c'est en tant que tel que j'ai été emprisonné. »

Autre long silence.

« J'ai tué une espèce de cinglé de boutiquier. Il s'était endormi derrière son comptoir ; j'ai renversé un bougeoir de cuivre, et il a bondi en hurlant, l'épée à la main. Que pouvais-je faire d'autre ? Un homme a bien le droit de sauver sa propre vie, il me semble, non ?

— Pas dans toutes les circonstances », dis-je. Je ne sus que cette idée était en moi qu'après l'avoir exprimée.

Ce soir-là, lorsque le garçon m'apporta ma nourriture, il était accompagné de Declan et Herena, ainsi que du marin et de la cuisinière que j'avais brièvement aperçue à l'auberge de Saltus.

« C'est moi qui les ai fait entrer, s'gneur », déclara le jeune garçon. Il rejeta ses cheveux en arrière avec un geste parfait de courtisan. « L'homme de garde me doit quelques services. »

Herena pleurait, et je passai un bras entre les barreaux pour lui caresser l'épaule. « Vous êtes en danger, tous, leur dis-je. Vous risquez d'être arrêtés à cause de moi. Il ne faut pas rester longtemps. »

Le matelot prit la parole. « Ils n'ont qu'à venir, ces soldats d'opérette, avec leurs mignons petits culs. Vont trouver à qui parler. »

Declan acquiesça et s'éclaircit la gorge ; non sans quelque étonnement, je me rendis compte qu'il était leur chef. « S'gneur, commença-t-il de sa voix grave et lente, c'est vous qui êtes en danger. C'est un endroit où l'on tue les gens aussi facilement que nous égorgeons nos cochons chez nous.

— Pire, commenta le garçon.

— Nous avons l'intention de parler au magistrat en votre faveur, s'gneur. Nous avons attendu tout cet après-midi, mais nous n'avons pas été reçus. Les gens pauvres attendent pendant des jours et des jours, paraît-il, avant de pouvoir lui parler ; nous attendrons autant qu'il le faudra. Pour le moment, nous

avons l'intention de faire tout ce que nous pourrons d'autre manière. »

La cuisinière de l'*Alcyon* lui jeta un regard significatif que je ne compris pas.

Herena intervint à son tour. « On aimerait maintenant que vous nous disiez tout sur la venue du Nouveau Soleil. J'en sais plus que les autres, et j'ai essayé de leur répéter ce que vous m'avez dit, mais ce n'était pas beaucoup. Est-ce que vous allez tout nous expliquer, maintenant ?

— J'ignore si je peux vous donner des explications dans des termes que vous puissiez comprendre, dis-je. Je ne suis pas sûr de bien comprendre moi-même.

— Je vous en prie », fit la cuisinière. Ce sont les seuls mots que je l'entendis jamais prononcer.

« Très bien, dans ce cas. Vous savez ce qui arrive au Vieux Soleil : il est en train de mourir. Cela ne veut pas dire qu'il va s'éteindre tout d'un coup comme une lampe à minuit. Il va lui falloir beaucoup de temps. La mèche n'a été raccourcie que de l'épaisseur d'un cheveu, et pourtant le blé moisit dans les champs. Vous ne le savez pas, mais au Sud, les glaces s'accumulent ; à celles de centaines de millénaires vont s'ajouter les neiges de l'hiver qui s'en vient, et glace et neige vont combiner leurs forces pour poursuivre comme deux sœurs leur marche vers les terres du Nord. Le grand Erebus, qui a établi là-bas son royaume, poussé par elles, ne tardera pas à lancer sur nous ses féroces guerriers à peau blanche. Il unira ses forces à celles d'Abaïa, lequel règne sur les eaux chaudes. Avec d'autres, moins puissants mais tout aussi rusés, il offrira son allégeance aux souverains des terres situées au-delà de la taille de Teur, ces terres que l'on appelle l'Ascie ; et une fois uni à eux, il les dévorera jusqu'au dernier. » Mais tout ce que je leur dis est bien trop long pour être rapporté ici mot à mot. Je leur racontai tout ce que je savais concernant la mort du Vieux Soleil, ainsi que ce qui arriverait alors à Teur, et leur promis que finalement quelqu'un ferait venir un Nouveau Soleil.

Herena demanda alors : « N'êtes-vous pas vous-même le Nouveau Soleil, s'gneur ? La femme qui était avec vous lorsque vous êtes venu au village l'a dit. » Je lui répondis que de cela je

ne pouvais pas parler, redoutant que, le sachant et me voyant emprisonné, ils ne soient poussés au désespoir.

Declan voulut savoir ce qui se passerait sur Teur à l'arrivée du Nouveau Soleil ; et moi, qui savais si peu de plus que lui, je m'inspirai pour lui répondre de la pièce du Dr Talos, sans penser un instant que, dans un temps à venir, on tirerait la pièce du Dr Talos des paroles que j'avais prononcées.

Lorsqu'ils furent enfin partis, je me rendis compte que je n'avais pas encore touché à la nourriture que m'avait apporté le garçon. J'avais très faim, mais lorsque je tendis la main pour prendre le bol, mes doigts effleurèrent quelque chose d'autre – un paquet de haillons long et étroit placé de manière à se trouver dans la pénombre.

La voix de mon voisin flotta jusqu'à moi à travers les barreaux. « C'était un conte superbe. J'ai pris des notes aussi vite que j'ai pu, et je devrais en tirer un petit livre capital le jour où je serai relâché. »

J'étais occupé à dérouler les haillons, et c'est à peine si je l'entendis. J'y découvris un poignard – le long coutelas que le marin portait à bord de l'*Alcyon*.

CHAPITRE XXXVIII

Jusqu'à la tombe du monarque

Je restai dans la contemplation du poignard pendant tout le reste de la soirée. Pas réellement, en fait ; je l'avais enroulé de nouveau dans les guenilles et caché sous le matelas de ma couchette. Mais tandis que, allongé dessus, j'avais les yeux perdus sur le plafond de métal qui me rappelait tellement celui du dortoir où je dormais enfant, je sentais l'arme sous mes mollets.

Plus tard, je le vis tournoyer devant mes yeux fermés, lumineux dans l'obscurité et parfaitement distinct, de sa garde en os à la pointe aiguë de sa lame. Lorsque enfin je m'endormis, il vint aussi hanter mes rêves.

C'est peut-être pour cette raison que je dormis mal. Je ne cessais de m'éveiller à chaque instant, clignant des yeux à la lumière qui brillait au-dessus de ma tête ; je me levais, m'étirais et m'approchais du hublot, à la recherche de l'étoile qui était un autre moi. Dans ces moments-là, j'aurais fort joyeusement abandonné mon corps à la mort, si j'avais pu le faire de manière honorable, et me serais envolé dans le ciel nocturne pour unifier mon être. Dans ces moments-là, j'avais conscience de mon pouvoir, d'être capable d'attirer à moi des mondes entiers et de les calciner comme fait un artiste à la recherche de pigments de terre. Dans le livre brun, actuellement perdu, que j'avais conservé et lu pendant si longtemps que j'en avais mémorisé tout le contenu (alors qu'il m'était pourtant apparu inépuisable) se trouvait ce passage : *Vois, j'ai fait un rêve de plus ; le soleil, la lune et onze étoiles ont fait leur acte d'allégeance.* Ces

paroles montrent parfaitement à quel point ceux des époques depuis longtemps passées étaient plus sages que nous ; et ce n'est pas pour rien que l'ouvrage s'intitule *Le Livre des Merveilles de Teur et de Ciel*.

Moi aussi je fis un rêve. Dans ce rêve, je faisais appel au pouvoir de mon étoile et, me levant (Thécla tout autant que Sévérien), me dirigeais vers les barreaux de la porte que je saisis et pliai jusqu'à ce que fût ménagé un passage assez grand pour moi. Mais en même temps que je les pliais, nous eûmes l'impression d'écarteler les rideaux, avec derrière d'autres rideaux devant lesquels Tzadkiel, ni plus grand ni plus petit que moi, se tenait avec le poignard en flammes.

Lorsque le jour nouveau, comme une coulée d'or terni, s'engouffra enfin par le hublot ouvert, et tandis que j'attendais mon vol et ma cuillère, j'examinai ces barreaux ; si la plupart se trouvaient à leur place, ceux du centre n'étaient pas aussi droits que les autres.

Quand le garçon arriva avec le plateau il dit : « Même si je ne vous ai entendu qu'une fois, j'ai beaucoup appris de vous, Sévérien. Je serai désolé de vous voir partir. »

Je lui demandai si je devais être exécuté.

Comme il posait mon plateau, il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule en direction du compagnon de garde, adossé au mur. « Non, ce n'est pas cela. Ils vont simplement vous amener ailleurs. Un atmoptère va venir vous chercher aujourd'hui, avec des prétoriens.

— Un atmoptère ?

— Sans doute parce qu'il peut voler au-dessus de l'armée rebelle. Est-ce que vous êtes déjà monté dans un de ces appareils ? Moi je les ai juste vus décoller et atterrir. Ça doit être terrible.

— Oui, c'est impressionnant. La première fois, nous avons été descendus. Depuis, j'ai souvent volé sur ces appareils, et j'ai même appris à les piloter. Mais en vérité, j'ai toujours aussi peur. »

Le garçon acquiesça. « Moi aussi j'aurai peur, mais j'aimerais tout de même essayer. » D'un geste embarrassé, il me tendit la

main. « Bonne chance, Sévérian, quel que soit l'endroit où l'on vous emmène. »

Je lui serrai la main ; il l'avait crasseuse mais sèche, et elle me parut toute petite. « Reechy, ce n'est pas ton véritable nom ? lui demandai-je.

— Non, fit-il avec un sourire, ça veut dire que je pue.

— Pas pour mon nez.

— C'est parce qu'il ne fait pas encore froid, m'expliqua-t-il. Je peux aller nager. En hiver, je n'ai pas beaucoup d'occasions de me laver, et on me fait travailler dur.

— Oui, je m'en souviens. Mais ton nom véritable est...

— Ymar. » Il retira sa main. « Pourquoi me regardez-vous comme cela ?

— Parce que lorsque je te touche, je vois l'éclat des pierres précieuses autour de ta tête. Ymar, je crois que je commence à m'étirer. À m'étirer à travers le temps. Ou plutôt, à me rendre compte que je suis étiré à travers le temps, puisque tous nous le sommes. Qu'il est étrange de se rencontrer de cette façon. »

J'hésitai un instant, ma voix pleine de stupéfaction au milieu du tourbillon de tant de pensées. « Ou peut-être n'y a-t-il là rien d'étrange, au fond. Quelque chose gouverne nos destinées, certainement. Quelque chose d'encore plus haut que les hiérogrammades.

— Mais de quoi parlez-vous ?

— Un jour, tu deviendras le souverain, Ymar. Tu seras le monarque, mais je ne pense pas que tu te donneras ce nom. Efforce-toi de régner pour Teur et non pas seulement au nom de Teur, comme tant d'autres l'ont fait. Gouverne avec justice, ou du moins avec toute la justice possible en fonction des circonstances.

— Dites, vous me faites marcher, hein ?

— Non, répondis-je. Bien que je n'en sache pas davantage, il est vrai que tu vas régner, et qu'un jour tu te retrouveras, travesti, assis sous un platane. Cela, je le sais. »

Lorsque le garçon et le compagnon furent repartis, je glissai le couteau dans le haut de ma botte et le recouvris de la jambe de mon pantalon. Ce faisant, puis assis ensuite sur ma couchette, je réfléchis à la conversation que je venais d'avoir.

Pouvait-on envisager que Ymar eût atteint le trône du Phénix seulement à cause de la prophétie d'un épope, moi en l'occurrence ? Pour autant que je le sache, il n'en existe aucune trace historique ; et peut-être ai-je créé ma propre vérité. À moins qu'Ymar, ayant désormais le sentiment de chevaucher sa destinée, ne s'avère incapable de l'effort surhumain qui lui aurait valu une victoire signalée.

Qui peut le dire ? Le rideau d'incertitude de Tzadkiel ne voile-t-il pas l'avenir même à ceux qui ont émergé de ses brumes ? Le présent, quand nous le laissons devant nous, redevient l'avenir. Je savais l'avoir quitté et attendais, loin dans un passé qui n'était guère plus qu'un mythe à mon époque.

Les veilles succéderent aux veilles, fastidieuses, comme les fourmis rampent de l'automne à l'hiver. Lorsque je finis par conclure que les informations d'Ymar étaient erronées, et que les prétoriens ne viendraient pas aujourd'hui mais demain (s'ils venaient jamais). J'allai jusqu'au hublot dans l'espoir de m'amuser à observer les rares personnes que quelques affaires amèneraient à traverser l'ancienne cour.

Un atmostère s'y trouvait à l'ancre, aussi fuselé qu'une flèche d'argent. Je venais juste de le voir lorsque j'entendis le lourd martèlement cadencé d'hommes marchant au pas – pas cadencé interrompu quand ils montèrent les marches, et repris lorsqu'ils arrivèrent au niveau où je me trouvais. Je me précipitai à la grille.

Un compagnon empressé ouvrait le chemin. Un chiliarque couvert de médailles avançait derrière lui d'un pas nonchalant ; les pouces profondément enfoncés dans son baudrier, toute son attitude proclamait son infinie supériorité. Venait ensuite une escouade de gardes, sous la responsabilité d'un vintanier, avançant à la file indienne dans un ordre aussi impeccable que les soldats de plomb coloriés à la main d'un enfant, bien que ceux-là fussent presque aussi invisibles que de la fumée.

Tandis que je regardai, le compagnon agita ses clefs en direction de ma cellule ; le chiliarque acquiesça d'un air plein de bonhomie et s'approcha, toujours aussi nonchalant, pour m'inspecter ; quant au vintanier, il beugla un ordre auquel les bottes s'immobilisèrent dans un dernier retentissement de pas,

suivi d'un autre, celui des crosses des dix gardes fantômes heurtant le sol.

L'atmoptère ne présentait que très peu de différences avec celui dans lequel j'avais inspecté mes années, au cours de la troisième bataille d'Orithyia ; et il aurait d'ailleurs pu s'agir du même appareil, ceux-ci étant entretenus génération après génération. Le vintanier m'ordonna de m'allonger sur le plancher. Je m'exécutai, mais demandai au chiliarque (un homme d'une quarantaine d'années, à la figure taillée à la serpe) si je ne pouvais pas regarder par-dessus bord pendant le vol. Il refusa, craignant sans aucun doute que je ne fusse un espion – ce qui en un certain sens était vrai. Je dus me contenter d'imaginer le geste d'adieu du petit Ymar.

Les onze gardes qui s'alignaient sur la banquette de poupe, indistincts comme autant de fantômes sur le pointillé de son rembourrage, devaient leur presque invisibilité à cette même armure catoptrique que portaient aussi mes prétoriens ; et je ne tardai pas à comprendre qu'il s'agissait en fait de mes prétoriens, de leur armure et, ce qui était plus important, que leurs traditions s'étaient perpétuées, inchangées, de cette époque inimaginablement reculée jusqu'à la mienne. Mes gardes étaient ainsi devenus mes gardiens.

Comme notre atmoptère ne prenait guère d'altitude (d'où j'étais, je voyais parfois les nuages filer au-dessus de nous) je m'attendais à un voyage court ; mais une veille s'écoula, puis peut-être même toute une seconde, avant que je sentisse l'appareil perdre de l'altitude et que je visse lancer le filin d'atterrissement. Les parois lugubres d'une roche vivante s'élevèrent sur notre gauche, roulèrent et disparurent.

Quand notre pilote ouvrit le dôme, le vent qui vint me fouetter au visage était si glacé que je supposai que nous avions volé vers les champs de glace du Sud. Je descendis et vis au lieu de cela, en levant les yeux, un éboulis de roches et de neige immensément haut. Tout autour de nous des sommets déchiquetés et sans visage perçaient les nuages. Nous nous trouvions au milieu des montagnes, mais de montagnes qui n'avaient pas encore été sculptées à l'effigie d'hommes et de femmes ; des montagnes, autrement dit, comme on en voit

encore dans les images les plus anciennes. Je serais resté là à les contempler jusqu'au crépuscule, mais une violente claque sur l'oreille m'envoya au tapis.

Je me relevai, bouillant d'une rage impuissante ; j'avais été victime de mauvais traitements identiques lors de mon arrestation à Saltus, et avais néanmoins réussi à faire de l'officier un ami. J'avais maintenant le sentiment que cela n'avait servi à rien, que tout recommençait à partir de zéro, que je ne pouvais rien y faire, que tel était mon destin jusqu'à la mort. Je décidai de me révolter contre un tel sort. Avant la fin du jour, le couteau dissimulé dans ma botte aurait mis un terme à une existence.

Cette existence, en attendant, se manifestait par un bruyant tintement d'oreille – une oreille qui me brûlait terriblement.

On me conduisit au milieu d'un flot d'énormes véhicules fonçant à vive allure et chargés de rochers brisés ; des véhicules qui roulaient sans être tirés par des bœufs ou des esclaves et quel que fût le degré de la pente, en rejetant d'épais nuages de poussière et de fumée dans l'air brillant et en poussant des mugissements de taureaux lorsque nous croisions leur chemin. Très haut sur la montagne, un géant en armure creusait la pierre avec des mains de fer, l'air plus petit qu'une souris.

Les véhicules pressés laissèrent la place à des hommes pressés lorsque nous nous avançâmes entre des hangars sommaires et même assez laids, dont les portes ouvertes laissaient voir de curieux instruments, de bizarres machines. Je demandai au chiliarque que j'avais l'intention de tuer où il m'avait conduit. L'homme adressa un geste au vintanier, qui me souffla derechef avec son gantelet.

Nous entrâmes dans une structure ronde plus grande que toutes les autres, et l'on me conduisit le long d'allées bordées de vitrines et de sièges. Nous atteignîmes un rideau circulaire qui faisait songer à la paroi d'une tente ou d'un pavillon, comme si l'on avait dressé un tel abri à l'intérieur. J'avais déjà reconnu le bâtiment.

« Vous devez attendre ici, me dit le chiliarque. Le monarque va vous parler. Lorsque vous partirez, vous... »

Venant de derrière le rideau, une voix, épaisse par la boisson mais que néanmoins je reconnus, lança : « Détachez-le !

— Soumission et obéissance ! » fit le chiliarque en se raidissant au garde-à-vous, tandis que ses hommes saluaient. Pendant un instant, nous restâmes tous figés comme sur une image.

Comme la voix n'ajoutait rien, le vintanier me détacha les mains. Le chiliarque murmura : « Lorsque vous quitterez cet endroit, il ne faudra rien dire de ce que vous aurez pu voir ou entendre. Sans quoi vous mourrez.

— Vous vous trompez, lui répondis-je. C'est vous qui allez mourir. »

Il y eut soudain de la peur dans son regard. J'étais à peu près sûr qu'il n'osera pas demander au vintanier de me frapper ici, sous le regard de son monarque invisible. Je n'avais pas tort ; l'espace d'un battement de cœur nous échangeâmes un regard, doublement bourreaux et victimes.

Le vintanier aboya un ordre et son escouade se plaça dos au rideau. Lorsque le chiliarque se fut assuré en personne qu'aucun des hommes ne pourrait voir ce qu'il y avait au-delà du rideau lorsque celui-ci s'ouvrirait, il m'ordonna d'avancer.

J'acquiesçai et m'approchai du rideau ; écarlate, fait d'une triple épaisseur de soie, il était d'un toucher ineffable. Je le repoussai et vis les visages que je m'attendais à voir. Je m'inclinai devant eux.

CHAPITRE XXXIX

Et de nouveau, la Griffe du Conciliateur

L'homme à deux têtes vautré sur le divan, de l'autre côté du rideau écarlate, souleva sa coupe en réponse à ma révérence. « Je vois que vous savez qui est en face de vous. » C'était celle de gauche qui avait parlé.

« Vous êtes Typhon, dis-je. Le monarque – le seul souverain, du moins à vous en croire – de ce monde placé sous une mauvaise étoile, ainsi que d'autres. Mais ce n'est pas devant vous que je me suis incliné ; c'est devant Piaton, mon bienfaiteur. »

Avec un bras puissant qui n'était pas le sien, Typhon porta la coupe à ses lèvres. Son regard, au-delà du bord doré, avait l'éclat empoisonné de celui de la sylvette jaune. « Vous l'avez connu dans le passé ? »

Je secouai la tête. « Je le connaîtrai dans l'avenir. » Typhon vida sa coupe et la posa sur une petite table. « Ce que l'on dit de vous est donc vrai. Vous affirmez que vous êtes prophète.

— Ce n'est pas ainsi que je me considère. Mais si vous le voulez, oui. Je sais que vous mourrez sur ce divan. Est-ce que cela vous intéresse ? Ce corps se retrouvera gisant parmi les liens dont vous n'avez plus besoin pour contrôler Piaton et les instruments dont vous n'avez plus besoin pour le forcer à manger. Les vents des hauteurs dessécheront son corps volé jusqu'à ce qu'il soit comme les feuilles qui meurent maintenant trop tôt, et des millénaires s'écouleront avant que mon retour ne vienne vous rendre à la vie. »

Typhon éclata de rire, exactement comme il l'avait fait lorsque j'avais dégainé *Terminus Est*. « Tu es un prophète minable, j'en ai bien peur ; mais je trouve les prophètes minables plus amusants que les vrais. Si tu t'étais contenté de me dire que je me retrouverais gisant parmi les pains mortuaires – si jamais je devais mourir, ce qui me paraît de plus en plus douteux –, dans la cavité crânienne de ce monument, tu n'aurais fait que me dire ce qu'un enfant aurait pu imaginer. Je préfère tes songes fantaisistes, et il est possible que je puisse me servir de toi. On raconte que tu es l'auteur de guérisons prodigieuses. Possèdes-tu un véritable pouvoir ?

— C'est à vous de le dire. »

Il s'assit, et le torse musculeux qui n'était pas le sien oscilla. « Je suis habitué à ce que l'on réponde à mes questions. Un simple appel de ma part, et cent hommes s'emparent de toi pour te jeter », il s'interrompit et sourit pour lui-même, « du haut de ma manche. Cela te plairait-il ? C'est ainsi que l'on traite les ouvriers qui ne veulent pas travailler. Réponds-moi, Conciliateur ! Peux-tu voler ?

— Je l'ignore, n'ayant jamais essayé.

— Tu pourrais en avoir bientôt l'occasion. Je te l'ai demandé deux fois. » Il rit de nouveau. « Après tout, cela convient bien à mon état présent. Mais il n'y en aura pas de troisième. Possèdes-tu des pouvoirs ? Prouve-le, ou meurs. »

Je soulevai mes épaules d'un doigt et les laissai retomber. Mes mains étaient encore engourdis d'avoir été attachées ; je me frottai les poignets tout en parlant. « Admettriez-vous que je dispose de pouvoirs si je pouvais tuer un certain individu qui m'a blessé, simplement en frappant cette table, devant nous ? »

Le malheureux Piaton ouvrit de grands yeux, tandis que Typhon souriait. « Oui, ce serait une démonstration satisfaisante.

— Sur votre monde ? »

Le sourire s'agrandit. « Si tu veux, répondit-il. Prouve-le. »

Je tirai le poignard et l'enfonçai dans le plateau de la table.

Je doute qu'eussent été prévues des cellules pour l'incarcération des prisonniers sur la montagne ; et à voir l'endroit où l'on me confina, il me vint à l'esprit que ma cellule

dans le vaisseau qui n'allait pas tarder à devenir notre tour Matachine devait être également une installation provisoire – un provisoire qui ne devait pas durer depuis bien longtemps. Si Typhon avait simplement voulu m'empêcher de partir, il aurait pu facilement m'enfermer dans l'un des hangars en dur en faisant verrouiller et garder la porte. Il était manifeste qu'il avait autre chose en tête : me terrifier et me soumettre, afin de me gagner à sa cause.

Ma prison était une saillie rocheuse que l'on n'avait pas encore détachée de la sculpture géante dans laquelle on reconnaissait déjà ses traits. On avait installé pour moi un petit abri de toile et de pierre sur cet endroit balayé par les vents ; on m'y apporta des viandes et un vin rare qui devait être réservé à Typhon lui-même. Sous mes yeux, on enfonça à la base de la saillie rocheuse un poteau presque aussi gros que le mât de misaine de l'*Alcyon*, quoique moins long, auquel on enchaîna un smilodon. Le chiliarque pendait du haut de ce poteau par un crochet passé entre ses mains attachées comme les miennes l'avaient été.

Je contemplai l'un et l'autre tant qu'il fit jour, non sans me rendre compte rapidement qu'une bataille se déroulait au pied de la montagne. Il semblait que l'on avait volontairement affamé le smilodon ; il sautait de temps en temps, tentant d'attraper le chiliarque aux jambes. À chaque fois, celui-ci les soulevait et l'animal manquait sa proie d'une coudée ; ses grandes griffes avaient beau entailler le bois du poteau comme des ciseaux, elles ne suffisaient pas à soutenir son poids. Cet après-midi-là, ma vengeance fut satisfaite autant que vengeance peut l'être. Au crépuscule, j'apportai de la nourriture au smilodon.

Une fois, lors de mon voyage à Thrax en compagnie de Dorcas et de Jolenta, j'avais libéré une bête attachée comme l'était en ce moment le chiliarque ; elle ne m'avait pas attaqué car je portais sur moi le joyau que l'on appelle la Griffe du Conciliateur, peut-être ; ou bien simplement parce qu'elle se sentait trop faible pour cela. Or ce smilodon-ci mangea dans mes mains qu'il lécha ensuite de sa grande langue râpeuse ; je touchai ses défenses incurvées, semblables à l'ivoire des

mammouths, et je lui grattai les oreilles comme je l'aurais fait à Triskélé, lui disant : « Nous avons aussi porté l'épée. Nous savons ce que c'est, n'est-ce pas ? »

Je ne crois pas que les bêtes puissent comprendre plus que les plus simples et les plus familières des phrases ; je sentis cependant la tête massive acquiescer.

La chaîne était reliée au collier par deux anneaux aussi grands que ma main ; je la détachai et rendis sa liberté à la pauvre créature, mais celle-ci demeura à mes côtés.

Il ne me fut pas aussi facile de libérer le chiliarque. Je pus facilement grimper au poteau en l'étreignant de mes genoux comme je le faisais autour des pins de la nécropole lorsque j'étais enfant. À ce moment-là, l'horizon avait basculé bien loin en dessous de mon étoile, et j'aurais pu sans peine soulever le chiliarque et l'expédier dans le gouffre en dessous ; mais je n'osai pas le laisser tomber sur l'étroite plate-forme de peur qu'il n'y basculât ou que le smilodon ne l'attaquât. Il y avait trop peu de lumière pour que je pusse distinguer ses traits, mais je voyais cependant l'éclat de ses yeux qui nous regardaient fixement.

À la fin, je fis passer ses bras en collier autour de mon cou et descendis du poteau du mieux que je pus, finissant par rejoindre la sécurité du pan de rocher. Je le conduisis jusqu'à l'abri ; le smilodon nous y suivit et se coucha à nos pieds.

Au matin, lorsque sept gardes arrivèrent avec la nourriture, l'eau et le vin, équipés de torches allumées pour repousser le smilodon, leur chiliarque était pleinement conscient et avait bu et mangé. La consternation de ces hommes, lorsqu'ils constatèrent la disparition de leur chiliarque et du smilodon, ne laissa pas de nous amuser ; mais ce ne fut rien, comparé à leurs expressions quand ils les découvrirent dans l'abri.

« Approchez-vous, leur dis-je. La bête ne vous fera aucun mal, et votre chiliarque ne vous punira que si vous avez manqué à vos devoirs, j'en suis convaincu. »

Ils s'avancèrent, non sans hésitation, me jetant des coups d'œil qui trahissaient presque autant de crainte que pour le smilodon.

« Vous voyez ce qu'a fait le monarque à votre chiliarque simplement parce que celui-ci m'avait laissé en sa présence avec une arme sur moi. Que vous fera-t-il lorsqu'il apprendra que vous avez laissé le chiliarque s'échapper ?

— Nous mourrons tous, s'gneur, répondit le vintanier. On plantera quelques poteaux, et nous y serons pendus par trois ou quatre. » Le smilodon grogna lorsqu'il parla, et tous reculèrent d'un pas.

Le chiliarque acquiesça. « Il dit vrai. Je l'aurais moi-même ordonné, si j'avais conservé mon poste.

— Il arrive parfois qu'un homme sorte brisé de la perte d'un tel poste, remarquai-je.

— Rien ne s'est jamais brisé en moi, répliqua-t-il. Et cela ne me brisera pas plus qu'autre chose. »

Je crois que ce fut la première fois que je le regardai comme un être humain. Il avait le visage dur et froid mais plein d'intelligence et de résolution. « Vous avez raison, lui dis-je, au moins de temps en temps, mais pas cette fois. Vous devez fuir et prendre ces hommes avec vous. Je les place sous vos ordres. »

Il acquiesça de nouveau. « Pouvez-vous me libérer les mains, Conciliateur ?

— Je le peux, s'gneur », dit le vintanier. Quand il s'avança avec la clef, le smilodon ne protesta pas. Les menottes tombèrent sur la roche où nous nous tenions assis ; le chiliarque les saisit et les jeta dans le vide.

« Tenez-vous les mains dans le dos, lui dis-je, et dissimulez-les sous votre cape. Faites-vous escorter par ces hommes jusqu'à l'atmoptère. Tout le monde pensera que vous êtes transféré ailleurs pour y subir un autre châtiment. Vous saurez mieux que moi où atterrir en toute sécurité.

— Nous allons rejoindre les rebelles ; ils devraient être contents de nous voir arriver. » Il se leva et salua ; je me levai à mon tour et lui rendis son salut, ayant pris l'habitude de ce geste du temps où j'étais autarque.

Le vintanier m'adressa la parole. « Pourriez-vous libérer Teur de Typhon, Conciliateur ?

— Je le pourrais, mais ne le ferai qu'en cas d'absolue nécessité. Il est facile – très facile – d'abattre un souverain.

Mais en revanche très difficile d'empêcher qu'un autre, pire encore, ne prenne sa place.

— Soyez vous-même notre souverain ! »

Je secouai la tête. « Si je vous disais que je suis chargé d'une mission encore plus importante, vous croiriez à une plaisanterie. Et pourtant c'est la vérité. »

Ils hochèrent la tête, manifestement dépassés.

« Je vous dirai ceci. J'ai étudié ce matin la montagne et la vitesse à laquelle avancent les travaux. Tout cela m'a appris une chose : Typhon n'a plus que peu de temps à vivre. Il mourra sur le canapé rouge où il est actuellement allongé. Et sans son ordre, personne n'osera tirer le rideau. Les uns après les autres, tous s'éclipseront. Les machines qui creusent comme des hommes viendront chercher de nouvelles instructions, mais elles n'en recevront pas, et finalement le rideau tombera en poussière. »

Tous me regardaient, bouche bée. « Il n'y aura plus jamais de souverain comme Typhon – un monarque régnant sur de nombreux mondes. Mais ceux de moindre envergure qui lui succéderont, parmi lesquels le meilleur et le plus grand se nommera Ymar, l'imiteront jusqu'à ce que tous les pics que vous voyez autour de nous portent une couronne. C'est tout ce que je vous dirai maintenant, et tout ce que je peux vous dire. Vous devez partir. »

Le chiliarque intervint. « Nous resterons ici et mourrons avec vous, Conciliateur, si vous le souhaitez.

— Je ne le souhaite pas, et je ne mourrai pas. » J'essayai de leur révéler les mécanismes du Temps, alors que je ne les comprends pas moi-même. « Tous ceux qui ont vécu sont encore en vie – quelque temps, comme on dit quelque part. Mais vous courez les plus grands dangers. Partez ! »

Les gardes battirent en retraite et leur chiliarque dit : « Ne nous donnerez-vous pas quelque chose, Conciliateur, une preuve que nous vous avons rencontré ? Je sais bien que mes mains sont impures de votre sang, ainsi que celles de Gaudentius ; mais ces hommes ne vous ont fait aucun mal. »

Les mots qu'il employa suggérèrent la chose qu'ils reçurent. J'enlevai d'autour de mon cou le petit sac en peau humaine que

Dorcas avait cousu pour la Griffé, et qui contenait maintenant l'épine que j'avais retirée de mon bras, auprès d'Océan le toujours agité, l'épine sur laquelle s'étaient refermés mes doigts à bord du vaisseau de Tzadkiel. « Ceci a baigné dans mon sang », leur dis-je.

Une main sur la tête du smilodon, je les regardai s'éloigner sur le promontoire au bout duquel se trouvait mon abri, leurs ombres encore allongées dans la lumière du matin. Lorsqu'ils atteignirent la masse rocheuse qui devait figurer la manche de Typhon, le chiliarque cala ses poignets sous sa cape, comme je le lui avais suggéré. Le vintanier dégaina son pistolet, et deux soldats pointèrent leur arme sur le dos du chiliarque.

Ainsi disposés, prisonniers et gardes s'engagèrent dans l'escalier du côté opposé et se perdirent dans le grouillement du trafic de cet endroit que je n'avais pas encore nommé la Ville Maudite. Je les avais renvoyés d'un cœur léger ; mais maintenant qu'ils étaient partis, je savais une fois de plus ce que c'était que de perdre un ami – car le chiliarque aussi était devenu mon ami – et mon cœur, comme certains l'ont prétendu, a beau être du métal le plus dur, je le sentais prêt à craquer.

« Et maintenant, toi aussi je dois te libérer, dis-je au smilodon. De fait, j'aurais dû te renvoyer tant qu'il faisait nuit. »

Il émit un grondement profond qui devait être son ronronnement, un son qu'ont sans doute entendu bien peu d'hommes et de femmes. Le ciel renvoya, affaibli, l'écho de ce feulement orageux.

Loin, de l'autre côté des genoux de la statue colossale, un atmoptère s'éleva dans les airs, tout d'abord lentement (comme le font ces vaisseaux quand ils n'utilisent que l'effet de répulsion de Teur), puis partit tout d'un coup comme un trait. Je me souvins de l'appareil que j'avais aperçu quand j'avais quitté Vodalus, après l'événement que j'ai placé au tout début du manuscrit que j'ai lancé au milieu des univers en perpétuelle transformation. Et je résolus alors que si jamais j'en avais le loisir, je rédigerais un nouveau compte rendu qui, celui-ci, commencerait au moment où je m'étais débarrassé de l'ancien.

D'où me vient cette soif impossible à apaiser de laisser derrière moi une piste sinuuse de mots écrits, je ne saurais le

dire ; mais une fois je me suis référé à un certain incident de la vie d'Ymar. J'ai maintenant parlé avec Ymar lui-même, et cependant cet incident reste aussi inexplicable que ce désir. Je préférerais que de tels incidents, dans ma propre vie, ne fussent pas entachés d'une telle obscurité.

Le tonnerre, si distant quelques instants auparavant, gronda de nouveau, plus près de nous cette fois, voix d'une colonne nuageuse noire comme la nuit, plus vaste que la colossale image de pierre de Typhon. Les prétoriens avaient déposé nourriture et boisson à quelque distance de mon petit abri. (Un tel service est le prix à payer pour une loyauté absolue ; ceux qui la professent se démènent rarement avec autant de diligence qu'un serviteur ordinaire, dont la loyauté ne va qu'à sa tâche.) Je sortis, suivi du smilodon, pour tout ramener sous mon méchant refuge. Le vent venait d'entonner son hymne des tempêtes, et quelques gouttes de pluie, grosses comme des prunes et glacées, s'écrasèrent devant nous sur le rocher.

« C'est le moment où jamais de courir ta chance, dis-je au smilodon. Vois comme ils détalent tous vers un abri. Va maintenant ! »

Il bondit au loin comme s'il n'avait attendu que mon consentement, couvrant dix coudées à chaque saut ; en un instant il disparut de l'autre côté du bras ; un instant encore, et il réapparaissait, tache fauve assombrie par la pluie filant comme un trait et devant laquelle travailleurs et soldats fuyaient comme des lapins. Je me réjouis à ce spectacle, car quelques terribles que puissent apparaître les armes dont sont dotés les animaux, elles ne sont que des jouets comparées à celles des hommes.

Je ne saurais dire s'il a pu regagner sain et sauf ses territoires de chasse, bien que je croie que c'est vraisemblable. Pour ce qui est de moi, je restai un moment assis sous mon abri à écouter la tempête tout en mangeant du pain et des fruits, jusqu'à ce que le vent, devenu furieux, eût arraché la toile qui me protégeait.

Je me levai ; regardant à travers le rideau de l'averse, j'aperçus un groupe de soldats qui s'avançaient sur la crête formée par le bras.

À ma grande stupéfaction, je vis aussi des endroits sans pluie ni soldats. Je ne veux pas dire que ceux-ci s'étendaient au-dessus des abîmes ; les effrayantes béances demeuraient, avec des parois rocheuses tombant sur une lieue aussi verticalement que des cataractes et, tout au fond, le vert sombre de la haute jungle – cette jungle où se trouverait le village de sorciers que le petit Sévérien et moi devions traverser.

J'eus plutôt l'impression que les directions familières – haut et bas, en avant en arrière, gauche et droite – venaient de s'ouvrir comme un bouton de fleur, révélant des pétales inopinés, une nouvelle sephiroth dont l'existence m'était restée jusqu'ici cachée.

L'un des soldats fit feu. L'éclair toucha le rocher à mes pieds et l'entailla comme un ciseau. Je sus alors qu'on les avait envoyés pour me tuer, supposant que l'un des hommes du chiliarque s'était rebellé contre son destin et avait rapporté ce qui se passait, bien que trop tard pour empêcher le départ des autres.

Un autre épaula son arme. Pour y échapper, je passai de ce rocher battu par la pluie à un nouvel endroit.

CHAPITRE XL

Le ruisseau qui coulait au-delà de Briah

Debout dans l'herbe constellée de fleurs au parfum plus doux et suave que tout ce que j'avais jamais senti, j'avais au-dessus de ma tête un ciel d'azur strié de nuages qui cachaient le soleil et projetaient leurs lances indigo et or dans la haute atmosphère. Très loin, presque inaudible, j'entendais encore le grondement de la tempête qui faisait rage sur le mont Typhon. Il y eut un seul éclair – ou plutôt l'ombre d'un éclair, si l'on peut concevoir une telle chose – comme si la foudre venait de frapper le rocher, ou qu'un prétorien eût de nouveau fait feu.

Encore un pas et tout cela disparut ; il ne me semblait pas tellement que ces choses s'étaient évanouies mais que j'avais perdu la capacité (ou peut-être seulement la volonté) de les détecter, comme lorsque nous ne voyons plus, une fois adulte, les choses qui nous intéressaient enfants. Il ne peut certainement pas s'agir, pensai-je, des corridors du Temps, comme les appelait l'homme vert. Il n'y a là aucun corridor, seulement des collines, l'herbe qui ondule et le plus doux des vents.

Je m'éloignai encore, et tout ce que je voyais me parut plus familier ; j'avais l'impression de parcourir des lieux où j'étais déjà venu, sans pouvoir me rappeler lesquels. Ce n'était pas notre nécropole avec ses mausolées et ses cyprès ; ni les champs que ne fermait aucune barrière et que j'avais traversés avec Dorcas pour tomber sur la scène du Dr Talos – ces champs qui s'étendaient au-delà du mur de Nessus, alors qu'il n'y avait aucun mur ici ; ni les jardins du Manoir Absolu avec leurs

rhododendrons, leurs grottes et leurs fontaines. Un endroit plus proche de la pampa au printemps, mis à part la couleur du ciel.

Puis j'entendis la chanson de l'eau qui se précipite, et l'instant suivant j'apercevais ses reflets d'argent. J'y courus, me souvenant de ma façon de courir du temps où j'étais boiteux, et comment j'avais bu dans un cours d'eau d'Orithyia ; c'est alors que je vis les empreintes du smilodon ; je souris en moi-même, entre deux gorgées d'eau, à l'idée qu'elles ne me faisaient plus peur à présent.

Lorsque je relevai la tête, ce ne fut pas le smilodon que je découvris, mais une femme minuscule aux ailes brillamment colorées, qui pataugeait sur les pierres immergées un peu plus haut dans le courant, comme pour se rafraîchir les jambes. « *Tzadkiel !* », criai-je. Puis je redévis muet de confusion, me rappelant tout d'un coup l'endroit où je me trouvais.

Elle me salua de la main et me sourit ; et, à ma grande stupéfaction, elle jaillit de l'eau et s'envola, ses ailes aux couleurs de fête ondoyant comme de la faille.

Je m'agenouillai.

Toujours souriante, elle vint se poser sur la rive à côté de moi. « Je ne crois pas que vous m'ayez vu faire cela auparavant, dit-elle.

— Une fois je vous ai vue — ou du moins votre image — suspendue dans le vide entre les étoiles, avec des ailes immenses.

— Oui, je peux voler là, car il n'y a aucune attraction. Mais ici, je dois me faire toute petite. Savez-vous ce qu'est un champ de gravité ? »

Elle agita un bras pas plus grand que ma main en direction de la prairie, et je lui répondis : « Je vois celui-ci, puissante hiérogrammate. »

Ma réponse la fit rire, une musique comme le tintinnabulement de clochettes minuscules. « Mais il semble que nous nous soyons rencontrés ?

— Puissante hiérogrammate, je suis le dernier de vos esclaves.

— Vous devez être mal à l'aise, ainsi agenouillé, et vous avez rencontré une autre de mes incarnations depuis que je me suis

séparée de moi-même. Asseyez-vous et racontez-moi tout cela. »

C'est ce que je fis donc. Et il était en vérité bien agréable d'être assis sur cette berge et de pouvoir de temps en temps rafraîchir ma langue zélée avec l'eau limpide et fraîche du ruisseau, tout en racontant à Tzadkiel comment je l'avais tout d'abord vue en feuilletant les pages du livre de frère Inire, puis comment j'avais contribué à la capturer à bord de son propre vaisseau, comment elle avait été du sexe masculin et s'était fait appeler Zak, comment elle s'était occupée de moi lorsque j'avais été blessé. Mais toi, qui es mon lecteur, tu sais déjà tout cela (si du moins tu existes), car je l'ai consigné ici, sans rien oublier, sinon des détails insignifiants.

Dans le récit que je fis à Tzadkiel auprès du ruisseau, je m'efforçai d'être aussi concis que possible ; mais elle ne me laissa pas faire, me poussant à expliquer ceci, puis cela jusqu'à ce que je lui eusse parlé du petit ange (dont il était question dans le livre brun de Thécla) qui avait rencontré Gabriel, et de mes enfances dans la Citadelle, dans la villa de mon père et au village de Famulorum, près du Manoir Absolu.

Et finalement, lorsque je me fus arrêté pour reprendre mon souffle au moins pour la millième fois, Tzadkiel dit : « Rien d'étonnant à ce que je vous aie accepté ; il n'y a pas un mensonge dans tout ce que vous avez dit.

— J'ai cependant dit des mensonges quand je l'ai trouvé nécessaire, et même parfois gratuitement. »

Elle sourit sans répondre.

« Et je mentirais maintenant, puissante hiérogrammate, si je pensais que mes mensonges pourraient sauver Teur.

— Vous l'avez déjà sauvée ; vous avez commencé à bord de mon vaisseau et avez complété votre tâche dans notre sphère, dans et au-dessus de ce monde que vousappelez aussi Yesod. Agilus et Typhon, et bien d'autres qui ont combattu contre vous, ont dû se rendre compte qu'ils ne luttaient pas à armes égales. S'ils avaient été sages, ils auraient compris que le combat était déjà terminé, quelque part et quelque temps ; mais s'ils avaient été vraiment sages, ils vous auraient reconnu comme notre serviteur et ne vous auraient pas affronté.

— Alors je ne peux pas échouer ?

— Non : vous n'avez *pas* échoué. Vous auriez pu, sur le vaisseau et plus tard ; mais vous ne pouviez mourir avant l'épreuve comme vous ne le pouvez pas actuellement, tant que n'est pas accomplie votre tâche. Sinon, les coups vous auraient tué, ou bien l'arme de la tour et beaucoup d'autres choses. Mais cette tâche sera bientôt remplie. Comme vous le savez, votre pouvoir vient de votre étoile. Quand elle entrera dans le Vieux Soleil et donnera naissance au Nouveau...

— Je me suis trop souvent vanté de ne pas avoir peur de la mort pour trembler aujourd'hui à sa perspective. »

Elle acquiesça. « C'est bien. Briah n'est pas une maison permanente.

— Mais cet endroit est Briah, ou une partie de lui. C'est un passage dans votre vaisseau, celui que vous m'avez montré lorsque vous m'avez conduit à ma chambre.

— S'il en est ainsi, vous étiez près de Yesod lorsque vous trouviez avec moi sur notre vaisseau. Ceci est le ruisseau Madregot, qui va de Yesod à Briah.

— Entre les univers ? m'étonnai-je. Comment cela est-il possible ?

— Comment cela ne serait-il pas possible ? L'énergie, à tâtons, recherche un état plus bas. Toujours. Ce qui revient simplement à dire que l'Incréé jongle avec les univers entre ses mains.

— Mais ce n'est qu'un cours d'eau, protestai-je. Comme n'importe quel cours d'eau de Teur. »

Tzadkiel acquiesça. « Il s'agit là aussi d'énergie à la recherche d'un état plus bas, et ce que l'on perçoit est dicté par l'instrument. Si vous aviez d'autres yeux, ou un autre esprit, vous verriez les choses tout autrement. »

Cette remarque me donna à réfléchir pendant un moment. Finalement, je lui demandai : « Et comment devrais-je alors vous voir, Tzadkiel ? »

Elle s'était tout d'abord assise sur la berge à côté de moi, avant de s'allonger dans l'herbe, le menton dans les mains, ses ailes brillantes s'élevant au-dessus de son dos comme des éventails sur lesquels on aurait peint des yeux.

« Vous appelez cela des champs de gravité, et c'est bien ce qu'ils sont, entre autres choses. Connaissez-vous les champs de Teur, Sévérian ?

— Je n'ai jamais poussé la charrue, mais je les connais aussi bien qu'un citadin peut les connaître.

— Exactement. Et que trouve-t-on aux limites des champs ?

— Des barrières de bois fendu ou des haies pour tenir les troupeaux à l'écart. Dans les montagnes, des murs de pierres sèches pour décourager les daims.

— Et rien d'autre ?

— Je ne vois pas. Sinon que je vois peut-être nos champs avec les mauvais instruments.

— Les instruments dont vous disposez sont ceux qui vous conviennent, car vous avez été formé par eux. C'est une autre loi. Rien de plus ? »

J'évoquai l'image des haies, et le nid de moineau que j'avais une fois découvert dans l'une d'elles. « Des mauvaises herbes et des choses sauvages.

— Ici aussi. Je suis moi-même une telle chose sauvage, Sévérian. Vous pensez peut-être que l'on m'a cantonné ici pour vous aider. Je ne demanderais pas mieux qu'il en soit ainsi, et à cause de cela, je vous aiderai autant que possible ; mais je ne suis qu'une part de moi-même bannie il y a fort longtemps, bien avant notre première rencontre. Peut-être un jour la géante que vous appelez Tzadkiel – bien que ce soit aussi mon nom – voudra-t-elle que je la réintègre ; mais jusque-là je resterai ici, entre les attractions de Yesod et Briah.

« Et pour répondre à votre question, si vous aviez d'autres instruments, vous me verriez peut-être comme elle ; vous pourriez alors me dire pour quelles raisons j'ai été exilée. Mais tant que vous ne pourrez pas le voir, je n'en saurai pas davantage que vous. Souhaitez-vous retourner maintenant sur votre monde de Teur ?

— Oui, ardemment, répondis-je. Mais pas dans l'époque que j'ai quittée. Comme je vous l'ai déjà dit, quand je suis revenu sur Teur, j'ai cru que la planète devrait connaître l'envahissement des glaces avant la venue du Nouveau Soleil ; quelle que soit la vitesse à laquelle je l'attirais à moi, il se trouvait à une telle

distance que des millénaires étaient appelés à s'écouler avant qu'il fasse sentir sa présence. Puis je me suis rendu compte que j'étais dans une époque inconnue, et j'ai cru que je devrais attendre dans l'ennui. Je vois maintenant...

— Tout votre visage s'éclaire lorsque vous en parlez, m'interrompit la minuscule Tzadkiel. Je comprends qu'on vous aie pris pour quelqu'un de miraculeux. Vous amènerez le Nouveau Soleil avant de vous endormir.

— Si je le peux, oui.

— Et vous désirez mon aide. » Elle se tut un instant et me regarda avec l'expression la plus sérieuse que je vis jamais sur son visage. « On m'a très souvent traitée de menteuse, Sévérien, mais je vous aiderais si je le pouvais.

— Vous ne pouvez pas, autrement dit ?

— Je peux toutefois vous dire ceci : Madregot coule depuis la gloire de Yesod », elle eut un geste vers l'amont, « jusqu'à la destruction de Briah », elle indiqua l'aval. « Suivez le cours de l'eau, et vous arriverez dans une époque plus proche de la venue de votre étoile.

— Si je ne suis pas là pour guider – mais je suis aussi l'étoile. Ou du moins je l'étais. Je ne peux pas... c'est comme si cette partie de moi-même était tout engourdie.

— Vous n'êtes pas sur Briah en ce moment, l'auriez-vous oublié ? Vous retrouverez votre Nouveau Soleil une fois de retour là-bas. S'il existe toujours.

— Il le faut ! m'écriai-je. Il... Je... Il aura besoin de moi, de mes yeux et de mes oreilles pour apprendre ce qui se passe sur Teur.

— Dans ce cas il vaudrait mieux, remarqua la minuscule Tzadkiel, ne pas trop descendre le long du ruisseau. Quelques pas devraient suffire.

— Quand j'ai débouché ici, je ne le voyais pas. Je ne me suis peut-être pas dirigé droit dessus. »

Ses petites épaules se soulevèrent, entraînant avec elles ses seins miniatures parfaits. « Alors il n'y a aucun moyen de le dire, n'est-ce pas ? Et cet endroit en vaut un autre. »

Je me levai, me rappelant le ruisseau tel que je l'avais vu la première fois. « Non, il coulait bien perpendiculairement à mon

chemin, lui dis-je. Je crois que je vais faire quelques pas en suivant son cours, comme vous l'avez suggéré. »

Elle se releva aussi et bondit dans les airs. « Personne ne peut dire jusqu'où un seul pas peut vous mener.

— Un jour j'ai entendu raconter une fable à propos d'un coq, répondis-je. L'homme qui la rapportait prétendait que ce n'était qu'un conte insensé pour enfants, mais à mon avis elle contenait une sagesse cachée. Sept, disait-elle, est un chiffre de chance ; huit amenait le petit coq trop loin. » Je fis sept enjambées.

« Voyez-vous quelque chose ? demanda la minuscule Tzadkiel.

— Seulement vous, le ruisseau et l'herbe.

— Alors vous devez vous éloigner du ruisseau. Surtout, ne sautez pas par-dessus, vous arriveriez dans un autre endroit. Avancez lentement. »

Je tournai le dos au cours d'eau et fis un pas.

« Que voyez-vous, maintenant ? Observez les herbes à leur racine.

— De l'obscurité.

— Alors faites un autre pas.

— Du feu – un océan d'étincelles.

— Un autre. » Elle voletait autour de moi comme un cerf-volant bariolé.

« Rien que des tiges d'herbe ordinaire.

— Bien ! Un demi-pas, maintenant. »

J'avançai un pied prudent. Pendant tout le temps que nous avions parlé dans la prairie, nous nous étions trouvés dans l'ombre ; on aurait dit qu'un nuage plus épais et noir était venu entre-temps assombrir le visage du soleil ; une bande de ténèbres se tenait devant moi, pas plus large que mes bras déployés, mais profonde.

« Et maintenant ?

— Le crépuscule devant moi », dis-je. Puis j'ajoutai, davantage sur une intuition que parce que je la voyais : « Une porte obscure. Dois-je la franchir ?

— C'est à vous d'en décider. »

Je me penchai encore un peu, et j'eus l'impression que la prairie était étrangement inclinée, tout comme je l'avais vue

depuis mon abri, sur la montagne. Bien que le ruisseau ne fût qu'à trois pas derrière moi, la musique du Madregot semblait venir de très loin.

Des lettres à peine discernables flottaient dans l'obscurité ; il me fallut un certain temps pour me rendre compte qu'elles étaient à l'envers, et que les plus grosses épelaient mon nom.

Je m'enfonçai dans l'ombre, et la prairie disparut ; j'étais perdu dans la nuit. Mes mains tâtonnantes sentirent le contact de la pierre. Je poussai et la pierre bougea – comme à contrecœur, tout d'abord, puis en douceur, mais en offrant cependant la résistance d'un grand poids.

Paraissant tout proche de mon oreille, me parvint le carillon cristallin du rire de la petite Tzadkiel.

CHAPITRE XLI

Sévérian et le cénotaphe de Sévérian

Un coq chanta ; et comme la porte se refermait, je vis le ciel étoilé et l'unique étoile éclatante (que sa vitesse rendait maintenant bleue) qui était moi-même. J'étais de nouveau entier. Et proche ! Skuld la Belle, se levant avec l'aurore, n'était pas si brillante et ne présentait pas un disque aussi large.

Pendant un long moment – ou du moins un moment qui me parut tel – j'étudiai mon autre moi-même, encore loin au-delà du cercle de Dis. Une ou deux fois j'entendis un murmure de voix, mais je ne me souciai pas de vérifier d'où il provenait ; et lorsque je regardai finalement autour de moi, je vis que j'étais seul.

Ou presque seul. Un chevreuil à superbe ramure m'observait depuis la crête d'une petite colline sur ma droite ; ses yeux luisaient faiblement et son corps se perdait dans l'obscurité de la végétation, sous les arbres qui couronnaient l'éminence. Sur ma gauche, une statue contemplait le néant de son regard vide. Un grillon finit par striduler, mais la gelée blanche emperlait les brins d'herbe.

Comme dans la prairie qui entourait le Madregot, j'avais le sentiment de me trouver dans un endroit familier, sans être capable de l'identifier. Je me tenais debout sur de la pierre, et la porte que je venais de repousser était aussi de pierre. Trois marches étroites conduisaient à un gazon bien tondu. J'y descendis, et la porte se referma silencieusement derrière moi, changeant de nature, me sembla-t-il, pendant son

déplacement ; si bien qu'une fois fermée, on aurait dit qu'il n'y avait eu là aucune porte.

Je me trouvais dans un minuscule vallon, faisant tout au plus mille pas d'un bord à l'autre, situé au milieu de douces collines. Des portes s'ouvraient dans celles-ci, certaines pas plus grandes que celles d'un appartement privé, d'autres plus imposantes encore que le portail de pierre dans l'obélisque, derrière moi. Les portes et les allées dallées qui y conduisaient me disaient que je me trouvais dans l'enceinte du Manoir Absolu. L'ombre allongée de l'obélisque n'était pas celle de la pleine lune, mais venait du premier croissant du soleil, et cette ombre pointait sur moi comme une flèche. J'étais à l'ouest – d'ici une veille ou moins, l'horizon s'élèverait et me cacherait.

Un instant, je regrettai d'avoir fait don de la Griffe au chiliarque ; je voulais lire l'inscription sur la porte de pierre. Puis je me souvins comme j'avais examiné Declan dans l'obscurité de sa hutte ; je m'approchai et me servis de mes yeux.

En l'honneur de
SÉVÉRIAN LE GRAND
Autarque de l'Empire
de Droit le Premier Homme de Tleur
Memorabilus

C'était un haut pylône de chalcédoine bleue – et ce fut un choc. On me croyait mort, c'était évident ; et on avait fait de cet agréable vallon le lieu de mon repos éternel par procuration. J'aurais préféré la nécropole, à côté de la Citadelle – le lieu où je dois effectivement reposer un jour, ou du moins où l'on doit croire que je repose – ou encore la ville de pierre, à laquelle la première remarque s'applique avec encore plus de force.

Ce qui me conduisit à me demander dans quelle partie exactement du Manoir Absolu je me trouvais, et si c'était le père Inire ou quelqu'un d'autre qui avait décidé de l'érection de ce monument. Je fermai les yeux, laissant ma mémoire vagabonder au gré de sa fantaisie ; à mon grand étonnement, je retrouvai la petite scène sur laquelle Dorcas, Baldanders et moi

avions joué la comédie pour le Dr Talos. C'était l'endroit exact, et cet absurde mémorial s'élevait là où à une autre époque j'avais feint de croire que le géant Nod était une statue. Me souvenant de ce moment, je jetai un coup d'œil à celle que j'avais aperçue en revenant sur Briah et constatai qu'il s'agissait, comme je l'avais supposé, de l'une de ces créatures inoffensives à demi vivantes. Elle se déplaçait lentement vers moi, maintenant, lèvres incurvées en un sourire archaïque.

Le temps d'une respiration, j'admirai le jeu de ma propre lumière sur ses membres pâles ; mais j'avais l'impression que cela ne faisait guère plus de deux ou trois veilles depuis que la lumière du jour était venue éclairer les pentes du mont Typhon, et la vitalité que je ressentais maintenant ne me mettait pas d'humeur à contempler des statues ni à rechercher le repos dans l'un de ces havres de détente ménagés un peu partout dans les jardins. Un passage voûté était dissimulé près de l'endroit où s'était tenu le chevreuil ; ce passage donnait sur le Manoir secret. J'y courus, murmurai les mots qui en commandaient l'ouverture, et y pénétrai.

Qu'il était étrange mais en même temps agréable de parcourir à nouveau ces passages étroits ! Leurs resserrements étouffants et leurs marches matelassées en échelle de meunier évoquaient des milliers de souvenirs d'escapades et de rendez-vous galants : la poursuite des loups blancs, la flagellation des prisonniers de l'antichambre, les rencontres répétées d'Oringa !

S'il avait été vrai, comme dans le projet qu'avait conçu à l'origine le père Inire, que ces passages tortueux et ces salles étroites n'étaient connus que de lui-même et de l'autarque régnant, on s'y serait aussi pleinement ennuyé que dans n'importe quel donjon et le séjour y aurait été encore moins agréable. Mais les autarques en avaient révélé l'existence à leurs favorites, lesquelles les avaient révélés à leurs propres galants, si bien qu'une douzaine d'intrigues ne tardèrent pas à s'y nouer, par les douces soirées de printemps – peut-être une centaine à l'occasion. L'administrateur provincial qui arrivait au Manoir Absolu en caressant des rêves d'aventures galantes se rendait rarement compte que de telles choses se déroulaient à moins d'une aune du lit où il reposait. Me distrayant de réflexions de

ce genre, j'avais parcouru peut-être une demi-lieue (non sans m'arrêter de temps en *temps* pour espionner ce qui se passait dans les salles publiques comme dans les appartements privés, grâce aux œilletons dissimulés un peu partout), lorsque je trébuchai sur le corps d'un assassin.

Il était allongé – et cela faisait bien au moins une année qu'il était dans cette position – sur le dos ; la chair desséchée de son visage avait commencé à se détacher de son crâne, si bien qu'il souriait comme s'il venait de découvrir qu'en fin de compte la mort n'était qu'une plaisanterie. Sa main tendue ne retenait plus le batardeau enduit de venin dont la poignée était encore dans sa paume. Tout en me penchant sur lui pour l'examiner, je me demandai s'il ne s'était pas arrangé pour se tuer lui-même ; des choses bien plus étranges encore étaient arrivées dans le Manoir secret. Plus probablement, me dis-je, il avait dû être victime de quelque dispositif défensif de sa victime désignée ; ou peut-être était-il tombé dans un guet-apens, sa mission ayant été éventée, ou encore avait-il été terrassé par une blessure avant d'avoir pu regagner un lieu sûr. J'envisageai un instant d'emporter son batardeau pour remplacer le couteau que j'avais perdu tant de millénaires auparavant, mais l'idée de me servir d'une arme empoisonnée me répugnait.

Une mouche vint bourdonner autour de ma tête.

Je la chassai ; stupéfait, je la vis qui s'enfonçait dans la chair desséchée, suivie d'une douzaine d'autres.

Je reculai d'un pas ; avant que j'aie pu me détourner, toutes les hideuses étapes de la putréfaction se déroulèrent en ordre inversé : les chairs plissées se gonflèrent et grouillèrent d'asticots, puis reprirent l'aspect livide de la mort, et finalement la couleur et presque l'apparence de la vie ; la main flasque se referma sur le manche rouillé de la lame, le serrant bientôt comme un étau.

Me souvenant de Zama, j'étais prêt à prendre la fuite lorsque le mort se mit sur son séant – ou à lui arracher son arme et à le tuer avec. Peut-être ces deux impulsions s'annulèrent-elles ; finalement je ne fis rien et restai là à le regarder.

Il se leva lentement et me regarda fixement, l'œil vide. « Vous feriez mieux de ranger cela avant de blesser quelqu'un »,

lui dis-je. Ce genre d'arme a en général une gaine particulière placée sur le fourreau de l'épée, mais il avait une pochette spéciale attachée à son baudrier pour celle-ci, et il rangea le batardeau comme je le lui suggérai.

« Vous êtes un peu perdu, repris-je. Il serait sage de ne pas bouger d'ici tant que vous n'aurez pas repris vos esprits. Ne me suivez pas. »

Il ne répondit pas, ce à quoi je m'attendais. Je passai à côté de lui et m'éloignai du pas le plus vif possible. Au bout d'une cinquantaine d'enjambées, j'entendis sa démarche hésitante ; je me mis à courir, faisant aussi peu de bruit que possible et multipliant les détours à droite et à gauche.

J'ignore la distance que je parcourus ainsi. Mon étoile était encore ascendante, et j'avais l'impression que j'aurais pu faire tout le tour de Teur à la même allure sans arriver à me fatiguer. Je passai devant bien des portes étranges sans en ouvrir une seule, sachant qu'elles donnaient toutes sur le Manoir Absolu d'une manière ou d'une autre. J'aboutis finalement à une ouverture qu'aucune porte ne fermait ; le fort courant d'air qui s'y engouffrait portait à mon oreille les pleurs d'une femme. Je ralenti avant de franchir le seuil.

Je me retrouvai dans une loggia, avec des arches sur les trois autres côtés ; les sanglots de la femme semblaient parvenir de la gauche ; j'allai jusqu'à l'une des arches et jetai un coup d'œil par-dessus la balustrade. Elle dominait cette grande galerie venteuse que nous appelons le Chemin d'Air ; la loggia était l'une de ces construction qui, sous leur aspect purement ornemental, dissimulent les accès au Manoir secret.

Loin en dessous de moi, les ombres qui s'agitaient sur le sol de marbre montraient que la femme était entourée d'une demi-douzaine de prétoiriens à peine visibles, dont l'un la soutenait par le coude. Je ne pus tout d'abord distinguer ses yeux, tournés vers le sol et noyés dans sa chevelure aile de corbeau.

Puis (je ne saurais dire par quel hasard) elle leva son regard vers moi. Son visage ravissant présentait ce teint que l'on appelle olivâtre, et avait ce même ovale délicat de l'olive, avec quelque chose de pathétique qui me déchira le cœur ; et, si étrange que cela paraisse, j'éprouvai en même temps une

impression de déjà vu, comme si, au cours de quelque vie antérieure oubliée, je m'étais tenu debout exactement au même endroit et que je l'avais vue en dessous de moi, comme je la voyais maintenant.

Accompagnée des ombres des prétoriens, elle ne tarda pas à disparaître de ma vue. Je passai d'une arche à l'autre pour les suivre ; et elle continua de me regarder avec intensité, et me regardait encore par-dessus l'épaule de sa robe pâle à l'instant où elle s'évanouit dans le décor.

Elle était tout aussi ravissante et me restait tout aussi inconnue après cet ultime échange que lors du premier. Sa beauté suffisait largement à expliquer qu'un homme la regardât, mais pourquoi m'avait-elle fixé de cette manière elle-même ? J'avais cru déchiffrer dans son expression un mélange d'espoir et de crainte, et peut-être éprouvait-elle elle aussi une impression de déjà vu, d'un drame qui se rejouait.

Cette fois je revins en esprit sur mes escapades dans ce Manoir secret, soit en tant que Thécla seule, soit en tant que Sévérien réuni à Thécla, soit en tant que l'ancien autarque. Je ne pus retrouver cet instant ; et pourtant, il existait. Je commençai alors, tout en poursuivant mon chemin, à fouiller dans ces vies voilées qui gisaient derrière la dernière, parmi des souvenirs que je n'ai pratiquement pas mentionnés dans ce récit, des souvenirs qui s'obscurcissent au fur et à mesure qu'ils me deviennent de plus en plus étrangers et s'étirent dans le temps pour atteindre peut-être Ymar et derrière lui le Temps du Mythe.

Dominant toutes ces formes spectrales, cependant, et incomparablement plus vivante (comme une montagne dominant la forêt noyée de brumes à ses pieds, il y avait la course de l'étoile blanche qui était moi-même. J'étais là également ; et je vis devant moi, en apparence encore à une très grande distance (tout en sachant qu'il était beaucoup plus près qu'il ne le paraissait) le soleil écarlate qui allait être, après tant de siècles, à la fois ma destruction et mon apothéose. À sa droite et à sa gauche, Skuld le brave et Verthandi la boudeuse paraissaient des lunes sans importance. Le point noir comme la nuit de Teur rampait sur sa face, presque perdu au milieu de ses

diaprures ; et dans les minutes d'agonie de cette nuit j'avancai souterrainement, stupéfait et émerveillé.

CHAPITRE XLII

Ding, ding, dong !

Lorsque j'avais pénétré dans le Manoir secret, je ne m'étais guère préoccupé de ma destination. Ou plutôt, c'est à peine si j'en avais eu conscience ; sans y penser, j'avais dirigé mes pas vers l'hypogée Amaranthine, comme je finis par m'en rendre compte. J'avais l'intention d'apprendre qui siégeait sur le trône du Phénix et de faire valoir mes prétentions si j'en avais la possibilité. Quand le Nouveau Soleil arriverait, notre empire allait avoir besoin d'un souverain qui comprenne ce qui se passe ; du moins était-ce ce que pensais.

Une certaine porte du Manoir secret ouvrait derrière la tenture de velours qui pendait derrière le trône. Je l'avais scellée de mon mot de passe dès la première année de mon règne, et avais suspendu des cloches dans l'étroit intervalle entre le mur et la tenture, si bien que personne n'aurait pu s'y introduire sans les faire tinter – ce qu'aurait entendu l'occupant du trône.

À mon commandement, la porte s'ouvrit silencieusement et en douceur. Je sortis et la refermai derrière moi. Les clochettes, suspendues à des fils de soie, tintèrent doucement ; au-dessus d'elle, les cloches des battants desquelles pendaient les fils, murmurèrent avec des voix d'airain et laissèrent tomber une averse de poussière.

Je restai sans bouger, l'oreille tendue. Finalement, le jeu de cloches finit de tintinnabuler, mais pas avant que je n'eusse entendu le rire de la minuscule Tzadkiel au milieu de leur carillon.

« Qu'est-ce que ce bruit ? » À la finesse craquante de ses intonations, je reconnus la voix d'une vieille femme.

Une voix d'homme, profonde et grave, lui répondit, mais je ne pus distinguer ses mots.

« Des cloches ! s'exclama la vieille femme. On entend des cloches ! Seriez-vous devenu sourd au point de ne pas les entendre, chiliarque ? »

Je regrettais maintenant de ne pas avoir le batardeau avec moi ; j'aurais pu entailler la tenture et jeter un coup d'œil ; lorsque la voix grave reprit la parole, l'idée me vint que d'autres avaient dû se tenir à l'endroit où je me trouvais, un poignard effilé à la main. J'explorai la tenture du bout des doigts.

« Je vous dis qu'elles ont sonné. Envoyez quelqu'un vérifier. »

Peut-être existait-il de nombreuses déchirures dans ce tissu, car j'en trouvai une l'espace d'une respiration, faite par quelque observateur dont la taille devait être très légèrement inférieure à la mienne. Y appliquant mon œil, je vis que je me trouvais à trois pas à droite du trône. D'où j'étais, je ne voyais que le bras de son occupante, bras aussi fin qu'une pièce d'anatomie et se terminant par une main parcourue de veines bleues et couverte de diamants.

Devant le trône, tête ployée, était accroupie une forme d'une telle taille que je crus un instant avoir affaire au Tzadkiel qui commandait le vaisseau ; ses cheveux en broussailles étaient empesés de sang.

Derrière, se tenait un groupe d'ombres impalpables, les gardes, et à côté d'eux un officier sans casque que l'insigne et l'armure virtuellement invisible désignaient comme le chiliarque des prétoriens – bien qu'il ne fût évidemment pas celui qui occupait cette fonction sous mon règne, pas plus que celui que j'avais décroché de sa potence, à une époque inimaginablement lointaine.

Devant le trône et donc à la limite de ce que je pouvais voir, une femme en haillons s'appuyait sur un bâton sculpté. Elle prit la parole à l'instant où je l'aperçus. « Elles sonnent pour fêter la venue du Nouveau Soleil, autarque. Teur tout entière se prépare à son avènement.

— Au cours de notre enfance, grommela la vieille femme sur le trône, nous n'avions guère autre chose à faire qu'à lire les chroniques historiques. Nous n'ignorons donc pas qu'il y a eu des milliers de prophètes comme vous, ma pauvre sœur — que dis-je, une centaine de milliers. Cent mille pauvres fous qui se prenaient pour de grands rhéteurs et cherchaient surtout à faire d'eux de grands souverains.

— Autarque, répondit la femme en haillons, ne m'écoutez-vous pas ? Vous parlez de milliers, et de centaines de milliers. Mille fois au moins ai-je entendu des objections comme celle que vous m'avez présentée, mais vous n'avez pas encore entendu ce que j'ai à vous dire.

— Je t'écoute, répondit la femme sur le trône. Tu pourras parler tant que cela nous amusera.

— Je ne suis pas venue dans l'intention de vous amuser, mais pour vous dire que le Nouveau Soleil est déjà souvent venu parmi nous, vu parfois par une seule personne, parfois par quelques-unes. Vous ne devez pas oublier la Griffe du Conciliateur, car elle a disparu à notre époque.

— On l'a volée, grommela la vieille femme assise sur le trône. Nous ne l'avons jamais vue.

— Moi, si, rétorqua la femme au bâton sculpté. Je l'ai vue dans la main d'un ange quand je n'étais qu'une fillette et très malade. Cette nuit, en venant ici, je l'ai revue dans le ciel. Comme l'ont vue vos soldats, bien qu'ils aient peur de l'avouer. Comme l'a vue ce géant, venu lui aussi vous avertir et qui a été brutalisé pour cela. Et vous la verriez aussi, autarque, si seulement vous vouliez quitter ce tombeau.

— On a déjà vu de tels présages auparavant. Ils n'ont rien présagé du tout. Il faudra plus que la vue d'un astre barbu pour nous faire changer d'avis. »

Je songeai à m'avancer sur la scène pour mettre un terme à cette comédie, si je le pouvais ; cependant je demeurai où je me trouvais, me demandant pour qui ce genre de divertissement pouvait être mis en scène. Car c'était une comédie, et en fait une comédie à laquelle j'avais déjà assisté, quoique jamais dans le public. C'était la pièce du Dr Talos, lequel avait joué en

personne le rôle de la vieille femme sur le trône, tandis que j'avais tenu, entre autres, celui de la femme au bâton.

Je viens juste d'écrire que je choisis de ne pas avancer, et c'est vrai. Mais le fait même de prendre cette décision se traduisit sans doute par un léger mouvement. Les petites cloches tintèrent de nouveau de leur rire cristallin, et la plus grosse du battant de laquelle elles dépendaient frappa un coup, bien que très faible.

« Des cloches ! s'exclama de nouveau la vieille femme. Toi, ma sœur, sorcière ou tout ce que tu voudras, sors ! Il y a des gardes à la porte. Dis à leur localistes que nous souhaitons savoir pourquoi sonnent ces cloches.

— Je ne quitterai pas cet endroit sur votre ordre, répondit la femme. J'ai déjà répondu à vos questions. »

Le géant leva les yeux à cette réplique, écartant ses cheveux plats d'une main couverte de sang. « Si les cloches sonnent », fit-il d'une voix grondante tellement grave que c'est à peine si on l'entendait, « c'est parce que le Nouveau Soleil arrive. Je ne les entends pas, mais je n'ai pas besoin de les entendre. » J'avais beau douter de ce que voyaient mes yeux, c'était bien Baldanders en personne.

« Prétendez-vous que nous serions folles ?

— Mon ouïe est mauvaise. À une époque j'ai étudié les sons, et plus on apprend là-dessus, moins on entend bien. Et puis la membrane de mes tympans est devenue trop grande et trop épaisse. Mais j'ai entendu les courants qui parcourent les tranchées noires et l'écrasement des vagues sur vos rivages.

— Silence ! lui intima la vieille femme.

— Vous ne pouvez ordonner aux vagues de se taire, madame, répondit Baldanders. Elles approchent, et le sel les rend saumâtres. »

L'un des prétoiriens le frappa à la tempe de la crosse de son fusil, un véritable coup de maillet.

Baldanders n'eut même pas l'air d'y faire attention. « Les armées d'Erebus suivent les vagues, et tireront vengeance de toutes les défaites qu'elles ont subies du fait de votre époux. »

À ces mots je sus quelle était l'identité de l'autarque ; à côté de quoi le choc de revoir Balanders ne fut rien. Je dus sursauter,

car les clochettes tintèrent bruyamment et l'une des plus grosses éleva deux fois la voix.

« Écoutez ! » s'exclama Valéria de sa voix cassée.

Le chiliarque avait l'air effaré. « Je les ai entendues, autarque ! »

Baldanders gronda : « Je peux les expliquer. Écouterez-vous aussi ce que j'ai à dire ?

— Moi aussi, lança à Valéria la femme au bâton. Elles sonnent pour le Nouveau Soleil, comme le géant vous l'a déjà annoncé. »

Valéria murmura : « Parle, géant.

— Ce que je vais dire n'est pas le plus important ; mais je le dirai tout de même, afin que vous écoutiez ce qui est le plus important et qui vient ensuite. Notre univers n'est ni le plus haut ni le plus bas. Que la matière devienne trop dense ici, et il explosera vers un univers plus haut. Nous n'en voyons rien, parce que tout s'enfuit de nous. Nous parlons alors d'un trou noir. Lorsque l'univers en dessous du nôtre devient trop dense, il explose dans le nôtre. Nous voyons un jaillissement de mouvement et d'énergie et nous parlons alors d'une fontaine blanche. Ce que cette prophétesse appelle le Nouveau Soleil est une fontaine semblable. »

Valéria murmura : « Nous avons dans nos jardins une fontaine de présages, et j'ai entendu quelqu'un, il y a bien des années, l'appeler la fontaine blanche. Mais quel est le rapport de tout cela avec les cloches ?

— Soyez patiente, répondit le géant. Vous apprenez en deux respirations ce que j'ai mis une vie à comprendre.

— C'est très bien ainsi, remarqua la femme au bâton. Ce qui nous reste à vivre se compte en respirations. Un millier, peut-être. »

Le géant la fusilla du regard avant de s'adresser de nouveau à Valéria. « Les choses opposées s'unissent et apparaissent pour disparaître. Le potentiel des unes et des autres demeure. C'est là le plus grand principe de la cause des choses. Notre soleil a en son centre un trou noir comme celui que je vous ai décrit. Pour le remplir, on a tiré à travers le vide, pendant des millénaires,

une fontaine blanche. Elle tourbillonne tout en avançant, et son mouvement lui fait émettre des vagues de gravitation.

— Quoi ? Des vagues de gravité ? Tu es fou, comme ce chiliarque nous l'a dit. »

Le géant ignora cette interruption. « Ces vagues sont trop infimes pour nous donner le mal de mer. Océan les ressent, cependant, et s'accroît de nouvelles marées, de courants plus vigoureux. Je les ai entendues, comme je vous l'ai déjà expliqué. Elles m'ont amené ici.

— Et si l'autarque l'ordonne, nous vous y rejeterons, grinça le chiliarque.

— Les cloches les sentent de la même manière. Comme Océan, leur masse est en équilibre, un équilibre délicat. C'est ainsi qu'elles sonnent, comme cette femme vient juste de le dire, annonçant l'arrivée du Nouveau Soleil. »

J'étais sur le point de sortir, mais je me rendis compte que Baldanders n'avait pas terminé.

« Si vous avez quelques lumières en science, madame, vous devez savoir que l'eau n'est que de la glace à laquelle on a donné de l'énergie. »

D'où j'étais je ne pouvais la voir, mais Valéria dut sans doute acquiescer.

« La légende des montagnes de feu est plus qu'une légende. En des temps où les hommes n'étaient que les plus évoluées des bêtes, il y avait effectivement de telles montagnes. Le feu qu'elles crachaient était fait de roches rendues incandescentes par l'énergie, tout comme l'eau est de la glace rendue fluide. Un monde en dessous de celui-ci déversait ainsi dans le nôtre son trop-plein d'énergie. Ce qui se passe dans les univers se passe aussi sur les mondes. En ces temps-là, la jeune Teur n'était guère plus qu'une goutte de cette roche liquide roulant dans le ciel ; hommes et femmes vivaient sur son écume flottante et se croyaient en sécurité. »

J'entendis Valéria soupirer. « Quand nous-même étions jeune, nous avons hoché la tête pendant des jours et des jours sur ce genre d'histoires fastidieuses, n'ayant rien de mieux à faire. Mais lorsque notre autarque est venu et nous a éveillée à

la vie, nous ne découvrîmes aucun lien entre tout ce que nous avions étudié.

— Il est enfin arrivé, madame. La force qui a fait retenir vos cloches a réchauffé le cœur refroidi de Teur, une fois de plus. Elles sonnent maintenant le glas des continents.

— Est-ce là la nouvelle que tu es venu nous apporter, géant ? Si les continents meurent, qui vivra ?

— Ceux sur les bateaux, peut-être ; ceux dont les vaisseaux qui sont dans l'air ou dans le vide, certainement. Ceux qui vivent déjà sous la mer, comme je le fais moi-même depuis cinquante ans. Mais c'est sans importance. Ce... »

La voix solennelle de Baldanders fut interrompue par le lourd claquement d'une porte, tout au fond de l'hypogée Amaranthine, puis par le claquement de pieds qui couraient. Un jeune officier arriva en trombe jusqu'au chiliarque qu'il salua, tandis que Baldanders et la femme au bâton se tournaient pour regarder.

« S'gneur... » L'homme faisait face à son supérieur, mais ne pouvait s'empêcher de couler des regards affolés en direction de Valéria.

« Qu'y a-t-il ?

— Un autre géant, s'gneur...

— Un autre géant ? » Valéria avait dû s'incliner en avant à ces mots. J'aperçus l'éclat de diamants et, dessous, une mèche de cheveux gris.

« Une femme, autarque ! Une femme nue ! »

Je ne pouvais voir son visage, mais je compris que Valéria s'adressait à Baldanders quand elle demanda : « Et que pouvez-vous nous dire là-dessus ? Votre femme, peut-être ? »

Il secoua la tête ; et moi, me rappelant la chambre écarlate de son château, je spéculais sur les dispositions qu'il avait dû prendre pour vivre dans des cavernes thalassiques que je n'arrivais pas à concevoir.

« Le localiste amène la femme géante pour qu'on l'interroge », déclara le jeune officier.

Le chiliarque ajouta : « Souhaitez-vous la voir, autarque ? Sinon, je pourrais procéder à cet interrogatoire.

— Nous sommes fatiguée ; nous allons nous retirer tout de suite. Demain matin, vous nous direz ce que vous avez appris.

— E-elle d-dit, bredouilla le jeune officier, que certains cacogènes ont déposé à terre, de leur vaisseau, un homme et une femme. »

Pendant un moment, je crus qu'il s'agissait d'une allusion à Burgundofara et moi-même ; mais Abaïa et ses ondines ne pouvaient se tromper sur des millénaires.

— Et quoi d'autre ? fit Valéria d'un ton impérieux.

— Rien d'autre, autarque, rien d'autre !

— Je le lis dans vos yeux ! Et si ce n'est pas bientôt sur votre langue, ce secret sera enterré avec vous.

— Une simple rumeur sans fondement, autarque. Aucun de nos hommes n'a rapporté quoi que ce soit.

— Au fait ! »

L'abattement parut s'emparer du jeune officier. « On dit que l'on a vu réapparaître Sévérian le Boiteux, autarque. Dans les jardins, autarque. »

C'était maintenant ou jamais. Je soulevai les plis de la tenture et en sortis, tandis qu'au-dessus de moi tintait les clochettes et qu'au-dessus d'elle une grande cloche sonnait un glas de trois coups.

CHAPITRE XLIII

Marée vespérale

« Vous n'êtes pas davantage surpris de me voir que je ne le suis moi-même de vous trouver ici », dis-je. Pour au moins trois d'entre eux, c'était vrai.

Baldanders (que je ne me serais jamais attendu à revoir après l'avoir vu plonger dans le lac, et que j'avais cependant revu sous l'aspect que je lui connaissais autrefois, lorsqu'il avait combattu pour moi au pied du siège de justice de Tzadkiel) avait acquis de telles proportions qu'il devenait impossible de le considérer comme un être humain ; sa figure était encore plus lourde et déformée, et sa peau avait la blancheur de celle de la femme aquatique qui m'avait jadis sauvé de la noyade.

La fillette dont le frère m'avait supplié de lui faire l'aumône, à l'extérieur de leur cahute, était devenue une femme de soixante ans, sinon davantage, et si la vie errante lui avait donné minceur et peau brune, elle n'en avait pas moins la chevelure argentée. Un peu plus tôt, elle s'était redressée en s'appuyant sur son bâton d'une façon qui en faisait plus qu'un simple symbole de son art ; elle se tenait maintenant les yeux brillants, droite comme un jeune saule.

De Valéria je ne dirai rien, sinon que j'aurais dû la reconnaître instantanément, n'importe où. Ses yeux n'avaient pas vieilli. Ils possédaient toujours l'éclat de ceux de la fillette venue vers moi, emmitouflée de fourrures, dans l'Atrium du Temps ; et le Temps était sans pouvoir sur eux.

Le chiliarque salua et s'agenouilla devant moi comme l'avait fait autrefois le châtelain de la Citadelle, imité au bout d'un

temps d'hésitation qui s'étira de façon gênante, par ses hommes et le jeune officier. Je leur fis signe de se relever et, pour donner à Valéria le temps de se remettre (je craignis quelques instants qu'elle ne s'évanouît ou pis), je demandai au chiliarque s'il n'avait pas été aspirant-officier à l'époque où j'occupais le trône du Phénix.

« Non, autarque, j'étais encore enfant.

— Pourtant vous m'avez manifestement reconnu.

— Il est de mon devoir de bien connaître le Manoir Absolu, autarque. Il y a dans certains endroits des portraits et des bustes de vous.

— Ils ne... »

Le filet de voix était tellement ténu que c'est à peine si je l'entendis ; je me tournai pour m'assurer que c'était bien Valéria qui venait de parler.

« Ils ne ressemblent pas réellement à ce que tu étais. Ils ressemblent à... »

J'attendis, me demandant ce qu'elle allait dire.

Elle agita une main dans un geste de vieille femme. « À l'image que je me faisais de toi, quand tu es revenu me chercher, à la tour familiale dans la Vieille Citadelle. Ils ressemblent à ce que tu es maintenant. » Elle eut un petit rire, puis éclata en sanglots.

Après cette voix menu, celle du géant fut comme le grondement d'une lourde charrette sur des pavés. « Tu es comme tu as toujours été, Sévérian, dit-il. Il y a peu de visages dont je me souvienne ; mais je me rappelle le tien.

— Tu disais, Baldanders, que nous avions une querelle à vider. Je préférerais qu'elle soit oubliée et que tu me donnes la main. »

Le géant se leva et me tendit sa patte ; je vis alors qu'il faisait deux fois ma taille.

Le chiliarque demanda alors : « Dispose-t-il de la liberté du Manoir Absolu maintenant, autarque ?

— Oui. Certes, il n'en est pas moins une créature du mal ; tout comme vous, tout comme moi-même.

— Je ne te ferai aucun mal, Sévérian, fit la voix grondante. Je ne t'en ai jamais fait. Lorsque j'ai jeté au loin ton joyau, j'ai agi

ainsi parce que tu y croyais. Cela te faisait du mal ; du moins c'était ce qu'il me semblait.

— Et du bien aussi, mais tout cela est loin derrière nous. Oublions ces choses, si nous le pouvons. »

La prophétesse intervint. « Il a aussi fait le mal en disant ici que vous amèneriez la destruction. Je leur ai dit la vérité, à savoir que c'était la renaissance que vous nous apportiez, mais personne n'a voulu ajouter foi à mes paroles.

— Il a dit la vérité, répondis-je, aussi bien que vous. Pour qu'advienne le nouveau, il faut que soit balayé l'ancien. Qui plante le blé tue les herbes sauvages. Tous deux vous êtes des prophètes, bien que d'un genre différent ; et vous avez tous deux prophétisé selon les instructions que vous avait données l'Incréé. »

C'est alors que les grandes portes de lapis-lazuli et d'argent, à l'extrême opposée de l'hypogée Amaranthine, des portes que sous mon règne on n'utilisait que lors des processions solennelles ou des cérémonies de présentation des ambassades étrangères, s'ouvrirent en grand ; et cette fois-ci ce ne fut pas un officier tout seul qui fit irruption dans l'hypogée, mais deux douzaines de soldats, au bas mot, brandissant chacun un fusil ou une lance à énergie. Ils tournaient même le dos au trône du Phénix.

Ils captèrent tellement mon attention pendant quelques instants, que j'en oubliai les nombreuses années qui s'étaient écoulées depuis que Valéria m'avait vu pour la dernière fois : car pour moi ce temps ne s'était pas compté en années, mais avait couvert peut-être quelque chose comme une centaine de jours. C'est ainsi que du coin de la bouche (comme nous le faisions autrefois, lorsque nous assistions ensemble à un rituel qui s'éternisait, de cette manière dissimulée de parler que j'avais appris enfant à utiliser pour communiquer derrière le dos de maître Malrubius) je murmurai pour elle : « Voilà quelque chose qui vaut la peine d'être vu. »

L'entendant suffoquer, je lui jetai un coup d'œil et vis ses joues ruisselantes de larmes ainsi que les dommages causés par le temps sur ses traits. Nous aimons d'autant plus lorsque nous comprenons que l'objet de notre amour ne possède rien

d'autre ; et je ne pense pas avoir davantage aimé Valéria qu'en ces moments-là.

Je posai une main sur son épaule, et bien que ce ne fût ni le lieu ni l'heure des scènes intimes, je suis heureux de l'avoir fait, car il n'était de toutes les façons plus temps de rien. La géante commençait à ramper par l'entrée monumentale ; une main en premier, semblable à une bête à cinq pattes, puis un bras. Il était plus gros que le tronc de bien des arbres que l'on considère comme vieux, et aussi blanc que de l'écume de mer ; mais déformé par une brûlure craquelée qui continuait de saigner au fur et à mesure qu'elle progressait.

J'entendis la prophétesse marmotter quelque prière qui se terminait par l'invocation du Conciliateur et du Nouveau Soleil. Il est étrange de s'entendre adresser une prière comme à un dieu ; et plus étrange encore de se rendre compte que le suppliant a oublié votre présence.

Autre soupir de suffocation, et pas seulement de Valéria, cette fois, mais de nous tous, Baldanders excepté. Le visage de l'ondine venait d'apparaître avec son autre main et, bien qu'en réalité elle n'eût pas rempli cette vaste entrée, elle avait une tête si énorme avec la masse de ses cheveux verts et brillants, que l'on aurait dit qu'elle l'occupait toute. Il n'est pas rare d'entendre comparer les yeux, hyperboliquement, à des coupes, tellement ils sont grands. Ainsi en était-il des siens ; il en coulait des larmes de sang, comme de ses narines.

Je savais qu'elle avait dû remonter Gyoll depuis la mer, puis emprunter un tributaire de Gyoll qui déroulait ses méandres au milieu des jardins où j'avais une fois dérivé en barque avec Jolenta. Je l'interpellai : « Comment t'es-tu laissé prendre et enlever à ton élément ? »

Peut-être parce qu'elle était une femme, sa voix n'était pas aussi profonde que ce à quoi je m'attendais, même si elle avait un timbre plus grave que celui de Baldanders ; elle s'égayait de quelque musique, comme si elle qui luttait pour franchir le seuil tout en parlant alors même qu'elle était manifestement en train de mourir, éprouvait une sorte d'immense joie qui ne devait rien à sa propre vie ou à celle du soleil. « Parce que je voulais vous sauver... »

Sa bouche se remplit de sang sur ces mots ; elle le recracha, et on aurait dit que l'on venait d'ouvrir la vidange d'un abattoir.

Je demandai : « Des tempêtes et des incendies qu'apportera le Nouveau Soleil ? Nous vous remercions, mais nous avons déjà été avertis. N'êtes-vous pas une créature d'Abaïa ?

— Pourtant si. » Elle s'était traînée dans l'entrée jusqu'à hauteur de la taille. Ses chairs paraissaient tellement pesantes qu'elles devaient s'arracher à ses os, sous l'effet de son propre poids ; ses seins pendaient comme des meules de foin à l'envers. Je compris que jamais elle ne pourrait retourner jusqu'à l'eau – qu'elle allait mourir ici, dans l'hypogée Amaranthine, et qu'il faudrait une escouade de cent hommes pour la mettre en pièces et de cent autres pour l'enterrer.

D'un ton impérieux, le chiliarque lui demanda : « Alors pourquoi ne devrions-nous pas vous tuer ? Vous êtes une ennemie de notre empire.

— Parce que je suis venue vous avertir. » Elle avait laissé tomber la tête sur le dallage, sur lequel elle reposait selon un angle si anormal qu'elle avait peut-être le cou brisé ; elle parlait néanmoins.

« Je peux vous donner une raison plus convaincante, chiliarque, dis-je. Parce que je vous l'interdis. Elle m'a sauvé une fois la vie lorsque j'étais enfant, et je me souviens de ses traits comme je me souviens de toute chose. Je la sauverais maintenant si je le pouvais. » Regardant son visage, un visage d'une beauté surnaturelle rendu hideux sous l'affaissement dû à son propre poids, je demandai : « Vous en souvenez-vous ?

— Non. Ce n'est pas encore arrivé. Mais cela se produira, car vous avez parlé.

— Quel est votre nom ? Je ne l'ai jamais su.

— Jutuma. Je veux vous sauver... pas plus tôt. Tous vous sauver. »

Valéria siffla : « Quand est-ce qu'Abaïa a voulu notre bien ?

— Toujours. Il aurait pu vous détruire... »

L'espace de six respirations elle fut incapable de continuer, mais je fis signe à Valéria et aux autres de garder le silence.

« Demandez à votre époux. En un jour, ou quelques jours. Au lieu de cela, il a voulu vous apprivoiser. Attraper Catodon...

rejeter les siens. Quel bien ? Abaïa aurait pu faire un grand peuple de nous. »

Je me souvins alors de ce que Famulimus m'avait demandé, la première fois que je l'avais rencontrée : « Est-ce que le monde se réduit à une guerre du bien et du mal ? N'avez-vous jamais pensé que ce pourrait être quelque chose d'autre ? » Et je me sentis sur les premières marches d'un monde plus noble où je savais que cela pourrait être. Maître Malrubius m'avait conduit des jungles du Nord jusqu'à Océan en me parlant d'enclume et de marteau, et il me semblait aussi sentir ici la présence d'une enclume. Ce n'était qu'un aquastor, comme ceux qui avaient combattu pour moi sur Yesod, une entité créée par mon propre esprit ; il avait donc cru, comme moi-même, que l'ondine m'avait sauvé parce que je deviendrais bourreau et autarque. Il se pouvait que ni lui ni l'ondine ne fussent complètement dans l'erreur.

Tandis que j'hésitais, perdu dans des pensées de ce genre, Valéria, le chiliarque et la prophétesse avaient échangé des propos à voix basse ; mais bientôt l'ondine reprit la parole. « Vos jours sont comptés, maintenant... Un Nouveau Soleil... vous n'êtes que des ombres.

— Oui ! s'écria la prophétesse, qui parut prête à bondir de joie. Nous sommes les ombres projetées par sa venue. Que pourrions-nous être de plus ?

— Un autre vient », dis-je, car il me semblait entendre un bruit de pas précipités. Même l'ondine souleva la tête pour écouter.

Le bruit, quoi que ce fût, ne cessait de grandir. Un vent étrange se mit à siffler dans cette longue salle, agitant ses antiques rideaux et jonchant le sol de poussière et de perles. Avec un rugissement de tonnerre, il fit claquer les doubles portes ouvertes par la taille de l'ondine, portant avec lui le parfum – sauvage et salin, aussi fétide et fécond que celui d'une intimité féminine que l'on ne peut oublier une fois qu'on l'a senti. Si bien qu'à cet instant-là je n'aurais pas été surpris d'entendre le grondement des vagues et le cri des mouettes.

« C'est la mer ! » m'exclamai-je. Puis, comme j'essayais d'ajuster mon esprit avec ce qui avait certainement dû arriver, j'ajoutai : « Nessus doit être sous les eaux !

— Nessus a été inondée il y a deux jours », fit Valéria dans un soupir.

Je la pris pendant qu'elle parlait ; son corps fragile paraissait plus léger que celui d'un enfant.

Arriva alors la vague, la vague aux destriers innombrables à crinière blanche qui vint faire bouillonner son écume sur les épaules de l'ondine, si bien que le temps d'une respiration je la vis comme si elle appartenait à deux règnes à la fois, le minéral et l'animal. Elle souleva plus haut sa lourde tête devant leur chevauchée et poussa un cri de triomphe et de désespoir. C'était le gémissement de la tempête balayant les océans, un cri que j'espérais bien ne jamais entendre à nouveau.

Les prétoriens escaladaient les marches du trône pour échapper aux eaux et le jeune officier qui m'avait paru si apeuré et faible s'empara par la main de la sœur de Jader (qui n'était plus prophétesse, n'ayant plus rien à prophétiser) et l'entraîna avec lui.

« Je ne me noierai pas, gronda Baldanders. Et le reste est sans importance. Sauve-toi si tu peux. »

J'acquiesçai sans réfléchir et repoussai la tenture de ma main libre. Les prétoriens se pressaient vers le fond de la salle, si bien que les cloches qui par trois fois avaient retenti pour moi se mirent à sonner furieusement et finirent par rompre leurs liens desséchés et tomber dans un tintamarre effrayant.

Non pas dans un murmure mais avec un hurlement, je lançai le mot qui ne serait plus jamais employé et qui commandait la porte scellée par laquelle j'étais arrivé.

Elle s'ouvrit et il en sortit l'assassin, toujours muet, à demi conscient, encore hébété par son séjour dans les plaines de cendre de la mort. Je lui ordonnai d'arrêter, mais il avait aperçu la couronne de Valéria et son pauvre visage ravagé en dessous.

Sans doute devait-il être un escrimeur réputé ; aucun maître d'armes n'aurait pu frapper plus rapidement. Je vis l'éclair de la lame empoisonnée, puis sentis la douleur brûlante du coup qui passa du corps misérablement maquillé de Valéria dans le mien,

où il rouvrit la blessure que m'avait laissée l'averne d'Agilus,
bien des années auparavant.

CHAPITRE XLIV

Marée matinale

Il y eut une lumière chatoyante d'un bleu d'azur. La Griffe était revenue – non pas celle qu'avait détruite l'artillerie ancienne, non plus que celle que j'avais donnée au chiliarque des prétoriens de Typhon, mais la Griffe du Conciliateur, le joyau que j'avais découvert dans ma sabretache, marchant sur une route sombre en compagnie de Dorcas, tout près du mur de Nessus. Je voulus le dire à quelqu'un ; mais j'avais la bouche scellée et ne pouvais trouver le mot. Peut-être étais-je trop distant de moi-même, du Sévérien de chair et d'os que Catherine avait mis au monde dans une cellule des oubliettes, en dessous de la tour Matachine. La Griffe persista, brillant et ondoyant contre le noir du vide.

Non, ce n'était pas la Griffe qui se balançait mais moi qui étais doucement, très doucement bercé tandis que le soleil me caressait le dos.

Sa lumière devait m'avoir ranimé, comme elle m'aurait fait lever de mon lit de mort. Le Nouveau Soleil devait venir, et j'étais ce Nouveau Soleil. Je redressai la tête, ouvris les yeux et recrachai un flot de liquide cristallin semblable à aucune eau sur Teur ; ou plutôt, on aurait dit non pas de l'eau, mais une atmosphère plus riche, roborative comme les brises de Yesod.

Puis je ris de joie à l'idée que je me trouvais au paradis, et en riant me rendis compte que je n'avais encore jamais ri auparavant, que toutes les joies que j'avais connues n'avaient été que les intuitions vagues, affaiblies et dénaturées de celle-ci. Plus que la vie, j'avais souhaité un Nouveau Soleil pour Teur ; et

le Nouveau Soleil de Teur était là, dansant autour de moi comme dix mille esprits pétillants, la crête de chaque vague illuminée de son or. Le soleil de Yesod lui-même n'avait pas été aussi éclatant ! Sa gloire éclipsait toutes les étoiles et fulgurait comme l'œil de l'Incréé : le pyrolâtre qui l'aurait contemplée en aurait perdu la vue.

Me détournant de cette gloire, je poussai, comme l'ondine, un cri de triomphe et de désespoir mêlés. Autour de moi flottaient les débris de Teur : arbres arrachés, bardeaux de planches épars, poutres fracassées, corps gonflés d'hommes et d'animaux. Autour de moi s'étendaient ce que les marins qui m'avaient affronté sur Yesod devaient avoir anticipé ; et moi, qui le voyais maintenant plus crûment qu'eux-mêmes, je ne les haïssais plus d'avoir brandi contre moi les lames usées par le travail de leurs coutelas, contre moi et contre la venue du Nouveau Soleil ; en revanche, je me sentis d'autant plus surpris que Gunnie m'eut défendu. (Ce n'était pas la première fois que je me demandais si son intervention avait pesé dans la balance ; aurait-elle lutté contre moi, c'est à moi en personne qu'elle se serait attaquée, et non pas aux eidolons ; et si j'étais mort, Teur aurait péri avec moi.)

Très loin j'entendis, ou crus entendre, un cri qui me répondait au-dessus du murmure des vagues aux mille voix. Je commençai à me diriger vers lui mais m'arrêtai bientôt, gêné par ma cape et mes bottes ; je me débarrassai de ces dernières en quelques secousses (elles étaient pourtant excellentes et presque neuves) et les laissai couler. La cape de l'officier ne tarda pas à les suivre, un geste que j'allais regretter par la suite. Le fait de nager, de courir ou de marcher sur de grandes distances m'a toujours rendu conscient de mon corps ; et je le sentais fort et plein d'énergie. La blessure empoisonnée de l'assassin s'était guérie comme celle de l'averne d'Agilus.

Si ce n'est qu'il était seulement fort et plein d'énergie. Le pouvoir inhumain qu'il tirait de mon étoile avait disparu, même s'il avait probablement permis ma guérison avant cela. Lorsque je voulus atteindre la partie de moi-même qui avait été naguère là, ce fut comme lorsqu'on cherche à faire bouger une jambe amputée.

Le cri retentit de nouveau. Je répondis et, mécontent de ma médiocre progression (pour autant que j'en pouvais juger, chaque vague me faisait reculer d'une distance égale à chaque brasse que je faisais), j'emplis mes poumons d'air et nageai sous l'eau pendant un moment.

J'ouvris presque aussitôt les yeux, car on aurait dit que l'eau ne piquait plus, comme si elle était sans sel ; lorsque j'étais enfant, j'avais nagé ainsi dans la grande citerne en dessous du donjon de la Cloche et même dans les hauts-fonds stagnants de Gyoll. Cette eau me paraissait aussi claire que l'air, en dépit des nuances bleu-vert qu'elle prenait vers les profondeurs. Vaguement, comme l'on peut voir un arbre se refléter dans un bassin calme, je contemplai le fond, où quelque chose de blanc se déplaçait avec tant de lenteur et si erratiquement que je ne savais pas si cette chose nageait ou simplement dérivait. La pureté et la tiédeur des eaux furent précisément ce qui m'alarmea ; je me mis à craindre d'oublier qu'il ne s'agissait pas d'air et de finir par me perdre comme je m'étais autrefois perdu au milieu des racines sombres et entortillées des nénuphars bleu pâle.

C'est alors que je fis surface, bondissant au-dessus des vagues de deux bonnes coudées ; j'aperçus ainsi encore à quelque distance un radeau en piteux état auquel deux femmes s'accrochaient tandis qu'un homme, debout dessus, parcourait l'horizon mouvant du regard en s'abritant les yeux de la main.

En une douzaine de brasses je fus auprès d'eux. Le radeau était constitué de tous les objets flottants qu'ils avaient pu rassembler, attachés ensemble par tous les moyens possibles. Il avait pour élément principal une grande table comme celle qu'un exulte aurait pu déployer lors d'un souper intime dans ses appartements ; et ses huit pieds, lourds et trapus, pointant maintenant en l'air par paires, faisaient songer à des parodies de mâts.

Après avoir grimpé sur le dos d'une armoire (plus génér qu'autre chose par l'aide bien intentionnée que l'on m'apporta), je vis que les survivants comprenaient un homme chauve et gras et deux femmes plutôt jeunes, l'une petite et favorisée d'un

visage joyeux et rond de poupée, et l'autre grande, la peau sombre, les joues creuses.

« Vous voyez, leur dit le gros homme, tous ne sont pas perdus. Il y en aura d'autres, retenez bien cela.

— Et toujours pas d'eau, grommela la femme à la peau sombre.

— Nous trouverons quelque chose, n'ayez crainte. En attendant, n'avoir rien à partager en quatre n'est pas tellement pire que n'avoir rien à partager en trois, pourvu que ce soit fait équitablement.

— Ce doit être de l'eau douce partout autour de nous », dis-je.

Le gros homme secoua la tête. « J'ai bien peur que ce ne soit la mer, s'gneur. Les grandes marées à cause de l'Etoile de Jour, des marées qui ont envahi les campagnes, à l'heure actuelle. Les eaux de Gyoll s'y sont mélangées, c'est certain, si bien qu'il n'y a pas autant de sel que dans le vieil Océan, s'gneur.

— Est-ce que nous ne nous connaissons pas ? Votre visage m'est familier. »

Il s'inclina aussi maladroitement que n'importe quel légat tout en se retenant fermement à l'un des pieds de la table. « Odilo, s'gneur, pour vous servir. Maître-intendant, s'gneur, et chargé par notre autarque bien-aimé, dont les sourires sont les espérances de ses humbles serviteurs, de la responsabilité entière, complète et intégrale de l'hypogée Apotropaïque, s'gneur. C'est sans aucun doute là que vous m'avez vu, s'gneur, lors de quelque visite en notre Manoir Absolu, bien que je n'aie pas eu l'occasion de vous y servir, s'gneur, honneur dont je me serais souvenu jusqu'au jour de mon décès, s'gneur.

— Qui pourrait bien être celui-ci », ajouta la femme à la peau sombre.

J'hésitai. Je ne voulais pas feindre d'être l'exulte pour lequel Odilo me prenait manifestement ; mais rien n'aurait été plus maladroit que de m'annoncer comme l'autarque Sévérien, même si j'avais été cru.

C'est la femme au visage de poupée qui me tira de ce dilemme. « Je m'appelle Pégas, et j'étais la soubrette de l'armagquette Pélagie. »

Odilo fronça les sourcils. « Voilà qui n'est pas très bien élevé de votre part de vous présenter ainsi, Pégâ. Vous étiez en fait son ancilla. »

Puis il s'adressa à moi. « C'était une bonne servante, s'gneur, c'est indiscutable. Un peu étourdie, peut-être. »

La femme au visage de poupée parut vexée, mais je soupçonnai sa réaction d'être parfaitement artificielle. « Certes, c'était moi qui coiffais madame et m'occupais de ses affaires, mais en fait elle me gardait pour que je lui raconte les dernières plaisanteries et tous les potins ; et aussi pour prendre soin de Picopicaro. C'était ce qu'elle disait elle-même, et elle m'a toujours appelée sa soubrette. » Une larme coula sur sa joue et brilla au soleil ; mais j'ignorais si c'était sur la mort de sa maîtresse ou sur celle de l'oiseau qu'elle pleurait.

« Et cette, euh, femme ne s'est présentée ni à Pégâ ni à moi. Ou du moins ne nous a dit que son nom qui est...

— Thaïs.

— Je suis honoré de faire votre connaissance », dis-je. Entre-temps, je m'étais souvenu que je détenais des grades honoraires dans une douzaine de légions et d'épitagmes, sous l'incognito desquels je pouvais me dissimuler sans mentir. « Hipparche Sévérien, des Tarentins noirs. »

La bouche de Pégâ s'arrondit en un cercle minuscule. « Ooh ! j'ai certainement dû vous voir dans la procession ! » Elle se tourna vers celle qui se désignait elle-même comme Thaïs. « Des hommes qui portaient des armures laquées avec des plumes blanches, et vous auriez dû voir ces destriers !

— Vous y êtes allée avec votre maîtresse, je parie ? » murmura Odilo.

Pégâ fit une réponse, mais je n'y pris pas garde. Un cadavre qui dansait sur les flots à une encâblure du radeau venait d'attirer mon attention, et je songeai à toute l'absurdité qu'il y avait à rester accroupi sur le mobilier d'un mort et à déguiser mon identité devant des domestiques tandis que le cadavre de Valéria pourrissait en dessous des eaux. Comme elle se serait moquée de moi ! Il se fit un silence, et j'en profitai pour demander à Odilo si son père n'avait pas été régisseur avant lui au même poste.

Il se mit à rayonner de plaisir. « En effet, s'gneur, et il y a donné entière satisfaction toute sa vie. C'était à la grande époque du père Inire, s'gneur, lorsque, si je puis dire, s'gneur, notre hypogée Apotropaïque était célèbre dans tout l'empire. Puis-je vous demander pourquoi vous m'avez posé la question, s'gneur ?

— Oh ! simplement je me demandais. C'est plus ou moins la coutume, je crois.

— C'est exact, s'gneur. On donne au fils l'occasion de faire la preuve de son ardeur, et s'il se montre capable, la charge lui revient. Vous ne me croirez peut-être pas, s'gneur, mais mon père a rencontré une fois votre homonyme avant qu'il ne devienne autarque. Connaissez-vous sa vie et ses actes, s'gneur ?

— Pas autant que je l'aimerais, Odilo.

— Joliment exprimé, s'gneur, joliment, en vérité. » Le gros intendant hocha la tête à plusieurs reprises et sourit en direction des deux femmes pour s'assurer qu'elles appréciaient à sa juste valeur l'exquise courtoisie de ma réplique.

Péga étudiait le ciel. « Je crois qu'il va pleuvoir. Peut-être ne mourrons-nous pas de soif, en fin de compte.

— Une autre tempête, oui, intervint Thaïs. Nous ne mourrons pas de soif, mais noyés. »

Je leur dis que j'espérais que non, et commençai à examiner mon état émotionnel avant de me souvenir que les nuages qui se rassemblaient à l'est ne pouvaient plus dépendre du pouvoir de mon étoile ;

Mais il n'était pas question pour Odilo de renoncer à son anecdote. « C'était un soir très tard, s'gneur, et mon père faisait sa dernière tournée, lorsqu'il aperçut quelqu'un habillé de la fuligine noire des carnifex, bien qu'il n'eût pas la grande épée d'exécution habituelle. Comme on pouvait s'y attendre, sa première idée fut qu'il s'agissait d'un déguisement en vue de quelque bal masqué, comme il s'en tient toujours à un endroit ou un autre du Manoir Absolu n'importe quel soir. Mais à sa connaissance il n'en était prévu aucun dans l'hypogée Apotropaïque, car ni le père Inire ni l'autarque alors régnant ne manifestaient beaucoup de goût pour ce genre de divertissement. »

Je souris, me souvenant de la Maison turquoise. La femme aux cheveux sombres me jeta un coup d'œil chargé de sens et se cacha ostensiblement la bouche avec la main ; mais je n'avais aucune envie d'interrompre le récit d'Odilo ; maintenant qu'il n'était plus question pour moi de vagabonder dans les corridors du Temps, tout ce qui concernait le passé ou l'avenir me paraissait infiniment précieux.

« Sa deuxième idée – qu'il aurait été mieux inspiré d'avoir en premier, comme il le reconnaissait devant ma mère et moi-même, lorsque nous étions assis auprès du feu – fut que ce carnifex était chargé de quelque sinistre mission et avait cru pouvoir passer sans être remarqué. Il était vital, s'gneur, comme mon père le comprit immédiatement, de déterminer si cette mission était pour le compte du père Inire ou de quelque autre personne. Mon père s'approcha donc courageusement de lui, comme si l'avait suivi toute une cohorte de hastarii, et lui demanda sans détour ce qu'il faisait ici.

— S'il avait été chargé d'une mission inavouable, murmura Thaïs, il le lui aurait certainement dit comme ça, sûr.

— Très chère dame, répliqua Odilo, j'ignore qui vous pouvez bien être, puisque vous vous êtes abstenu de nous en informer alors que notre honorable invité nous a si obligeamment décliné son statut de patricien. Il est toutefois manifeste que vous ne savez rien de l'artifice, ni des intrigues qui se nouaient tous les jours – et toutes les nuits – dans les innombrables couloirs, allées et halls du Manoir Absolu. Mon père avait parfaitement conscience qu'aucun agent chargé d'une mission secrète ne la lui révélerait, si impérieuse que fût sa demande. Il supputa simplement que quelque geste involontaire, quelque expression fugitive pourrait trahir la dissimulation, si tel avait été le cas.

— Ce Sévérien n'était-il pas masqué ? demandai-je. Vous avez déclaré qu'il était habillé en bourreau.

— Je suis tout à fait sûr qu'il ne l'était pas, s'gneur, car mon père me l'a souvent écrit – il avait un aspect particulièrement sauvage, et une impressionnante cicatrice sur une joue.

— Je sais ! intervint Pégas. J'ai vu son portrait et son buste. Ils se trouvent dans l'hypogée Abscissienne, où l'autarque les a

fait placer lorsqu'elle s'est remariée. Il avait l'air de pouvoir vous égorer en sifflotant. »

Ma gorge se serra comme si quelqu'un s'en prenait à elle.

« Tout à fait à propos, approuva Odilo. C'est tout à fait ce que disait mon père, même s'il ne s'est jamais exprimé aussi succinctement, autant qu'il me souvienne. »

Péga m'examinait. « Il n'a jamais eu d'enfant, n'est-ce pas ? »

Odilo sourit. « On en aurait entendu parler, j'imagine.

— Pour un enfant légitime, oui. Mais il aurait pu avoir n'importe quelle femme du Manoir Absolu, rien qu'en soulevant un sourcil. Et rien que des exultes. »

Odilo lui dit de tenir sa langue et ajouta : « J'espère que vous voudrez bien pardonner Péga, s'gneur. Après tout, c'est plutôt un compliment.

— De se faire dire que l'on ressemble à un étrangleur ? Oui, il est du genre de ceux que je reçois habituellement. » J'avais parlé sans réfléchir et continuai dans la même veine, cherchant à faire porter la conversation sur le remariage de Valéria tout en cachant le chagrin que j'éprouvais. « Mais ce coupeur de gorge aurait dû être plutôt mon grand-père, non ? Sévérian le Grand aurait plus de quatre-vingts ans s'il vivait encore, certainement. À qui devrais-je poser la question, Péga ? À mon père ou à ma mère ? Et ne pensez-vous pas qu'il devait bien avoir quelque chose, tout de même, pour subjuguer autant de ravissantes châtelaines après avoir été bourreau dans sa jeunesse, même si l'autarque s'est remariée ? »

Pour remplir le silence qui suivit mon petit discours, Odilo dit : « Cette guilde a été abolie, s'gneur, autant que je sache.

— C'est bien entendu ce que vous croyez. C'est ce que croient toujours les gens. »

L'est était déjà entièrement noir et les mouvements de notre radeau de fortune étaient progressivement devenus de plus en plus sensibles.

« Je ne voulais pas vous offenser, Hipparque, murmura Péga. C'est simplement que... » Sa remarque se perdit dans le bruit d'une vague qui brisa.

« Non, lui dis-je, vous avez raison. D'après tout ce que je sais sur lui, ce fut un homme dur, et cruel aussi, si j'en crois sa réputation, bien qu'il ne l'eût peut-être pas reconnu lui-même. Il est aussi bien possible que Valéria l'ait épousé pour accéder au trône en dépit de ses protestations répétées du contraire. Son deuxième époux l'aura au moins rendue heureuse. »

Odilo eut un gloussement de joie. « Bien envoyé, s'gneur. Le point est à vous. Il faut prendre garde, Péga, lorsque l'on croise le fer avec un soldat. »

Thaïs se leva, étreignant un pied de table d'une main et pointant dans une direction avec l'autre. « Regardez ! »

CHAPITRE XLV

Le bateau

C'était une voile. Par moments soulevée si haut que l'on avait le temps d'apercevoir un bref instant la coque noire en dessous, tandis qu'à d'autres on le perdait presque de vue, lorsqu'elle s'enfonçait en tournoyant dans les tranchées liquides. Nous criâmes, tous, jusqu'à l'extinction de voix, bondissant et agitant les bras ; finalement je pris Péga sur mes épaules, en un équilibre aussi précaire que celui que j'avais dû conserver dans le howdah bringuebalant, sur le dos du balouchitère de Vodalus.

Le vent étouffa la voile tendue sur une bôme. Péga poussa un grognement. « Ils coulent !

— Non, lui dis-je, ils virent de bord. »

À son tour, leur petit foc se vida et se mit à claquer avant de se gonfler à nouveau. Je ne saurais dire au juste combien de respirations ou de battements de cœur s'égrenèrent avant que nous vissions le beaupré fendre le ciel comme une oriflamme sur une colline verte ; rarement le temps s'est écoulé aussi lentement pour moi, et je crois que j'aurais pu en dénombrer des milliers.

Encore un instant, et le bateau se retrouva à une longueur de nous, une corde filant par l'arrière. Je plongeai, sans savoir si les autres me suivraient, mais convaincu que je leur serais plus utile sur le bateau que sur le radeau.

Instantanément, je fus envahi de l'impression d'avoir plongé dans un autre monde, encore plus surnaturel que celui du ruisseau Madregot. Les vagues agitées et le ciel nuageux s'évanouirent comme s'ils n'avaient jamais existé. Je ressentis

un courant puissant sans que j'eusse pu dire par quel moyen j'en avais conscience ; car les pâturages inondés de mon pays inondé avaient beau défiler en dessous de moi, tandis que de leurs membres suppliants les arbres m'adressaient des signes, l'eau elle-même semblait en repos. C'était comme si je voyais Teur roulant lentement dans le vide.

Finalement j'aperçus un cottage dont les murs et la cheminée de pierre étaient encore debout ; sa porte ouverte avait l'air d'une invitation. Je ressentis une terreur soudaine et me mis à nager vers le haut, vers la lumière, avec autant de désespoir que lorsque j'avais manqué me noyer dans Gyoll.

Ma tête creva la surface ; de l'eau coulait de mes narines. Pendant un instant, je crus que le bateau comme le radeau avaient disparu, mais une vague souleva le bateau et j'aperçus sa voile défraîchie. Je savais que j'étais resté longtemps sous l'eau, même si je ne m'en étais pas rendu compte. Je nageai aussi vite que je pus, mais je pris bien garde de conserver le visage hors de l'eau et de fermer les yeux lorsqu'une vague me submergeait.

Odilo se tenait à la poupe, une main sur le gouvernail ; lorsqu'il me vit, il agita un bras et me lança des encouragements que je ne pus entendre. Au bout d'un instant, la bouille ronde de Péga apparut au-dessus du plat-bord ; puis une autre figure, brune et ridée, que je ne connaissais pas, se joignit à elle.

Une vague m'enleva comme une chatte soulève son chaton ; je plongeai dans son creux et y trouvai le cordage flottant. Odilo abandonna la barre (de toute façon maintenue par une amarre, comme je le découvris en grimpant à bord) et vint m'aider à me hisser sur l'embarcation. Ses œuvres mortes ne faisaient que deux coudées, et je n'eus pas de mal, après avoir posé le pied sur le gouvernail, à basculer par-dessus le plat-bord de la poupe.

Alors que Péga ne me connaissait même pas d'une veille, elle m'étreignit dans ses bras comme un gros jouet en peluche.

Odilo, lui, s'inclina comme si nous étions présentés l'un à l'autre dans l'hypogée Amaranthine. « S'gneur, je craignais fort que vous n'ayez perdu la vie dans cette tourmente ! » Il s'inclina de nouveau. « Il est excessivement agréable ainsi que tout à fait

étonnant, s'gneur, si je puis me permettre, s'gneur, de vous revoir, s'gneur ! »

Péga fit plus simple. « On a tous cru que vous étiez mort, Sévérian ! »

Je lui demandai où se trouvait l'autre femme lorsque je l'aperçus, grâce au contenu d'un seau qui retournait à l'inondation, par-dessus bord. Femme de bon sens, elle écopait ; femme de sens pratique, elle écopait selon la direction du vent.

« Elle est à bord, s'gneur. Nous sommes maintenant tous à bord, s'gneur. J'ai moi-même été le premier à rejoindre cette embarcation. » Odilo gonfla la poitrine avec un orgueil bien pardonnables. « J'ai pu quelque peu aider ces dames, s'gneur. Mais on ne vous voyait plus nulle part, s'gneur. Nous sommes extrêmement contents, s'gneur, absolument ravis... » Il se ressaisit. « Non pas qu'un jeune officier ayant votre physique et certainement l'auteur de bien des prouesses eût pu être aucunement en réel danger, s'gneur, là où d'humbles personnes comme nous s'en sont sorties saines et sauves. De justesse, à vrai dire, s'gneur. Vraiment de justesse, s'gneur. Et cependant les jeunes femmes s'inquiétaient beaucoup pour vous, s'gneur, ce que vous voudrez bien leur pardonner, j'espère.

— Il n'y a rien à pardonner, répondis-je. Je vous remercie tous pour votre aide. »

Le vieux marin auquel appartenait le bateau fit quelques gestes compliqués (à demi dissimulés par son épaisse cape) que je fus incapable d'interpréter, puis cracha dans le vent.

« Notre sauveur, continua Odilo, rayonnant, s'appelle...

— Rien à foutre, l'interrompit sèchement le marin. Z'allez là-bas régler la grand-voile. Le foc est emmêlé, aussi. Traînez pas, sinon on va se retourner. »

Mon voyage sur le *Samru* datait de plus de dix ans, mais j'avais appris alors à démêler les gréements et n'avais pas oublié. J'avais fini de dégager la vergue de la grand-voile avant que Péga et Odilo n'aient eu le temps de sonder les mystères pourtant simples de son fonctionnement ; puis, m'aidant de l'accordé, je libérai le foc et déployai la toile.

Nous passâmes le reste de la journée dans la peur de la tempête, fuyant devant les vents puissants qui la précédait ;

toujours nous nous échappions, jamais nous n'étions sûrs d'être à l'abri. Le danger parut s'atténuer à la tombée de la nuit, et nous mêmes à la cape. Le marin nous donna à chacun un gobelet d'eau, une tranche de pain dur et un bout de viande fumée. Je me sentais de l'appétit, mais je découvris que j'étais en réalité affamé, comme tous les autres.

« Il faut garder un œil ouvert, des fois qu'on trouverait quelque chose à se mettre sous la dent », déclara-t-il d'un ton solennel aux femmes et à Odilo. « Quand il y a un naufrage, il arrive qu'on trouve des boîtes de biscuits ou des barils d'eau douce, de temps en temps.

Et question naufrage, c'est bien le pire que j'ai jamais vu, m'est avis. » Il se tut un instant, plissant les yeux vers son vaisseau et les flots environnants, encore éclairés par les derniers feux du Nouveau Soleil, pourtant déjà passé derrière l'horizon. « Il y a des îles – ou il y en avait – mais on risque de ne pas les trouver, et on n'a pas assez d'eau et de nourriture pour atteindre les terres Xanthiques.

— J'ai remarqué, intervint Odilo, qu'au cours d'une vie les événements atteignent une sorte de nadir à partir duquel ils remontent à nouveau. La destruction du Manoir Absolu, la mort de notre autarque bien-aimée – si jamais elle n'a pas, grâce à la miséricorde de l'Incréé, survécu d'une manière ou d'une autre – tout cela...

— Elle a survécu, l'interrompis-je. Croyez-moi. » Comme il me regardait, les yeux remplis d'espoir, je ne pus qu'ajouter lamentablement : « Je le sens.

— Je vous crois, s'gneur. Vos sentiments vous honorent. Mais, comme je le disais, les circonstances ont atteint leur niveau le plus critique pour nous tous. » Il regarda autour de lui, et même Thaïs et le vieux marin acquiescèrent.

« Et cependant, nous avons survécu. J'ai découvert une table flottante et ai donc pu porter assistance à ces deux malheureuses femmes. Ensemble, nous avons récupéré encore d'autre mobilier et avons construit notre radeau, sur lequel ne tarda pas à nous rejoindre notre hôte exulte ; et finalement vous, capitaine, nous avez recueillis, ce dont nous vous sommes extrêmement reconnaissants. C'est ce que j'appellerais une

tendance. Les événements devraient tendre à l'amélioration de notre sort pendant encore quelque temps, à mon avis. »

Péga le toucha au bras. « Vous devez avoir perdu votre femme et votre famille, Odilo. Je trouve admirable de votre part de ne pas en parler, mais nous devinons bien ce que vous ressentez. »

Il secoua la tête. « Je ne me suis jamais marié. Je m'en réjouis aujourd'hui, même si je l'ai souvent regretté. Être l'intendant de tout un hypogée, et en particulier, comme ce fut le cas dans ma jeunesse, celui de l'hypogée Apotropalque du temps du père Inire, exige des efforts absolument incessants ; à peine a-t-on ici et là une veille pour dormir. Avant le si déplorable décès de mon père, il y avait une certaine jeune personne, femme de confiance d'une châtelaine, si je puis dire, vers laquelle allaient mes pensées ; mais la châtelaine s'est retirée sur ses terres. Pendant un temps, cette jeune personne et moi avons entretenu une correspondance. » Il soupira. « Sans doute en a-t-elle trouvé un autre, car une femme qui le souhaite en trouve toujours une autre. J'espère qu'il était digne d'elle – mais j'en suis sûr. »

J'aurais alors pris la parole pour détendre l'atmosphère, si je l'avais pu ; mais écartelé entre l'amusement et la sympathie que j'éprouvais, je ne trouvai rien d'anodin à dire. Le langage et le style maniére d'Odilo le rendaient ridicule ; je me rendais cependant compte que ce style était le résultat de nombreuses années d'évolution, sous le règne de plusieurs autarques, et était un moyen de préserver des gens dans des situations identiques à celles d'Odilo de la révocation et de la mort ; je n'oubliais pas non plus que j'avais été l'un de ces autarques.

Péga s'était mise à parler avec lui à voix basse, murmurant presque, et bien que j'entendisse sa voix par-dessus le clapotis des vagues, je ne distinguais pas ses paroles. Je n'étais d'ailleurs pas sûr de souhaiter les comprendre.

Le vieux marin était allé fouiller sous le petit pont de poupe, qui couvrait les deux dernières aunes de l'arrière du bateau. « Quatre couvertures, c'est tout ce que j'ai trouvé », annonça-t-il.

Odilo interrompit Péga pour dire : « Alors je m'en passerai. Mes vêtements sont secs, maintenant, et je ne devrais pas trop souffrir du froid. »

Le marin lança une couverture à chacune des femmes, une à moi et en garda une pour lui.

Je posai la mienne sur les genoux d'Odilo. « Je ne vais pas dormir avant un bon moment ; il y a certaines choses auxquelles je veux réfléchir. Pourquoi ne pas en profiter pendant que je ne l'utilise pas ? Quand le sommeil me gagnera, j'essaierai de la prendre sans vous réveiller. »

Thaïs commença : « Moi je... » mais Péga lui donna un tel coup de coude (coup que je n'aurais pas dû voir) qu'elle en eut le souffle coupé.

Odilo hésita ; c'est à peine si je distinguais ses traits tirés dans ce qui restait de lumière, mais je savais qu'il devait être épuisé. « C'est extrêmement généreux de votre part, s'gneur, finit-il par dire. Merci infiniment, s'gneur. »

J'avais fini mon pain et ma viande fumée depuis un bon moment. Ne souhaitant pas lui donner le temps de se repentir de sa décision, j'allai jusqu'à la proue et contemplai l'horizon. Les vagues renvoyaient les derniers reflets du crépuscule, reflets d'un soleil qui, je le savais, était le mien. Je compris à ce moment-là ce que l'Incréé devait ressentir devant sa création, et je connus le chagrin qu'il éprouvait, car les choses qu'il crée sont transitoires. Je pense que c'est une loi qu'il doit peut-être lui-même respecter – autrement dit, une nécessité logique : rien ne peut être éternel dans l'avenir qui n'est pas enraciné dans l'éternité du passé, comme il l'est lui-même. Et tandis que je méditais sur ses joies et ses peines, il me vint à l'esprit que j'étais fort semblable à lui, quoique sur une bien moindre échelle ; ainsi une herbe peut-elle se comparer à quelque gigantesque cèdre, ou une goutte d'eau à l'immensité d'Océan.

La nuit tomba, et toutes les étoiles se mirent à briller, avec d'autant plus d'éclat qu'elles s'étaient cachées, comme des enfants apeurés, des regards du Nouveau Soleil. Je les parcourus – non point pour rechercher ma propre étoile, sachant que je ne la reverrai jamais, mais la fin de l'Univers. Je ne la trouvai pas, ni cette nuit-là ni les nuits suivantes ; et

cependant elle doit bien se trouver là, perdue au milieu des myriades de constellations.

Un rayonnement verdâtre glissa une main fantomatique par-dessus mon épaule ; me souvenant des lanternes colorées à plusieurs facettes du *Samru*, j'imaginai que le vieux marin venait d'en hisser une semblable à la poupe. Je me tournai pour regarder et me trouvai face au brillant visage de Luna, devant laquelle l'horizon oriental s'était affaissé comme un voile. Aucun homme, depuis le premier, ne lui avait vu autant d'éclat que moi cette nuit-là. Comme il était étrange de penser qu'il s'agissait de cette même pauvre chose exténuée que j'avais vue encore la nuit dernière à côté du cénotaphe ! Je savais qu'avait péri notre vieux monde de Teur, tout comme l'avait prévu le Dr Talos, et que notre navire n'y voguait plus, mais flottait sur les eaux de Teur du Nouveau Soleil, que l'on appelle Ushas.

CHAPITRE XLVI

Le fugitif

Pendant un long moment je restai ainsi à la proue, passant au crible les sentinelles de la nuit au fur et à mesure que le mouvement rapide d'Ushas me les révélait. Notre ancien empire était englouti sous les eaux ; mais la lumière des étoiles qui venaient au contact de mon œil était encore plus ancienne et l'était déjà lorsque la première femme berça le premier enfant. Je me demandai si les étoiles pleureraient, lorsque Ushas elle-même serait vieille, d'apprendre la mort de notre empire.

Sans conteste, moi-même qui avait été naguère une telle étoile, je pleurai.

Un contact à mon coude m'arracha à ma contemplation. C'était le vieux marin, le capitaine de notre bateau ; lui qui s'était montré tellement réservé jusqu'ici se tenait maintenant contre mon épaule et étudiait comme moi les eaux de l'inondation. Je me rendis soudain compte que je ne savais toujours pas son nom.

J'étais sur le point de le lui demander, lorsqu'il me dit : « Crois-tu que je ne t'ai pas reconnu ?

— C'est possible, répondis-je. Mais dans ce cas-là, tu es avantagé par rapport à moi.

— Les cacogènes sont capables de prendre les pensées d'un homme et de les lui montrer.

— Tu crois que je suis un eidolon. J'en ai rencontré, mais je n'en suis pas un. Je ne suis qu'un homme comme toi. »

Il réagit comme s'il ne m'avait pas entendu. « Je t'ai observé toute la journée, et j'ai continué depuis que nous nous sommes

installés pour dormir. On dit qu'ils ne peuvent pas pleurer, mais c'est faux ; j'ai vu tes larmes et je me suis souvenu de tout ce qu'on en dit, c'est-à-dire surtout du mal. Alors je me suis dit : sont-ils vraiment si mauvais ? Mais c'est un mauvais présage d'en avoir un sur un bateau. C'est un mauvais présage de trop penser.

— Je suis sûr que c'est exact. Mais ceux qui pensent trop ne peuvent rien y faire. »

Il acquiesça. « Je le crois aussi. »

Le langage des hommes est plus ancien que nos terres noyées ; et il semble étrange qu'en un temps aussi long, on n'ait pas trouvé de terme pour exprimer les silences d'un discours car les silences ont leur propre qualité, leur propre longueur. Le nôtre dura le temps qu'une centaine de vagues viennent briser sur notre coque ; il contenait le balancement du bateau, le soupir du vent de la nuit dans les gréements, une attente passive.

« Je voulais te dire qu'il n'y a rien que tu puisses lui faire qui me fera du mal. Coule-le ou fais-le échouer, cela m'est égal. »

Je lui répondis que j'étais bien capable de faire l'un ou l'autre, mais que ce ne serait pas intentionnellement.

« Tu ne m'as jamais fait beaucoup de mal lorsque tu étais réel, reprit le marin après un autre long silence. Sans toi je n'aurais pas rencontré Maxellindis – ce n'était peut-être pas si bien que ça. Je ne sais pas. Nous avons eu quelques bonnes années ensemble, Maxellindis et moi. »

Je l'examinai du coin de l'œil tandis qu'il avait le regard perdu sur l'agitation des vagues que l'on devinait dans les ténèbres. Il avait eu le nez cassé, peut-être à plusieurs reprises. En esprit je le lui redressai et remplis les creux de ses joues ridées.

« Il y a eu la fois où tu m'as tabassé. Tu te souviens, Sévérian ? On venait juste de te nommer capitaine. Quand mon tour est arrivé, j'en ai fait autant à Timon.

— *Eata !* » Avant de savoir ce qui m'arrivait, je l'attrapai et le soulevai exactement comme je le faisais lorsque nous étions l'un et l'autre apprentis. « *Eata !* espèce de petit morveux, je croyais

bien que je ne te reverrais jamais ! » Je parlai si fort qu'Odilo gémit et s'agita dans son sommeil.

Eata eut l'air surpris et inquiet. Il porta une main au couteau passé dans sa ceinture, puis la laissa retomber.

Je le reposai sur le pont. « Lorsque j'ai réformé la guilde, tu avais disparu. On m'a dit que tu t'étais enfui.

— C'était vrai. » Il essaya de déglutir, ou peut-être simplement de reprendre son souffle. « C'est bon de t'entendre, Sévérian, même si tu n'es qu'un mauvais rêve. Comment tu les appelles, déjà ?

— Des eidolons.

— Un eidolon. Si les cacogènes se mettent à vouloir me montrer quelqu'un tiré de ma tête, ils auraient pu me choisir pire compagnie.

— Dis-moi, Eata, te souviens-tu du jour où nous nous sommes retrouvés devant la porte fermée de la nécropole ? »

Il acquiesça. « Drotte a essayé de me faire passer entre les barreaux, mais ils étaient trop serrés. Ensuite, lorsque les volontaires l'ont ouverte, je me suis enfui et je t'ai abandonné avec Roche aux corbeaux. Vous n'aviez pas l'air d'avoir tellement peur de maître Gurloes, tandis que moi, il me fichait une frousse bleue.

— On en avait peur aussi, mais nous ne voulions pas le montrer devant toi.

— J'imagine. » Il souriait ; je voyais briller ses dents dans le clair de lune vert – avec un trou noir au milieu, là où il en avait perdu une. « C'est comme ça que sont les garçons, comme disait le capitaine en exhibant sa fille. »

Il me vint soudain à l'esprit cette idée folle : si Eata ne s'était pas enfui, c'était peut-être lui qui aurait sauvé Vodalus, lui qui aurait vu et fait toutes les choses que j'avais vues et faites. Peut-être en était-ce ainsi dans une autre sphère d'existence. Repoussant cette image, je lui demandais : « Mais qu'as-tu fait pendant tout ce temps ? Raconte-moi.

— Il n'y a pas grand-chose à raconter. Lorsque j'étais capitaine des apprentis, je n'avais pas de difficultés à faire le mur pour voir Maxellindis chaque fois que le bateau de son oncle venait à quai, dans le quartier Algédonique. J'avais parlé

avec des marins et un peu appris à naviguer moi-même ; et quand est arrivée la fête, je ne me suis pas senti capable d'affronter les épreuves et d'endosser la fuligine.

— Je l'ai fait parce que je n'arrivais pas à m'imaginer vivant ailleurs que dans notre tour Matachine. »

Eata acquiesça. « Moi, si. Cela faisait une année que je songeais à vivre sur le bateau avec Maxellindis et son oncle, pour les aider. Il commençait à se faire vieux, et ils avaient besoin de quelqu'un d'énergique et de plus fort qu'elle. Je n'ai pas attendu que les maîtres m'appellent le jour du choix. J'ai fichu le camp.

— Et ensuite ?

— J'ai oublié les bourreaux aussi vite que j'ai pu et autant que j'ai pu. Il n'y a que depuis peu que j'essaie de me souvenir comment c'était, de vivre dans la tour Matachine quand j'étais jeune. Tu ne vas pas me croire, Sévérian, mais pendant des années je suis resté incapable de regarder la colline de la Citadelle quand nous passions au large, dans un sens ou dans l'autre. Je tournais les yeux ailleurs.

— Je te crois vraiment.

— L'oncle de Maxellindis est mort. Il y avait un boui-boui où il avait l'habitude d'aller, loin au sud, dans le delta ; dans un endroit qui s'appelle Liti et dont tu n'as sans doute jamais entendu parler. On est allé le chercher là un soir, Maxellindis et moi ; il était assis à une table, avec un verre et une bouteille, un bras posé sur la table et la tête sur le bras. Mais quand j'ai voulu le secouer par l'épaule, il est tombé de sa chaise. Il était déjà froid.

— Les hommes auxquels le vin a donné la mort depuis longtemps gisent près de fontaines de vin et continuent à boire, trop hébétés pour savoir que leur vie est terminée.

— D'où sors-tu ça ?

— Oh ! une vieille histoire, répondis-je. Ne fais pas attention, continue.

— Juste après ça, nous n'étions que tous les deux sur le bateau. On s'en sortait aussi bien qu'à trois auparavant. On ne s'est jamais vraiment mariés. Lorsqu'on voulait tous les deux, on se débrouillait pour ne pas avoir l'argent. Et quand nous

avions l'argent, on se débrouillait toujours pour se quereller. Au bout d'un an ou deux, tout le monde nous croyait mariés de toute façon. » Il se moucha le nez par-dessus le bastingage.

« Continue.

— On a fait un peu de contrebande, mais une nuit on a été arrêtés par un cotre. À huit ou dix lieues au sud de la Citadelle. Maxellindis a sauté – j'ai entendu son plouf ! – et j'en aurais bien fait autant, mais l'un des douaniers m'a lancé son achico dans les pieds et m'a fait trébucher. Tu sais ce que c'est, je suppose. »

J'acquiesçai. « Étais-je encore autarque ? Tu aurais pu faire appel à moi.

— Non. J'y ai bien pensé, mais j'étais sûr que tu me renverrais à la guilde.

— Je ne l'aurais pas fait, lui dis-je. Cela n'aurait peut-être pas été pire que ce que l'on t'a fait au nom de la loi, non ?

— Ça l'aurait été pour le reste de ma vie. C'est ce que je me dis tout le temps. Bref, on est reparti vers l'amont, notre bateau en remorque. Je suis resté en prison jusqu'aux assises ; le juge m'a fait fouetter et m'a obligé à m'engager sur une caraque. On m'a gardé aux fers jusqu'à ce qu'on ait perdu la côte de vue. On m'a fait travailler comme un esclave. C'est comme ça que j'ai connu les terres Xanthiques. J'y suis resté deux années. Ce n'est pas un coin si terrible, pourvu que l'on ait un peu d'argent.

— Cependant tu es revenu, remarquai-je.

— Il y a eu une émeute, et la fille avec laquelle je vivais a été tuée. Il y en a une tous les deux ou trois ans, à cause du prix de la nourriture sur le marché. Les soldats cassent quelques têtes et la sienne faisait partie du lot. Il y avait à ce moment-là une caravelle au mouillage au large de l'île de la Fleur-Bleue ; je suis allé voir le capitaine, et il m'a donné un hamac. On peut faire bien des folies lorsqu'on est jeune, et je m'imaginais que Maxellindis avait peut-être acheté un autre bateau. Mais lorsque je suis revenu, impossible de la trouver sur le fleuve. Je ne l'ai jamais revue. Je me dis qu'elle est sans doute morte la nuit où le cotre nous a accostés. »

Il se tut un instant, le menton dans la main. « Maxellindis était aussi bonne nageuse que moi. Je pouvais nager presque

aussi bien que Drotte et toi, tu t'en souviens. Mais peut-être a-t-elle été attirée au fond par une nixe. C'est quelque chose qui arrivait de temps en temps, en particulier vers l'aval.

— Je sais », répondis-je, me souvenant de l'énorme figure de Diuturna aperçue lorsque j'étais jeune garçon, le jour où j'avais failli me noyer dans Gyoll.

« À part ça, il ne reste plus grand-chose à dire. J'avais rapporté un peu d'argent, caché dans un cestus de soie que j'avais fait faire par quelqu'un de là-bas, plus ce que j'avais gagné sur la caravelle. J'ai acheté une part de ce bateau, et me voilà. Je parle encore un peu le xanthique, et ça me reviendra mieux en l'entendant parler. Enfin, si nous avions assez d'eau et de nourriture...

— Il y a de nombreuses îles sur cette mer, dis-je. Je les ai vues sur une carte, un jour, dans l'hypotherme *Classis*. »

Il acquiesça. « Il y en a bien deux cents, sans compter celles qui n'ont pas été relevées sur les cartes que je connais. On pourrait croire qu'un bateau va toujours finir par en rencontrer une, mais rien n'est moins sûr. À moins d'avoir beaucoup de chance, on peut passer entre elles sans soupçonner qu'elles sont là. Cela dépend si l'on navigue de jour ou de nuit, et encore plus de la hauteur du nid-de-pie. Ce n'est pas la même chose en haut du mât d'une caraque et en haut du mien. »

Je haussai les épaules. « On peut toujours espérer.

— C'est ce que disait la grenouille en voyant la cigogne. Mais elle avait la bouche sèche, et les mots n'ont pas pu sortir. »

Eata se tut quelques instants, étudiant mon visage et non plus les vagues de la mer. « Sais-tu ce qui t'est arrivé, Sévérien ? Même si tu n'es qu'un rêve des cacogènes ?

— Oui, répondis-je. Mais je ne suis pas un fantôme. Ou alors, si j'en suis un, c'est la faute à Tzadkiel et aux hiérogrammastes.

— Raconte-moi maintenant tout ce qui t'est arrivé, comme je viens de le faire pour moi.

— Entendu. Mais laisse-moi tout d'abord te poser une question. Que s'est-il passé sur Teur après mon départ ? »

Eata s'assit sur un coffre d'où il pouvait me voir sans devoir tourner la tête. « C'est vrai, commença-t-il. Tu es parti chercher le Nouveau Soleil, c'est ça ? Est-ce que tu l'as trouvé ?

— Oui et non. Je te répondrai en détail dès que tu m'auras dit ce qui est arrivé sur Teur.

— Je ne sais probablement pas grand-chose sur ce qui t'intéresserait. » Il se frotta la mâchoire. « En plus, je ne suis pas sûr de me souvenir de ce qui s'est passé ni du moment où ça s'est passé. Tout le temps qu'on est restés ensemble, Maxellindis et moi, tu étais autarque, mais on disait que tu passais presque tout ton temps à combattre les Asciens. Puis, quand je suis revenu des terres Xanthiques, tu étais déjà parti.

— Si tu y es resté deux ans, tu as donc passé huit ans avec Maxellindis.

— Ça doit être à peu près cela. Quatre ou cinq avec elle et son oncle, plus trois ou quatre avec elle seule sur le bateau. Toujours est-il que ton autarquesse, elle est devenue autarque. Les gens en parlaient parce que c'était une femme ; on disait qu'elle n'avait pas les mots.

« C'est pourquoi, lorsque j'ai échangé mon or xanthique contre des chrisos, certains avaient ton profil et d'autres le sien, ou en tout cas celui d'une femme. Elle a épousé le Dux Caesidius. Il y a eu une grande fête de haut en bas de la rue Iubar, avec des viandes et du vin pour tout le monde. Je me suis soûlé, et je ne suis retourné à mon bateau qu'au bout de trois jours. Les gens disaient que c'était un bon mariage ; qu'elle pouvait rester au Manoir Absolu et s'occuper de l'empire pendant que lui s'occupait de la guerre avec les Asciens.

— Je me souviens de lui, dis-je. C'était un remarquable général. » Étrange d'évoquer ce visage taillé en tête de faucon et d'imaginer cet être féroce et maussade couchant avec Valéria.

« On disait aussi qu'elle l'avait épousé parce qu'il te ressemblait, reprit Eata. Mais il était plus beau, je crois, et peut-être un peu plus grand que toi. »

J'essayai de m'en souvenir. Plus beau que moi, avec mon visage couturé, certainement. Il me semblait en revanche que Caesidius avait été plus petit que moi, mais un homme se sent toujours grand lorsque tous les autres s'agenouillent devant lui.

« Et puis il est mort, continua Eata. L'an dernier.

— Je vois. »

Pendant un long moment je restai accoté au bastingage, réfléchissant. Luna, maintenant haute au-dessus de nos têtes, projetait l'ombre noire du mât comme une barre entre nous. Il y avait quelque chose d'étrangement juvénile chez Eata, assis de l'autre côté.

« Et le Nouveau Soleil, Sévérian ? Tu m'as promis de tout me raconter. »

Je commençai mon récit ; mais alors que j'en étais au moment où je poignardais Idas, je vis qu'il s'était endormi.

CHAPITRE XLVII

La ville engloutie

J'aurais dû dormir mais en fus incapable. Pendant une veille ou davantage, je restai debout à la proue, regardant tour à tour l'eau et les dormeurs. Thaïs était allongée comme je l'étais souvent moi-même, le visage enfoui dans ses bras repliés. Péga avait recroquevillé son corps rebondi en chien de fusil, comme un chaton qui serait devenu femme ; son dos s'appuyait au flanc d'Odilo. Lui-même était étendu sur le dos, le ventre faisant saillie, les bras derrière la tête.

Dans une position encore à demi assise, Eata dormait la joue appuyée au bastingage ; il devait être épuisé. Tout en l'étudiant, je me demandais s'il me prendrait encore pour un eidolon à son réveil.

Et cependant qui étais-je au juste pour lui dire qu'il se trompait ? Le véritable Sévérian – et j'étais sûr qu'il y avait eu autrefois un véritable Sévérian – avait disparu depuis longtemps parmi les étoiles. Je levai les yeux vers elles, essayant de le retrouver.

Finalement je me rendis compte que je n'y arriverais pas, non parce qu'il n'y était pas (il y était), mais parce que Ushas s'était détourné de lui et le cachait, avec beaucoup d'autres astres, derrière l'horizon. Car notre Nouveau Soleil n'est qu'une étoile parmi des myriades, sauf peut-être que dorénavant, comme les autres ne sont plus visibles de jour, les hommes allaient finir par l'oublier.

Il ne fait aucun doute que notre soleil est aussi resplendissant que tout ce que l'on voyait depuis le pont du

vaisseau de Tzadkiel. Je les examinai néanmoins en détail, même en sachant que je ne découvriraient jamais ce Sévérian qui n'était pas un rêve d'Eata ; et finalement je compris que c'était le vaisseau que je cherchais. Je ne le trouvai pas non plus, mais les étoiles étaient si ravissantes que l'effort ne me coûta pas.

Le livre brun que je ne portais plus sur moi, un livre qui avait certainement été détruit avec des millions d'autres dans la bibliothèque de maître Oultan, rapportait l'histoire d'un grand sanctuaire, un endroit voilé par un rideau couvert de diamants de peur que l'homme ne voie le visage de l'Incréé et ne meure. Après bien des siècles et des siècles, un téméraire força son chemin jusqu'au temple, abattit ses gardiens et arracha le rideau pour s'emparer des innombrables diamants dont il était cousu. La petite salle qu'il découvrit derrière était vide, du moins d'après le conte ; mais lorsqu'il sortit du temple et se retrouva sous le ciel nocturne, il leva les yeux et fut consumé par les flammes. Comme il est terrible de ne connaître nos histoires qu'une fois que nous les avons vécues !

Peut-être était-ce le souvenir de cette histoire. Peut-être n'était-ce rien de plus que l'idée de la bibliothèque noyée sous les eaux dont Cyby, j'en étais sûr, devait avoir été le dernier maître et dans laquelle, j'en étais tout aussi convaincu, il devait être mort. Toujours est-il que la prise de conscience que Teur venait d'être détruite me submergea avec une clarté et une horreur nouvelles pour moi, quelque chose que je n'avais même pas ressenti en voyant le cottage en ruine avec son conduit de cheminée encore debout, alors que j'avais éprouvé les prémisses de cette épouvante. Les forêts dans lesquelles j'avais chassé avaient disparu ; il n'en restait pas un arbre, pas un rameau. Le million de petites fermes qui avaient fait vivre des Mélito et les avaient envoyés vers le nord avec tant de candeur et d'humble courage, les vastes pampas que Foïla avait parcourus lance au poing et l'intrépidité au cœur – tout avait disparu, jusqu'au dernier navet, jusqu'au dernier brin d'herbe.

Un enfant mort, bercé par les vagues, avait l'air de me faire signe. Quand je le vis, je compris que je n'avais qu'un seul moyen d'expier ce que j'avais fait. Les vagues me faisaient signe, l'enfant mort me faisait signe et alors que je me disais que je

n'avais pas assez de volonté pour m'ôter la vie, je sentis le plat-bord me glisser des mains.

L'eau se referma sur moi, mais je ne me noyai pas. J'avais l'impression de pouvoir respirer sous l'eau, sans toutefois m'y décider. Illuminés par Luna, qui flamboyait maintenant comme une émeraude, les flots m'entouraient comme du verre vert en fusion. Lentement, je m'enfonçais dans un abîme qui paraissait plus clair que l'air.

Très loin, de grandes formes se profilaient indistinctement – des choses cent fois plus grandes qu'un homme. Certaines faisaient penser à des bateaux, d'autres à des nuages ; l'une était une tête livide sans corps ; une autre possédait cent têtes. Elles se perdirent progressivement dans la brume verte, et je vis en dessous de moi une plaine de vase et d'alluvions sur laquelle se dressait un palais plus vaste que notre Manoir Absolu, bien qu'il fût en ruine.

Je compris alors que j'étais mort, mais que pour moi la mort n'était pas une libération. L'instant suivant je compris aussi que je rêvais et qu'au chant du coq (dont le brillant œil noir ne serait pas à nouveau percé par le magicien) je me réveillerais pour m'apercevoir que je partageais le lit de Baldanders. Le Dr Talos le battrait, et nous partirions à la recherche d'Aghia et de Jolenta. Je m'abandonnai à ce rêve ; mais j'avais presque réussi à déchirer le voile de Maya, ce glorieux tissage d'apparences qui dissimule l'ultime réalité.

Puis le bloc de rêves retrouva son intégrité, bien qu'agité par les vents glacés qui soufflent de la réalité aux songes et nous emportent comme autant de fétus. Le « palais » qui m'avait fait penser au Manoir Absolu était simplement la ville de Nessus. Elle qui était si vaste me paraissait plus immense que jamais ; en de nombreux endroits son mur s'était écroulé comme l'enceinte de la Citadelle et elle était ainsi vraiment devenue une cité infinie. Beaucoup de tours s'étaient également effondrées et les amas de pierres et de briques ressemblaient à des tas de déchets de melons pourris. Des bancs de maquereaux se promenaient là où s'avancait vers la cathédrale, d'un pas solennel, la procession des Conservateurs.

J'essayai de nager et découvris que je le faisais déjà ; que mes bras et mes jambes se mouvaient en mesure sans que ma volonté y prit part. Je m'arrêtai, mais sans pour autant remonter à la surface, comme je m'y attendais. Dérivant, hébété, dans un invisible courant, je m'aperçus que le lit de Gyoll s'étendait en dessous de moi, traversé encore par ses ponts orgueilleux, mais privé de son fleuve maintenant que l'eau était partout. Des choses noyées attendaient là, en décomposition et enrobées de vert et d'algues en rubans : vaisseaux naufragés, colonnes effondrées. Je tentai de chasser la dernière bouffée d'air de mes poumons, pour pouvoir enfin me noyer. Un tourbillon de bulles s'en échappa ; l'eau glacée qui se précipita en moi, cependant, n'apporta pas avec elle le froid glacé de la mort.

Je continuais à m'enfoncer, bien que très lentement, et finis par me retrouver debout à un endroit où je n'aurais jamais pensé accéder : dans la boue et les débris qui tapissaient le fond du fleuve. C'était comme se tenir sur le pont du vaisseau de Tzadkiel, car c'est à peine s'il y avait suffisamment de pression pour que la plante de mes pieds nus arrivât à reposer sur le sol. Le courant m'invitait à le suivre, et je me sentais comme un fantôme qu'il aurait suffi d'une respiration pour dissiper, pourvu que cette respiration eût murmuré des mots d'exorcisme.

Je marchai – ou plutôt je nageai plus ou moins et fis semblant de marcher. Chacun de mes pas soulevait un nuage de limon qui dérivait à côté de moi comme une créature vivante. Lorsque je m'arrêtai pour lever les yeux, je pus voir Luna la verte, tache informe et brouillée au-dessus de vagues invisibles.

Portant de nouveau mes regards à mes pieds, je vis un crâne jaunâtre, à demi pris par la vase. Je le soulevai ; la mâchoire inférieure avait disparu, mais pour le reste il était complet et ne portait pas de traces de blessure. Étant donné sa taille et l'état excellent de ses dents, j'en conclus qu'il avait sans doute appartenu à un adolescent. Un comme moi, qui s'était noyé il y avait longtemps dans Gyoll, peut-être quelque jeune apprenti, mort depuis tant de temps que son histoire ne m'était pas

parvenue ; ou alors un gamin du bidonville agglutiné autour des bras d'eaux sales.

Ce pouvait être aussi le crâne de quelque malheureuse que l'on avait étranglée et dont on avait jeté le corps dans le fleuve ; non seulement des femmes et des enfants, mais aussi des hommes avaient ainsi péri chaque nuit dans Nessus. Il me vint à l'esprit que lorsque l'Incréé m'avait choisi comme instrument pour détruire la terre, seuls étaient morts innocents les bébés et les bêtes.

Quelque chose me disait cependant que ce crâne était celui d'un garçon, un garçon en quelque sorte mort pour moi, victime de Gyoll lorsque Gyoll avait été privée de la victime qui lui était due en sacrifice. Je le pris par les yeux, le secouai pour en faire tomber la boue et l'emportai avec moi.

De longues marches de pierre s'enfonçaient très bas dans le lit du fleuve, témoignage muet du nombre de fois que l'on avait surélevé ses digues et ses atterrissages. Je les gravis toutes, alors que j'aurais tout aussi bien pu me laisser flotter jusqu'en haut.

Tous les logis des quartiers populaires s'étaient effondrés, sans exception. Je vis une masse d'au moins plusieurs centaines de poissons minuscules réfugiée au milieu des ruines ; ils se dispersèrent en éclairs argentés à mon approche, révélant un cadavre décoloré et partiellement dévoré. Après cela, j'évitai de déranger les bancs que je rencontrais.

Il y avait bien entendu de nombreux cadavres comme celui-ci dans la ville, cette ville naguère si vaste qu'elle excitait l'admiration du monde entier. Mais qu'en était-il de moi ? N'étais-je qu'un cadavre de plus à la dérive ? Mon bras était froid à mon propre toucher et le poids de l'eau écrasait mes poumons ; j'avais l'impression de marcher comme un somnambule. Je me déplaçais pourtant (ou croyais me déplacer) contre le courant, et mes yeux voyaient.

Couverts de rouille et verrouillés, les battants du portail de la nécropole se dressaient devant moi, des pelotes emmêlées de varech accrochées comme des oriflammes à leurs pointes, se tordant à l'image de ces chemins de montagne qui sont le symbole éternel de mon ancien exil. Je m'élançai vers le haut, donnant plusieurs coups de brasse, ce qui me faisait brandir le

crâne sans le vouloir. Soudain pris de honte, je le relâchai ; mais il eut l'air de me suivre, entraîné par le mouvement de mes mains.

Avant de m'embarquer sur la navette des hiérodules qui devait me conduire jusqu'au vaisseau de Tzadkiel, je m'étais accroupi dans l'air, entouré de mouettes qui tournaient en rond en criant. Ici se trouvait cette réalité qu'avait présagée la cérémonie. Je le savais, je le comprenais, et ce savoir était une certitude : le Nouveau Soleil devait faire ce que je faisais maintenant, flotter sans poids au-dessus du monde ancien noyé d'eau, cerné par ses morts. La perte de ses anciens continents était le prix que Teur avait à payer ; ce voyage était celui que j'avais à payer, moi, et que je payais maintenant.

Le crâne alla se poser doucement sur la terre détrempée dans laquelle on avait mis les pauvres de Nessus, génération après génération. Je le repris. Quelles paroles, déjà, m'avait adressées le localiste de la bretèche ?

L'exulte Talarican, dont la folie se manifestait à l'évidence par le soin maniaque avec lequel il s'intéressait aux aspects les plus triviaux de l'existence humaine, prétendait avoir calculé le nombre des personnes qui vivaient uniquement des déchets abandonnés par les autres : deux mille, en gros... et que si un pauvre enjambait le parapet du pont chaque fois que nous respirions, nous vivrions éternellement, car la ville engendre et détruit les hommes plus vite que nous ne respirons.

Plus personne n'enjambe les parapets, les eaux ayant enjambé ceux-ci. Au moins, un terme est-il mis à leur misère ; et peut-être certains ont-ils survécu.

Lorsque j'atteignis le mausolée où j'avais joué enfant, je trouvai fermée sa porte restée si longtemps entrebâillée ; la force des eaux avait achevé un mouvement commencé peut-être un siècle auparavant. Je déposai le crâne sur le seuil et nageai vigoureusement vers la surface, une surface sur laquelle dansait une lumière dorée.

CHAPITRE XLVIII

Terres anciennes, terres nouvelles

Le bateau d'Eata restait invisible. Écrire, comme je dois le faire, que je passai toute la journée et une bonne partie de la nuit suivante à nager peut paraître d'une grande prétention : c'est pourtant ce que je fis. Cette eau que les autres disaient trouver salée me semblait douce ; j'en buvais lorsque j'avais soif et elle me désaltérait. Je me sentais rarement fatigué ; lorsque je l'étais, je me reposais, bercé par les vagues.

Je m'étais déjà débarrassé de tous mes vêtements, sauf de mon pantalon ; je décidai finalement de l'ôter aussi. Par une vieille habitude de prudence, j'en fouillai les poches avant de l'abandonner ; j'y trouvai trois petites pièces de laiton, le cadeau d'Ymar. Les inscriptions, comme les profils gravés, avaient presque disparu et elles étaient noires de vert-de-gris – ayant exactement l'apparence d'anciens objets qu'elles étaient. Je les laissai glisser de mes doigts, avec tout Teur.

Deux fois je vis de grands poissons, qui étaient peut-être dangereux ; mais à aucun moment ils ne se montrèrent menaçants pour moi. Pour ce qui était des femmes des eaux (dont Idas était la plus petite), je n'en vis aucune. Je ne rencontrais pas non plus Abaïa, leur maître, ni Erebus, ni aucune de ces choses monstrueuses.

Arriva la nuit avec son grouillement d'étoiles ; je restai allongé sur le dos, flottant en les regardant, bercé dans les bras tièdes d'Océan. Combien d'univers regorgeant de richesses passaient ainsi au-dessus de ma tête ! Une fois, alors que je fuyais Abdesius, je m'étais recroqueillé au creux d'un rocher et

avais contemplé ces mêmes étoiles, essayant d'imaginer leurs compagnons et comment les hommes auraient pu y vivre et y édifier des cités où il y aurait eu moins de maux que dans les nôtres. Je savais maintenant ce qu'avaient d'insensé de tels rêves, car j'avais depuis visité un autre monde et l'avais trouvé plus étrange que tout ce que j'aurais pu imaginer. De même, je n'aurais jamais imaginé d'équipage aussi hétéroclite que celui enrôlé sur le vaisseau de Tzadkiel, non plus que la présence des « gabiers » ; et cependant les uns et les autres venaient de Briah, comme moi-même, sans parler de Tzadkiel, qui n'avait éprouvé aucun scrupule à les prendre à son service.

Mais j'avais beau rejeter ces rêveries, je ne cessai d'en être assailli. Autour de certaines étoiles qui pourtant ne m'apparaissaient que comme tisons rougeoyant sous la cendre au cœur de la nuit, je croyais voir des rondes d'étoiles encore plus petites ; et tandis que je les contemplais, des paysages flous et sombres s'imposaient à mon esprit, superbes et terrifiants. Finalement, des nuages vinrent occulter les astres, et je dormis pendant un certain temps.

Lorsque arriva le matin, je regardai la nuit d'Ushas tomber du visage du Nouveau Soleil. Pas une autre planète de Briah n'offrait une vue aussi resplendissante, et je n'avais rien admiré de plus merveilleux sur Yesod. Le jeune roi, éclatant d'un or comme on n'en trouve dans aucune mine, parcourait les vagues à grands pas ; et sa gloire était telle que qui l'avait contemplée n'aurait jamais dû en contempler une autre.

Les vagues dansaient pour lui et lançaient des milliers de gouttes pour honorer ses pieds, des gouttes qu'il transformait en diamants. Une grande vague arriva – car le vent se levait – et je la chevauchai comme une hirondelle chevauche une brise printanière. À son sommet je ne pus rester plus qu'une respiration, mais de là je pus voir son visage ; je n'en fus pas aveuglé, mais découvris que ce visage était le mien. C'est une chose qui ne s'est pas reproduite depuis, et qui ne se reproduira plus, peut-être. Entre nous, à une distance de cinq lieues ou davantage, une ondine surgit de l'eau et leva la main pour le saluer. Puis la vague passa et je retombai avec elle. Si j'avais attendu, une deuxième vague serait sans doute venue me

soulever une autre fois ; mais dans bien des cas, il ne peut y avoir de deuxième fois, et ce moment privilégié en était pour moi l'exemple le plus parfait. Afin qu'aucun souvenir inférieur ne vînt l'obscurcir, je sondai les eaux brillantes, poussant encore plus profond, désirant vivement mettre à l'épreuve les pouvoirs que je m'étais découverts la nuit précédente.

Je les possédais encore, même si je ne nageais plus dans un état à demi rêveur ; quant à l'envie de mettre fin à mes jours, elle s'était évanouie. Mon univers était maintenant du bleu le plus pur et le plus pâle, avec un sol ocré et une voûte dorée. Le soleil et moi flottions dans l'espace et sourions à l'adresse de nos sphères.

Lorsque j'eus nagé un moment – pendant combien de respirations, je ne saurais le dire, car je ne respirais pas –, je me souvins de l'ondine et me mis en devoir de la chercher. Je la craignais encore, mais j'avais fini par apprendre que celles de son espèce n'étaient pas toujours à craindre. Et bien qu'Abaïa eût conspiré pour empêcher la venue du Nouveau Soleil, l'époque pendant laquelle ma mort aurait pu changer le cours des événements était révolue. Je m'enfonçais de plus en plus dans les eaux, car je ne tardai pas à me rendre compte qu'il est plus facile de voir quelque chose qui se déplace à contre-jour de la brillante surface.

Puis toute idée de l'ondine s'évapora. En dessous de moi s'étendait une autre ville, ville qui m'était inconnue et ne pouvait être Nessus. Ses tours effondrées tapissaient le fond d'Océan, la base de certaines se dressant encore ; et les vestiges d'anciens naufrages reposaient parmi elles, qui étaient déjà antiques lors même que les épaves avaient été celles de beaux navires tout neufs, lancés avec des cris de joie, des oriflammes dans le gréement et des danses sur le pont.

Fouillant parmi les tours effondrées, je découvris des trésors d'une telle noblesse qu'ils avaient survécu intacts au passage des âges, gemmes splendides, métaux éclatants. Mais je ne trouvai pas la chose que je cherchais, le nom de cette ville et celui du peuple qui l'avait édifiée avant qu'elle fût dévorée par Océan comme nous venions de nous faire dévorer Nessus. À l'aide de débris et de coquillages, je grattai des linteaux de porte et des

piédestaux ; beaucoup de mots s'y trouvaient écrits, mais dans des caractères qui m'étaient inconnus.

Pendant plusieurs veilles, je nageai et fouillai ces ruines sans lever une fois les yeux ; puis une ombre énorme glissa le long de l'avenue ensablée qui s'allongeait devant moi. Je tournai la tête vers le haut et contemplai l'ondine, chevelure de serpent de mer et ventre de carène, tandis qu'elle passait rapidement et s'évanouissait dans un bouillonnement éblouissant.

J'oubliai sur-le-champ les ruines. Lorsque je regagnai l'air, je rejetai de l'eau mêlée de brume en soufflant comme un lamantin et secouai la tête pour chasser mes cheveux de devant mes yeux. Car en crevant la surface, j'avais aperçu la côte : une rive basse et brune dont j'étais séparé par moins d'eau que par le bras qui existait autrefois entre les jardins botaniques et la berge de Gyoll.

En à peine plus de temps qu'il ne m'en faut pour l'écrire, je sentais le sol sous mes pieds. Je quittai la mer en pataugeant, la mer que j'aimais toujours, tout comme j'avais quitté les étoiles alors que je les aimais ; et en vérité il n'est de lieu dans Briah qui ne soit aimable dès qu'il ne contient plus la menace de la mort – sinon ceux que les hommes ont rendus tels. Mais c'était la terre que j'aimais le mieux, car c'était sur la terre que j'étais né.

Mais quel endroit désolé ! Pas le moindre brin d'herbe n'y poussait. Du sable, quelques pierres, de nombreux coquillages et une vase noire et épaisse qui cuisait et se craquelait au soleil, voilà à quoi se réduisait le paysage. Quelques vers de la pièce du Dr Talos me revinrent à l'esprit :

Les continents eux-mêmes sont comme de vieilles femmes couvertes de fond de teint craquelé, ayant depuis longtemps perdu toute beauté et toute fertilité. Le Nouveau Soleil s'en vient et les enverra s'écraser au fond des mers comme des navires que l'on saborde. Puis ils en remonteront, rénovés, scintillants d'or, d'argent, de fer et de cuivre. Avec des diamants, des rubis et des turquoises, et des terres riches de s'être vautrées pendant des millions de millénaires dans le fond des océans où elles avaient roulé.

Moi qui me vante tant de ne rien oublier, j'avais perdu de vue que c'était les démons qui s'exprimaient ainsi.

Mille fois je fus tenté, et même plus que tenté, de retourner dans Océan ; mais je résistai, et me mis en chemin vers le nord, suivant un rivage qui paraissait continuer indéfiniment d'un pôle à l'autre, sans changement. Des restes de naufrages jonchaient ce rivage, mais aussi des poutres de construction brisées et des arbres déracinés, rejetés là par les vagues comme fétus de paille, avec parfois, au milieu, un chiffon ou les débris d'une pièce de mobilier. Je trouvai à plusieurs reprises des branches si fraîchement rompues qu'elles portaient encore des feuilles bien vertes, comme inconscientes de la disparition définitive de leur monde.

Finalement, la rive s'incurva pour former une grande baie, une baie si vaste que sa partie la plus lointaine se perdait à l'horizon ; je voyais une partie de l'autre rive à une bonne lieue de distance, au-delà du scintillement des eaux. J'aurais pu facilement nager jusque-là, mais je répugnais à plonger de nouveau.

Le Nouveau Soleil avait presque disparu derrière l'épaule montante du monde, et bien qu'il eût été agréable de dormir bercé par les vagues, je n'avais aucun désir de recommencer et aurais bien aimé ne pas dormir mouillé sur la rive. Je décidai de camper où je me trouvais, de me faire un feu (si je pouvais) et de manger (si j'arrivais à trouver de la nourriture) ; pour la première fois de la journée, je pris conscience que je n'avais rien mangé depuis le maigre repas partagé sur le bateau d'Eata.

Il y avait assez de bois pour alimenter les feux de camp d'une armée, mais j'eus beau fouiller partout à la recherche des boîtes et des barils dont avait parlé Eata, je ne trouvai rien ; au bout de deux veilles, je n'avais déniché qu'une bouteille à demi pleine d'un vin rouge râpeux, tout ce qui restait, peut-être, d'une taverne minable dans le genre de celle où l'oncle de Maxellindis avait trouvé la mort. En frappant des pierres les unes contre les autres et en gardant celles qui paraissaient le mieux convenir, je finis par tirer quelques maigres étincelles, mais rien qui pût enflammer les brindilles humides que j'avais rassemblées. Lorsque le Nouveau Soleil eût complètement disparu, et que mes futiles efforts devinrent la risée des étoiles flamboyant

silencieusement, j'abandonnai et m'installai pour dormir, quelque peu réchauffé par le vin.

J'avais cru que jamais je ne reverrais Aphéta. En cela je m'étais trompé car je la vis cette nuit qui me regardait depuis le ciel comme elle m'avait regardé lorsque j'avais quitté Yesod avec Burgundofara. Je clignai des yeux et regardai mieux, mais ne vis bientôt plus que le disque vert de Luna.

Je n'avais pas l'impression de dormir, mais Valéria était assise à côté de moi, et pleurait Teur noyée par les eaux ; ses larmes chaudes et douces faisaient de petits bruits en tombant sur mon visage. Je m'éveillai, chaud et congestionné, et vis que Luna se cachait derrière un gros nuage d'où tombait la pluie tiède. Non loin de là sur la plage, une porte sans chambranle offrait l'abri d'un toit primitif. Je rampai dessous et, le visage dans le creux du bras, me rendormis en souhaitant de ne plus jamais me réveiller.

De nouveau la lumière verte inondait la plage. L'une des monstruosités volantes qui m'avaient arraché à l'épave de l'atmoptère du vieil autarque voletait comme un insecte entre Luna et moi, devenant de plus en plus grande ; pour la première fois je compris que les noctulites étaient ses ailes. Celui-ci atterrit maladroitement au milieu des loups blancs, sur la boue craquelée.

Sans le moindre souvenir d'y être monté, je me retrouvai sur son dos, d'où je glissai. Frangées d'émeraude par Luna, les vagues se refermèrent sur moi, et je vis la Citadelle en dessous. Des poissons grands comme des navires nageaient entre ses tours, que j'avais crues à tort écroulées. En dehors de l'eau et des algues, tout était comme auparavant. Pendant un moment, je tremblai de m'empaler sur leurs spires. Le grand canon qui avait fait feu sur moi lorsque j'avais fui la préfète Prisca tonna de nouveau, et sa foudre fendit Océan dans un rugissement d'écume.

L'éclair me frappa, mais ce ne fut pas moi qui mourus : la Citadelle engloutie s'évanouit comme le rêve qu'elle était, et je me retrouvai en train de nager. Je franchis la partie écroulée de l'enceinte et m'avançai dans la véritable Citadelle. Le haut de ses

tours dépassait des vagues ; et Jutuma se tenait au milieu, de l'eau jusqu'au cou, en train de dévorer des poissons.

« Tu as survécu », lui lançaï-je, sentant alors qu'il ne s'agissait là aussi que d'un rêve.

Elle acquiesça. « Pas toi. »

Je mourais de faim et de peur, mais je lui demandai : « Alors je suis donc mort ? Et je suis arrivé là où se trouvent les morts ? »

Elle secoua la tête. « Tu vis.

— Je dors.

— Non. Tu as... » Elle se tut, mâchant, son énorme visage dépourvu d'expression.

Lorsqu'elle reprit la parole, des poissons qui n'étaient pas comme les énormes bêtes de mon rêve mais des créatures argentées pas plus grosses que des perches se mirent à sauter de l'eau sous son menton pour attraper les débris qui retombaient de sa bouche. « Tu as renoncé à la vie, ou du moins as-tu voulu y renoncer. Dans une certaine mesure, tu as réussi.

— Je rêve.

— Non. Tu ne rêves plus. Ainsi mourrais-tu, si tu le pouvais.

— C'est parce que je n'ai pas supporté la vue de Thécla torturée, n'est-ce pas ? Et je viens de voir mourir Teur ainsi ; c'est moi son assassin.

— Qui étais-tu, me demanda-t-elle, lorsque tu te tenais devant le siège de justice du hiérogrammate ?

— Un homme qui n'avait pas encore détruit tout ce qu'il aimait, répondis-je.

— Tu étais Teur, et donc Teur a survécu.

— C'est Ushas, maintenant ! criai-je.

— Si tu préfères. Mais Teur vit en toi et en Ushas.

— Je dois réfléchir, lui dis-je. M'éloigner et réfléchir. » Je n'avais pas voulu supplier, mais quand j'entendis ma voix, c'était celle de quelqu'un qui implore.

« Alors, va. »

Je regardai, sans espoir, la Citadelle à demi submergée.

Jutuma m'indiqua une direction comme une femme de village montreraient la direction dans laquelle s'est perdu un voyageur ; ses mains et ses bras se tendaient dans des directions

que je n'avais pas soupçonnées tant qu'elle ne me les avait pas indiquées. « Par là l'avenir, par là le passé. Ici sont les bornes du monde, et au-delà, les autres mondes de ton soleil et les mondes d'autres soleils. Ici coulent les eaux qui montent de Yesod et se précipitent vers Briah. »

Je n'hésitai pas.

CHAPITRE XLIX

Apu-Punchau

La nuit n'obscurcissait plus les eaux, devenues vert sombre ; j'avais l'impression d'y deviner d'innombrables rubans d'algues, se tenant tout droits et ondulant dans le courant. La faim me rendait obnubilé par le souvenir de Jutuma dévorant ses poissons ; je voyais cependant Océan se dissoudre, se faire plus ténu et plus léger, chaque goutte minuscule se séparant des autres jusqu'à ce qu'il ne restât plus qu'une brume.

Je respirai et c'est de l'air, non de l'eau, qui pénétra dans mes poumons. Je frappai du pied ; j'étais sur un sol solide.

Ce qui avait été l'inondation se présentait maintenant comme une pampa couverte d'une herbe à hauteur de taille, une mer d'herbe dont les rives se perdaient dans un tourbillon de blanc, comme si y dansaient en débandade, silencieux, vifs et sombres, une troupe de fantômes. La caresse de la brume cessa de m'horrifier, bien qu'elle fût aussi poisseuse que celle de n'importe quel spectre, dans un conte d'épouvante. Avec l'espoir de trouver de la nourriture et de me réchauffer, je me mis en marche.

On dit que ceux qui cheminent dans la nuit, et encore plus dans le brouillard, ne font que décrire des cercles dans la plaine. Peut-être est-ce ce qui m'arriva, mais je ne le crois pas. Un vent léger agitait cette brume, et il souffla toujours dans mon dos.

Jadis, je m'étais retrouvé arpantant la Voie d'Eau, sourire aux lèvres, non sans remâcher mon malheur – ce qui m'avait rendu extatique. Je savais maintenant que je venais de commencer le voyage qui devait faire de moi l'exécuteur des

hautes œuvres de Teur. Et bien que ma tâche fût accomplie, je sentais que plus jamais je ne pourrais être heureux – même si, au bout d'une veille ou deux, j'aurais été ravi de simplement retrouver ma cape de guilde.

Finalement, le vieux soleil de Teur se leva derrière moi, et se leva dans une gloire couronnée d'or. Les spectres se dissipèrent devant lui ; je contemplais le grand océan murmurant de la pampa qui s'étendait devant moi à l'infini et sur lequel couraient des milliers de vagues. À l'infini sauf à l'est, où des montagnes élevaient de puissants remparts qu'aucun homme n'avait encore franchis.

Je continuai vers l'ouest et je me dis en marchant que moi qui avais été le Nouveau Soleil, je me cacherais volontiers derrière l'horizon si je l'avais pu. Celui qui avait été le Vieux Soleil avait peut-être ressenti la même chose. Un tel Vieux Soleil avait existé, après tout, dans *Eschatologie et Genèse* du Dr Talos, et si notre représentation resta à jamais inachevée, le Dr Talos, devenu lui-même vagabond des terres occidentales, avait eu l'intention de tenir le rôle.

Des oiseaux à longues pattes arpentaient la pampa, mais s'enfuyaient dès que je me rapprochais trop. Une fois, juste après l'apparition du soleil, je vis un félin tacheté ; mais il était rassasié et passa son chemin. Des condors et des aigles planaient haut au-dessus de ma tête, simples points noirs contre le ciel bleu et brillant. J'étais aussi affamé qu'eux ; et alors que je n'aurais pu en trouver en un tel lieu, j'imaginais sentir de temps en temps l'odeur du poisson frit, certainement trompé par le souvenir de la méchante auberge dans laquelle j'avais rencontré, pour la première fois, Baldanders et le Dr Talos.

Dans sa cellule, un client peut supporter jusqu'à trois jours de privation d'eau, d'après ce que nous disait maître Palaemon ; mais pour un homme qui peine sous le soleil, ce délai est beaucoup plus court. Je serais mort ce jour-là, je crois bien, si je n'en avais pas trouvé, ce qui se produisit alors que mon ombre s'allongeait loin derrière moi. Ce n'était qu'un ruisseau étroit, à peine plus large que le ruisseau au-delà de Briah tel qu'il m'était apparu ; il s'enfonçait si profondément dans la pampa qu'il était invisible et que je faillis tomber dedans.

Je dévalai ses flancs rocheux aussi promptement qu'un singe et étanchai ma soif de son eau tiédie par le soleil ; pour quelqu'un qui avait bu à même la mer limpide, elle avait un goût de boue. Te serais-tu trouvé avec moi en cet instant, lecteur, insistant pour que nous poursuivions notre chemin, je crois que je t'aurais privé de la vie. Je me laissai tomber entre les pierres, trop épuisé pour faire un pas de plus, et m'endormis avant d'avoir fermé les yeux.

Mais pas pour longtemps, me sembla-t-il. Tout près, un gros félin toussa et je m'éveillai, tremblant d'une peur plus ancienne que la première habitation humaine. Lorsque je n'étais qu'un petit garçon dormant au milieu des autres apprentis, dans la tour Matachine, j'avais souvent entendu cette toux, en provenance de la tour de l'Ours, sans en avoir peur. C'est la présence ou l'absence de murs qui doit faire la différence, je crois. Je savais alors que des murs m'entouraient, comme des murs entouraient aussi les atrox et les smilodons ; mais ici il n'y en avait aucun et je rassemblai des pierres à la lumière des étoiles ; je les empilai pour me faire une réserve de projectiles (comme je le croyais), mais en fait (comme il me semble maintenant) pour construire un mur.

Comme c'était étrange ! Tant que j'avais nagé et marché loin en dessous de l'inondation, je m'étais pris pour un jeune dieu, ou du moins pour plus qu'un homme ; je me sentais maintenant quelque chose de moins. À la réflexion, tout cela ne me parut cependant pas si étrange. Dans ce lieu, je me trouvais peut-être à une époque bien plus ancienne que celle dans laquelle Zak avait fait ce qu'il avait fait sur le vaisseau de Tzadkiel. Le Vieux Soleil brillait encore de tout son éclat, et même ces influences qui projettent derrière elles des ombres aussi longues que la mienne quand je marchais vers la ravine pouvaient fort bien ne pas m'atteindre.

L'aube arriva enfin. Le soleil de la journée précédente m'avait laissé la peau rougie et sensible ; je restai dans le ravin, où je trouvais de temps en temps un peu d'ombre et avançai soit en pataugeant dans l'eau, soit en empruntant la berge étroite. Je tombai sur le cadavre d'un pécar tué alors qu'il venait boire ;

j'arrachai un morceau de chair, la mâchai, et la fis descendre avec un peu d'eau boueuse.

Il était aux alentours de nones lorsque je découvris la première pompe. Le ravin faisait près de sept aunes de profondeur, et les autochtones avaient construit une série de petits barrages comme les marches d'un escalier, en empilant les pierres de la rivière. Une roue à laquelle étaient accrochés des seaux de cuir descendait avidement vers l'eau, entraînée à force de bras par deux hommes trapus couleur de momie, qui poussaient des grognements de satisfaction chaque fois qu'un seau versait son contenu dans leur auge d'argile.

Ils me crièrent quelque chose dans une langue que je ne compris pas, mais ne tentèrent pas de m'intercepter. Je les saluai de la main et poursuivis mon chemin, me demandant pourquoi ils irriguaient leurs champs alors que j'avais vu dans le ciel nocturne la constellation du crotale, l'étoile d'hiver qui engendre le bruit de crêcelle des branches prises dans un fourreau de glace.

Je passai devant une dizaine d'installations semblables avant d'atteindre le bourg, auquel un escalier de pierre permettait d'accéder. Des femmes l'empruntaient pour laver du linge et remplir des jarres, restant pour bavarder. Elles me regardèrent d'un œil rond ; j'ouvris les mains pour montrer que je n'avais pas d'armes, bien que ma nudité rendît ce geste manifestement inutile.

Les femmes parlèrent entre elles dans une langue mélodieuse. Je montrai ma bouche pour leur faire savoir que j'avais faim, et une femme efflanquée, légèrement plus grande que les autres, me donna un morceau d'un tissu usagé et rude pour que je m'en ceigne la taille, les femmes étant partout les mêmes.

Comme les hommes que j'avais croisés, ces femmes présentaient des traits particuliers : de petits yeux, une bouche étroite et de grandes joues plates. Il me fallut un mois, sinon davantage, pour comprendre pour quelles raisons ces autochtones paraissaient si différents de ceux que j'avais vus à la foire de Saltus, au marché de Thrax ou ailleurs : ces gens

avaient simplement plus de fierté et étaient beaucoup moins enclins à la violence.

Le ravin formait un évasement au pied des marches et n'offrait aucune ombre. Lorsque je compris qu'aucune de ces femmes n'avait l'intention de me nourrir, je grimpai l'escalier et allai m'asseoir à l'ombre d'une maison de pierre. Je suis tenté de placer ici un certain nombre de réflexions, des choses auxquelles j'ai réellement pensé au cours de mon séjour dans la ville de pierre ; mais je dois à la vérité d'avouer que sur le moment je ne pensais à rien du tout. J'étais épuisé, affamé, endolori. C'était un soulagement de ne plus être au soleil et de ne pas marcher, rien de plus.

Un peu plus tard, la femme de haute taille m'apporta un gâteau plat et une jarre d'eau, qu'elle posa à trois coudées de moi avant de détalier. Je mangeai le gâteau et bus l'eau, et m'endormis ce soir-là dans la poussière de la rue.

Le lendemain matin, j'errai de par la ville. Les maisons étaient construites avec des galets de la rivière retenus par un mortier de boue. Les toits étaient presque plats et faits de troncs rabougris recouverts d'un mélange de boue, de paille, de coquilles et de tiges végétales. À une porte, une femme me donna la moitié d'une galette noircie. Les hommes que je croisais m'ignoraient. Plus tard, lorsque je connus mieux ce peuple, je compris que cela tenait à l'obligation dans laquelle ils étaient de pouvoir expliquer tout ce qu'ils voyaient ; et comme ils n'avaient pas la moindre idée de ce que j'étais ni d'où je venais, ils faisaient semblant de ne pas m'avoir vu.

Ce soir-là je m'assis à la même place que la veille, mais lorsque la femme de haute taille revint, posant cette fois mon gâteau et la jarre un peu plus près, je pris l'un et l'autre et la suivis jusqu'à sa maison, l'une des plus vieilles et des plus petites. Elle eut peur lorsque je repoussai le panneau tressé mal en point qui fermait sa porte, mais je m'assis dans un coin pour boire et manger et m'efforçai de lui montrer, par toute mon attitude, que je ne lui voulais aucun mal. J'eus un peu plus chaud cette nuit-là, auprès de son petit feu, que dehors dans la rue.

Je me mis en devoir de réparer la maison en retirant les pierres prêtes à s'écrouler et en les redisposant ; la femme me regarda faire pendant un moment avant de partir pour la ville. Elle ne revint que tard l'après-midi.

Le jour suivant je la suivis et découvris qu'elle se rendait dans une maison plus grande où elle broyait du maïs dans un mortier, lavait les vêtements et balayait. Je connaissais alors déjà le nom de quelques objets, et je l'aiddais chaque fois que je comprenais ce qu'elle faisait.

Le maître de cette maison était un chaman. Il servait un dieu dont l'effrayante image se dressait à l'extérieur de la ville, à l'est. Après avoir travaillé quelques jours pour sa famille, j'appris qu'il assurait chaque matin, avant mon arrivée, l'acte principal de son culte. Après cela, je me levais plus tôt et apportais le petit bois à l'autel sur lequel il faisait brûler de la farine et de l'huile ; à la fête du milieu de l'été, il ouvrait la gorge d'un coypu, sur un fond de battements de pieds et de petits tambours. C'est ainsi que je vécus au milieu de ce peuple, partageant leur vie autant que je le pouvais.

Le bois était une denrée très précieuse. Les arbres ne poussaient pas sur la pampa, et on n'en trouvait qu'à la limite des champs. Le feu de la femme de grande taille, comme ceux de tous les autres, était fait de paille, de brindilles, de coques de fruit, tout cela mélangé à des bouses séchées au soleil. On trouvait parfois de la paille jusque dans le feu que le chaman rallumait chaque matin lorsque, chantant une mélodie, il captait les rayons du Vieux Soleil dans son bol sacré.

Je n'avais pas eu de mal à remettre en état les murs de la maison de la femme, mais j'étais plus en peine pour le toit. Les troncs étaient menus et vieux et plusieurs étaient craquelés de façon menaçante ; j'envisageai un moment d'ériger une colonne de pierre pour soutenir les plus abîmés, mais cette colonne n'aurait fait qu'encombrer un peu plus la maison déjà petite.

Après y avoir réfléchi, je jetai à bas toute la structure et la remplaçai par un entrecroisement d'arches comme celles que j'avais vues dans l'abri de berger où j'avais laissé le châle des Pèlerines, faites de pierres plates de la rivière qui venaient se rejoindre au sommet. Je me servis d'autres pierres, de terre

battue et des troncs que j'avais retirés du toit comme échafaudage en attendant l'achèvement des arches, et je renforçai les murs à l'aide d'autres pierres encore, afin qu'ils supportent le poids de l'ensemble. La femme et moi dûmes dormir dehors pendant la construction ; mais elle accepta cet inconvénient sans se plaindre, et lorsque j'eus terminé et revêtu la structure en ruche d'une couche de boue et d'herbes mêlées comme avant, elle se retrouva avec une nouvelle demeure, haute et solide.

Lorsque je m'étais mis au travail et avais commencé à abattre l'ancien toit, personne ne m'avait prêté attention ; mais quand je me mis à monter mes arches, des hommes vinrent des champs pour me voir, et certains m'aidèrent. Au moment où je démantelais le dernier échafaudage, le chaman lui-même fit son apparition, accompagné du hetman du bourg.

Pendant quelque temps, ils firent le tour de la maison ; mais lorsqu'il devint évident que les échafaudages ne soutenaient plus le toit, ils entrèrent avec des torches. Et finalement quand mon travail fut terminé, ils me firent asseoir et me posèrent des questions en s'aidant de nombreux gestes parce que je ne parlais encore que très peu leur langue.

Je leur expliquai tout ce que je pus, entassant pour cela des éclats de pierres plates pour leur montrer comme tout tenait. Puis ils m'interrogèrent sur moi-même : d'où je venais, et pourquoi je vivais parmi eux. Cela faisait tellement longtemps que je n'avais parlé à personne d'autre qu'à la femme, que je leur dis en bafouillant tout ce que je pus. Je ne m'attendais pas à être cru ; il suffisait pour moi de m'être expliqué.

Finalement, lorsque je sortis de la maison pour leur montrer le soleil, je m'aperçus que le soir était tombé tandis que je bredouillais et traçais mes dessins grossiers sur le sol de terre battue. La femme de haute taille était assise à côté de la porte, et le vent froid de la pampa agitait ses cheveux en torsades. Le chaman et le hetman étaient sortis à ma suite, portant leurs torches qui brasillaient, et je vis de la frayeur sur son visage.

Je voulus demander ce qui se passait, mais le chaman se lança dans un long discours avant qu'elle pût placer un mot, un discours dans lequel je ne comprenais qu'un mot sur dix. Quand

il eut terminé, le hetman en fit autant. Tout cela avait attiré les hommes des maisons environnantes ; certains portaient des lances de chasse (car c'était un peuple qui ne connaissait pas la guerre), d'autres des doloires ou des couteaux. Je me tournai vers la femme et lui demandai ce qui se passait.

Elle me répondit dans un murmure furieux, me racontant que le chaman et le hetman disaient que je prétendais avoir amené le jour et marché dans le ciel. Nous devions rester là où nous nous trouvions en attendant que le jour vienne sans que ce fût moi qui l'apportât ; à ce moment-là nous mourrions. Elle pleura. Peut-être des larmes roulèrent-elles le long de ses joues ; je ne les vis cependant pas, à la lueur vacillante des torches. Je fus alors frappé par l'idée que je n'avais jamais vu personne pleurer chez ces gens, pas même les petits enfants. Ses sanglots secs et stridents m'émurent plus que tout ce que j'avais jamais vu en matière de larmes.

Nous attendîmes longtemps devant sa maison. On apporta de nouvelles torches ainsi que de quoi faire plusieurs petits feux des maisons voisines. Malgré tout, le froid qui montait du sol me raidissait les jambes.

Notre seul espoir me parut être de faire preuve de plus de sang-froid que ces gens, de mettre leurs nerfs à l'épreuve. Mais à étudier leurs visages, des visages qui auraient pu être autant de masques de bois barbouillés d'ocre, je les sentis capables de tenir un an, et qu'une courte nuit d'être ne leur ferait pas peur.

Si seulement j'avais parlé leur langue couramment, me disais-je, j'aurais réussi à leur faire suffisamment peur, ou au moins à leur expliquer ce que j'avais voulu exactement dire. Les mots – des mots qui n'étaient hélas ! pas dans leur langue mais dans la mienne – tournaient dans ma tête, et je finis par m'interroger sur eux. Savais-je moi-même ce que signifiaient ces mots ? Ceux-ci ou d'autres ? Certainement pas.

Désespéré, et poussé par cette même impulsion irrésistible qui m'a conduit à écrire et réviser l'histoire que j'ai envoyée moisir (pour qu'elle y fût engloutie) dans la bibliothèque de maître Oultan, celle que peu de temps après j'expédiai dans le vide, je me mis à gesticuler et à répéter mon histoire, du mieux que je pus et sans l'aide des mots. Dans mes bras se berça

l'enfant que j'avais été ; je me débattis, impuissant, dans les eaux de Gyoll jusqu'à ce que je fusse libéré par l'ondine. Personne ne bougea pour m'arrêter ; au bout d'un moment je me levai afin de me servir de mes jambes autant que de mes bras ; je mimai mes courses dans les corridors encombrés du Manoir Absolu et galopai comme le destrier mort sous moi à la Troisième Bataille d'Orithyia.

Je crus entendre de la musique ; et quelques instants plus tard j'en entendais effectivement, car les hommes qui s'étaient rassemblés pour écouter les discours du chaman puis du hetman fredonnaient, en martelant une cadence solennelle sur le sol avec le bout opposé de leurs lances de pierre ou avec leurs doloires à tête de gazelle ; l'un d'eux jouait d'une flûte nasale. Ses notes frêles grouillaient autour de moi comme des abeilles.

Au bout d'un certain temps, je vis les hommes regarder vers le ciel et se pousser du coude. Pensant qu'ils voyaient apparaître les signes annonciateurs de l'aube, je levai également les yeux ; mais je ne vis se lever que la croix et la licorne, les étoiles de l'été. Le chaman et le hetman se prosternèrent alors devant moi. À cet instant, par le plus merveilleux des coups de chance, Teur regarda le soleil, et mon ombre tomba sur eux.

CHAPITRE L

Ténèbres dans la maison du jour

La femme de haute taille et moi déménageâmes pour la maison du chaman où l'on attribua la meilleure chambre. On ne me permit plus de travailler ; on m'amenaît les blessés et les malades pour que je les soigne ; j'en guéris certains comme je l'avais fait pour Declan, ou comme me l'avait appris la guilde lorsqu'il s'agissait de prolonger la vie de nos clients. D'autres moururent dans mes bras. Peut-être aurais-je pu ressusciter les morts, comme je l'avais fait pour Zama, mais je ne m'y essayai pas.

Par deux fois nous subîmes l'attaque de nomades. Le hetman tomba lors du premier affrontement ; je ralliai ses guerriers et nous les repoussâmes. On choisit un nouveau hetman, mais il ne semblait pas lui-même se considérer (et les autres ne semblaient pas le considérer) comme autre chose que mon subordonné. Au cours du deuxième engagement, c'est moi qui pris la tête du gros des troupes tandis qu'il se chargeait de surprendre les nomades à revers grâce à des archers embusqués ; à tous les deux nous les cernâmes et les massacrâmes comme des moutons, et nous ne fûmes plus inquiétés.

Bientôt la population s'engagea dans l'édification d'une structure beaucoup plus grande que tout ce qui avait été bâti par elle jusqu'ici. En dépit de l'épaisseur et de la solidité apparente des murs et des arches, je redoutai que la construction ne pût supporter le poids d'un toit de boue et de paille d'une telle dimension ; j'appris aux femmes à préparer des tuiles en terre

uite, tout comme elles faisaient cuire leurs pots, et à les disposer comme couverture. Lorsque le bâtiment fut terminé, je reconnus le toit sur lequel Jolenta mourrait, et je sus que je serais enterré en dessous.

On peut trouver cela incroyable, mais jusqu'à ce moment-là j'avais rarement pensé à l'ondine et aux directions qu'elle m'avait indiquées, préférant revisiter, parmi mes souvenirs, ceux qui touchaient à Teur du Vieux Soleil, telle qu'elle était au cours de mon enfance ou sous mon autarchie. J'en explorais maintenant de plus récents, car bien que les craignant, je craignais davantage la mort.

Lorsque je m'étais retrouvé assis sur un promontoire rocheux accroché au mont Thyphon, regardant les soldats de Typhon se diriger vers moi, j'avais vu la prairie au-delà de Briah aussi clairement que je voyais maintenant nos champs de maïs. Mais alors j'avais été le Nouveau Soleil, avec la possibilité de faire appel à tous les pouvoirs de mon étoile, en dépit de son éloignement. À l'heure actuelle je n'étais plus le Nouveau Soleil, et le Vieux Soleil devait régner encore longtemps. Une fois ou deux, alors que j'étais sur le point de m'endormir, j'eus l'impression que les Corridors du Temps étaient sur le point de s'ouvrir obliquement dans l'un des coins de ma chambre ; à chaque fois que je voulus m'y précipiter, ce fut pour m'éveiller et ne trouver que de la pierre avec par-dessus les poutres du toit.

Une autre fois, je descendis dans le ravin et remontai ma piste vers l'est. Je finis par tomber sur le pitoyable muret que j'avais édifié quand le félin avait toussé ; mais si je poussai tout de même plus loin, je revins finalement à la ville de pierre le surlendemain.

Au bout du compte, lorsque se brouilla le total des années passées, il me vint à l'esprit que si je ne pouvais redécouvrir l'entrée des Corridors du Temps – et je ne le pouvais pas – je devais à tout prix retrouver Jutuma ; mais pour cela, il me fallait d'abord regagner la mer.

À l'aube, le jour suivant, j'emballai quelques galettes et de la viande séchée dans un bout d'étoffe et quittai la ville de pierre en direction de l'ouest. Mes jambes étaient devenues raides ; et lorsque, après sept ou huit veilles de marche régulière, je tombai

et me fis mal à un genou, je sentis que j'étais presque redevenu le Sévérian qui s'était embarqué sur le vaisseau de Tzadkiel. Comme lui, je ne fis pas demi-tour, mais continuai dans la même direction. Cela faisait longtemps que je m'étais habitué à la chaleur du Vieux Soleil, et l'année tirait à sa fin.

Le jeune hetman et un groupe d'hommes de la ville de pierre me rattrapèrent alors que le Vieux Soleil se posait sur l'épaule gauche de Teur. Au bout d'un moment, ils me saisirent par les bras et voulurent me forcer à revenir ; je refusai, leur expliquant que je devais aller jusqu'à Océan et espérais ne jamais revenir.

Je m'assis, mais ne vis rien. Un instant, je fus sûr d'être devenu aveugle.

Ossipago apparut, dans l'éclat d'un rayonnement bleuté. « Nous sommes ici, Sévérian », dit-il.

Sachant qu'il n'était qu'un mécanisme, à la fois serviteur et maître de Barbatus et Famulimus, je répondis : « Avec la lumière... le dieu de la machine. C'est ce qu'a dit maître Malrubius quand il est venu. »

L'agréable baryton de Barbatus nargua les ténèbres. « Tu es conscient. De quoi te souviens-tu ?

— De tout, répondis-je. Je me suis toujours souvenu de tout. » Une odeur de décomposition flottait dans l'air, puanteur de chairs pourrissantes.

La voix de Famulimus roucoula : « C'est pour cela que tu as été choisi, Sévérian. Toi et toi seul parmi bien des princes. Toi seul, pour sauver ta race des eaux de Léthé.

— Et puis pour l'abandonner. »

Personne ne répondit.

« J'ai pensé à tout cela, dis-je alors. J'aurais essayé de revenir plus tôt, si j'avais su. »

La voix d'Ossipago était si grave qu'on l'entendait moins qu'on ne la ressentait. « Comprends-tu pourquoi tu n'as pas pu ? »

J'acquiesçai, me sentant ridicule. « Parce que j'ai utilisé les pouvoirs du Nouveau Soleil pour remonter le temps jusqu'avant son existence. J'ai cru jadis que vous étiez tous les trois des dieux, puisque les hiérarques étaient des dieux encore plus puissants. De la même manière les autochtones me prennent

pour un dieu et redoutent qu'en plongeant dans la mer occidentale je ne les laisse à jamais dans la nuit de l'hiver. Mais seul l'Incréé est Dieu, seul il souffle la vie sur la réalité et seul il la détruit. Tous les autres, Tzadkiel compris, ne peuvent que manipuler les forces qu'il a créées. » Je n'avais jamais été très brillant pour trouver les analogies, et j'en cherchai une. « J'étais comme une armée qui bat si loin en retraite qu'elle se coupe de ses bases. » Je ne pus retenir les paroles suivantes. « Une armée vaincue.

— Aucune force n'est défaite dans une guerre, Sévérien, tant que ses trompettes n'ont pas sonné la reddition. Jusque-là on peut certes mourir, mais on ne connaît pas la défaite.

— Et qui sait si tout cela n'est pas pour le mieux ? remarqua Barbatus. Nous sommes tous des instruments dans ses mains.

— Il y a quelque chose d'autre que je comprends, repris-je, quelque chose qui m'avait échappé jusqu'ici : la raison pour laquelle maître Malrubius m'a parlé de la loyauté vis-à-vis de l'Entité divine, de la loyauté vis-à-vis de la personne du monarque. Il voulait dire par là que nous pouvions avoir confiance, qu'il ne fallait pas refuser son destin. C'est vous qui l'aviez envoyé, bien entendu.

— Ces paroles n'en étaient pas moins de lui – comme tu devrais le savoir à l'heure actuelle. Comme les hiérogrammades nous convoquons les personnalités du passé puisées dans la mémoire ; et comme les hiérogrammades, nous ne les falsifions pas.

— Mais il reste tellement de choses que j'ignore. Lorsque nous nous sommes rencontrés sur le vaisseau de Tzadkiel, c'était la première fois pour vous, et j'en avais conclu qu'il s'agissait pour moi de notre dernière rencontre. Et cependant vous voici, tous les trois. »

Douce et mélodieuse, la voix de Famulimus s'éleva : « Nous sommes tout aussi surpris que toi, Sévérien, de te trouver dans ce monde où les hommes émergent à peine. Bien qu'ayant remonté le cours du temps si loin nous-mêmes, ce sont des âges géologiques qui se sont écoulés depuis notre dernière rencontre.

— Et pourtant vous saviez que je me trouverais ici ? »

Barbatus sortit de l'ombre et dit : « Parce que tu nous l'avais dit. Aurais-tu oublié que nous avons été tes conseillers ? Tu nous avais raconté la mort de Hildegrin et c'est pour cette raison que nous surveillions cet endroit pour toi.

— Et moi ? Je suis mort aussi. Les autochtones... mon peuple... » Je me tus, mais personne ne reprit la parole. Et finalement je dis : « Amenez votre lumière, Ossipago, là où se tient Barbatus. »

Le mécanisme tourna ses palpeurs en direction de Barbatus mais ne se déplaça pas.

Doucement, Famulimus dit : « Je crains que l'on ne doive le guider maintenant, Barbatus. Je crois sincèrement que notre Sévérien devrait savoir. Comment lui demander de porter tout ce poids, et ne pas le traiter en homme ? »

Barbatus acquiesça, et Ossipago s'approcha de lui au moment où je m'éveillai. Je découvris alors ce que j'avais redouté de voir, le cadavre de l'homme que les autochtones appelaient Tête du Jour. Des bandes d'or s'enroulaient autour de ses bras, des bracelets hérisrés de hyacinthes orange et d'émeraudes d'un vert éclatant entouraient ses poignets.

« Dites-moi comment vous avez fait », exigeai-je.

Barbatus se caressa la barbe mais ne répondit pas.

« Tu sais bien qui t'a enseigné près de la mer agitée et qui a combattu pour toi lorsque le sort de Teur était dans la balance », roucoula Famulimus.

Je la regardai, l'œil agrandi. Son visage était toujours aussi ravissant et inhumain ; non pas dépourvu d'expression, mais au contraire en affichant une avec peu ou pas de rapport avec l'humanité et ses soucis.

« Suis-je un eidolon ? Un fantôme ? » Je regardai mes mains, avec l'espoir d'être rassuré par leur solidité ; elles tremblaient. Pour les calmer, je dus les appuyer sur mes cuisses.

« Ce que tu appelles des eidolons ne sont pas des fantômes, dit Barbatus, mais des êtres dont l'existence se maintient grâce à une source d'énergie extérieure. Ce que tu appelles matière est en réalité de l'énergie canalisée, tout simplement. La seule différence est qu'une partie est maintenue sous sa forme matérielle par sa propre énergie. »

J'aurais voulu pleurer à ce moment-là, plus que je ne l'avais jamais désiré de toute ma vie. « En réalité ? Vous croyez réellement qu'il existe une réalité ? » Laisser couler mes larmes aurait été le nirvana ; mais la rudesse de ma formation prévalut, et rien ne vint. Pendant un instant, je me demandai, absurdement, si les eidolons pouvaient ou non pleurer.

« Tu parles de ce qui est réel, Sévérian ; ainsi tiens-tu encore à ce qui est réel. Un moment pour celui qui est l'auteur de cette réalité. Les simples, dans ton peuple, l'appellent Dieu et toi, qui es instruit, l'Incréé. As-tu jamais été autre chose que son eidolon ?

— Qui maintient mon existence, en ce moment ? Ossipago ? Tu peux te reposer, Ossipago. »

La voix grave d'Ossipago roula. « Je ne réagis pas à tes ordres, Sévérian ; tu sais cela depuis longtemps.

— Je suppose que même si je me tuais moi-même, Ossipago me rendrait la vie. »

Barbatus secoua la tête, mais d'une manière qui n'avait rien d'humain. « Ce serait inutile, car tu pourrais recommencer. Si tu désires réellement mourir, libre à toi. Les offrandes funéraires ne manquent pas ici, y compris une grande quantité de couteaux de pierre. Ossipago va t'en apporter un. »

Je me sentais aussi réel que je l'avais toujours été ; et lorsque je fouillai dans mes souvenirs, j'y trouvai toujours Valéria, Thécla, le vieil autarque et le petit Sévérian (celui qui n'avait jamais été autre chose que Sévérian). « Non, dis-je. Nous vivrons.

— C'était ce que je pensais, fit Barbatus avec un sourire. Nous te connaissons depuis la moitié de notre vie, Sévérian, et tu es une de ces herbes qui poussent d'autant mieux qu'on les foule aux pieds. »

Ossipago eut l'air de s'éclaircir la gorge. « Si tu souhaites nous parler davantage, je vais nous transférer dans une époque plus pratique. Je suis en liaison avec la pile du vaisseau. »

Famulimus secoua sa noble tête, et Barbatus me regarda.

« Je préférerais que nous nous entretenions ici, leur dis-je. Barbatus, quand nous étions sur le vaisseau, je suis tombé dans un conduit ; je sais bien qu'on ne tombe pas rapidement, ainsi,

mais ma chute a duré longtemps et je crois qu'elle m'a beaucoup rapproché du centre. J'ai été gravement blessé, et Tzadkiel a pris soin de moi. » Je me tus, essayant de me rappeler le plus de détails possible.

« Continue, m'encouragea Barbatus, nous ignorons ce que tu vas nous dire.

— J'ai trouvé là un homme mort, avec comme moi une balafre à la joue ; il avait reçu, également comme moi, une blessure à la jambe, plusieurs années auparavant. Il se cachait entre deux machines.

— Mais de manière que tu le trouves, Sévérian ? me demanda Famulimus.

— Peut-être. Je savais que c'était l'œuvre de Zak. Or Zak était Tzadkiel, ou du moins une partie de Tzadkiel ; mais je ne l'avais pas encore compris, alors.

— Mais maintenant, si. Il est temps de parler. »

Je ne savais néanmoins plus quoi dire et j'ajoutai d'un ton incertain : « L'homme présentait un visage tuméfié, mais qui ressemblait cependant beaucoup au mien. Je me dis que je ne pouvais être mort ici, que ce n'était pas là que je mourrais, car j'avais la certitude que mon corps reposerait dans le mausolée de notre nécropole. Je vous en ai parlé.

— Bien des fois, fit la voix grondante d'Ossipago.

— Le bronze funéraire me ressemble tellement... ressemble tellement à ce que je suis maintenant. Puis il y a eu Apu-Punchau. Quand il est apparu... c'était une hiérodule, la Cuméenne. Comme vous. C'est ce que m'a dit le père Inire. »

Famulimus et Barbatus acquiescèrent.

« Lorsque Apu-Punchau est apparu, c'était moi. Je le savais, mais sur le moment je n'ai pas compris.

— Nous non plus, lorsque nous en avons parlé ensemble. Je crois que je le pourrais, maintenant.

— Alors expliquez-moi ! »

Il fit un geste vers le cadavre. « Voici Apu-Punchau.

— Bien sûr, je sais cela depuis longtemps, puisqu'ils m'appellent par ce nom et que j'ai vu construire cet endroit. Ce devait être un temple, le temple du Jour, le Vieux Soleil. Mais je suis Sévérian et aussi Apu-Punchau, Tête du Jour. Comment

mon corps peut-il se lever d'entre les morts ? Comment ai-je pu mourir ici ? La Cuméenne a dit que ce n'était pas sa tombe, mais sa maison. » Il me semblait la voir devant moi cependant que je parlais, vieille femme dissimulant le serpent avisé.

« Elle t'a dit qu'elle ne connaissait pas cette époque », roucoula Famulimus.

J'acquiesçai.

« Comment aurait pu mourir un chaud soleil qui se levait tous les jours ? Et comment aurais-tu pu mourir, toi qui étais ce soleil ? Ton peuple t'a enfermé là-dedans avec de nombreux chants. Et il a scellé la porte, afin que tu vives éternellement.

— Nous savons qu'en fin de compte, intervint Barbatus, tu ramèneras le Nouveau Soleil. Nous avons parcouru le temps, et nous sommes entre autres passés par la période où nous nous sommes rencontrés dans le château du géant — rencontre que nous avions crue la dernière. Mais sais-tu quand le Nouveau Soleil a été conçu ? Ce soleil que tu as ramené dans ce système pour remplacer l'ancien ?

— Lorsque l'on m'a déposé sur Teur, c'était sous le règne de Typhon, quand a été sculptée la première grande montagne. Mais auparavant je me trouvais sur le vaisseau de Tzadkiel.

— Qui navigue parfois plus vite que les vents qui le poussent, grommela Barbatus. Ainsi tu ne sais rien.

— Si tu veux maintenant bénéficier de nos conseils, dit Famulimus, dis tout. Nous ne pouvons être de bons guides si nous avançons à l'aveuglette. »

Et ainsi, commençant avec le meurtre de mon steward, je leur racontai tout ce qui m'était arrivé ensuite jusqu'au dernier moment dont je me souvenais avant de m'être réveillé dans la maison d'Apu-Punchau. Je n'ai jamais très bien su (comme toi, mon lecteur, ne le sait que trop bien) résumer quelque chose, en partie parce que les détails me paraissent toujours importants. Et j'en étais encore moins capable lorsque c'était ma langue, et non ma plume, qui était mise à contribution ; je leur dis beaucoup de choses que je n'ai pas rapportées dans ces Mémoires.

Tandis que je parlais, un rayon de soleil filtra par une faille ; je compris donc que j'étais revenu à la vie de nuit, et qu'une nouvelle journée venait de commencer.

Je parlais encore lorsque les roues des potiers commencèrent à grincer, et j'entendis le bavardage des femmes qui se rendaient en groupe auprès de la rivière, la rivière qui s'assécherait lorsque le soleil se refroidirait.

Finalement je dis : « Il suffit pour ce qu'il en est de moi, à vous, maintenant. Pouvez-vous éclaircir le mystère d'Apu-Punchau après cela ? »

Barbatus acquiesça. « Il semble que oui. Tu sais déjà que lorsqu'un vaisseau navigue à grande vitesse entre les étoiles, les minutes et les jours, à bord, peuvent être comme des années et des siècles sur Teur.

— Il doit en être ainsi, admis-je, puisque c'est avec le retour de la lumière que l'on a mesuré le temps pour la première fois.

— Autrement dit ton étoile, la Fontaine Blanche, est née un certain temps, et probablement bien longtemps, avant le règne de Typhon. Je dirais que ce temps n'est maintenant plus très loin. »

Famulimus parut sourire, et peut-être s'agissait-il réellement d'un sourire. « Il doit certainement en être ainsi, Barbatus, puisqu'il est arrivé jusqu'ici par le pouvoir de l'étoile ; fuyant son temps, il a couru jusqu'à ce qu'il soit obligé de s'arrêter, et c'est ici qu'il y fut contraint. »

Rien n'indiqua que cette intervention eût désarçonné Barbatus. « Il est possible que tu retrouves ton pouvoir lorsque l'on verra pour la première fois sur Teur la lumière de ton étoile. S'il en est ainsi, Apu-Punchau peut s'éveiller lorsque ce moment viendra, à condition qu'il choisisse de quitter l'endroit où il s'est trouvé.

— S'éveiller de la mort à la vie ? m'exclamai-je. Mais c'est horrible ! »

Famulimus n'était pas d'accord. « Dis plutôt merveilleux, Sévérien. Revenir de la mort pour aider le peuple qui l'aimait. »

Je réfléchis là-dessus tandis que les trois hiérodules attendaient patiemment. Finalement je remarquai : « Peut-être la mort n'est-elle horrible pour nous que parce qu'elle sépare

l'aspect terrible de l'aspect merveilleux de la vie. Nous n'en voyons que l'aspect terrible, que l'on laisse derrière soi.

— C'est ce que nous espérons, fit la voix grave d'Ossipago, au moins autant que toi, Sévérian.

— Mais si je suis Apu-Punchau, quel était ce cadavre que j'ai trouvé sur le vaisseau de Tzadkiel ? »

C'est presque dans un murmure que Famulimus me répondit de sa voix mélodieuse. « L'homme que tu as vu mort est celui qui fut porté par ta mère. C'est du moins ce qui me semble d'après ce que tu as déclaré. Je serais prête à pleurer pour elle si j'avais des larmes, mais peut-être pas pour toi qui es en vie ici. Ce que nous avons fait pour toi en ce lieu, Sévérian, c'est ce que le puissant Tzadkiel a accompli là-bas : prendre ta mémoire dans ton esprit mort et te créer de nouveau.

— Si je comprends bien, lorsque je me suis trouvé devant le siège de justice de Tzadkiel, je n'étais déjà qu'un eidolon fabriqué par lui ?

— *Fabriqué* est un mot fort, grommela Ossipago, si du moins je comprends aussi bien ta langue que je le pense. *Rendu tangible* conviendrait mieux. »

Je me tournai vers Famulimus pour avoir davantage d'explications.

« Tu n'étais que le reflet d'une pensée dans ton esprit mort. Il a fixé cette image, lui a rendu son intégrité et a effacé la blessure fatale que tu portais.

— Il m'a fait marcher, parler... une image vivante de moi-même, en somme. » J'avais beau prononcer ces paroles, j'éprouvais les plus grandes difficultés à saisir ce qu'elles signifiaient. « La chute m'a tué, exactement comme mon peuple m'a tué ici. »

Je me penchai pour regarder de plus près le cadavre d'Apu-Punchau. « Par étranglement, je crois, murmura Barbatus.

— Pourquoi Tzadkiel n'aurait-il pas pu me ressusciter comme j'ai ressuscité Zama ? Ou me guérir comme j'ai guéri Herena ? Pourquoi ai-je dû mourir ? »

Je n'ai jamais été autant stupéfait que par ce qui se passa alors : Famulimus s'agenouilla devant moi et embrassa le sol à mes pieds.

« Qu'est-ce qui te fait croire que Tzadkiel dispose d'un tel pouvoir ? me demanda Barbatus. Famulimus, Ossipago et moi ne sommes rien devant lui, mais nous ne sommes pas ses esclaves ; et si grand qu'il soit, il n'est pas le prince de sa race, ni son sauveur. »

J'aurais sans aucun doute dû me sentir ennobli. J'étais en réalité muet de stupéfaction et gêné au-delà de tout. Je fis vivement signe à Famulimus de se relever, bredouillant : « Mais... vous parcourez les Corridors du Temps ! »

Barbatus se prosterna à son tour alors que Famulimus se relevait.

« Simplement pour un petit bout de chemin, Sévérian, fit-elle de sa voix flûtée. Afin que nous puissions parler avec toi, faire certaines petites choses. Nos horloges tournent à l'envers autour de tes deux soleils. »

Toujours agenouillé, Barbatus enchaîna : « Si nous avions laissé Ossipago nous conduire dans un meilleur endroit, comme il le souhaitait, il aurait été plus récent. Mais il n'aurait pas été meilleur pour toi, je crois.

— Encore une question, illustres hiérodules, avant que vous me renvoyiez dans ma propre époque. Lorsque j'ai parlé avec maître Malrubius, au bord de la mer, il s'est ensuite dissous en une poussière lumineuse. Et cependant... » Je ne pus continuer, mais des yeux j'explorai le cadavre.

Barbatus acquiesça. « Cet eidolon, pour employer ce terme, n'a eu qu'une brève existence. Je ne sais pas à quelles énergies Tzadkiel a fait appel pour te maintenir en vie sur le vaisseau ; il est même fort possible que ce soit toi qui l'aises directement tirée des sources disponibles, tout comme tu avais drainé l'énergie du vaisseau lorsque tu as voulu rendre la vie à ton steward. Mais même si c'était une source que tu as laissée derrière toi en venant ici, tu avais vécu longtemps avant cela, sur le vaisseau, à Yesod, sur la navette, à l'époque de Typhon, et ainsi de suite. Pendant tout ce temps tu as respiré, mangé et bu une matière qui n'était pas instable, la convertissant à l'usage de ton corps. Lequel est devenu un corps substantiel.

— Mais je suis mort... Non seulement ici, mais aussi sur le vaisseau de Tzadkiel.

— Ton jumeau y gît, mort, répondit Barbatus, comme gît ici un autre cadavre. Je pourrais dire en passant que s'il n'était pas mort, nous n'aurions pu faire ce que nous avons fait, car chaque être vivant est plus que de la simple matière. » Il se tut un instant et chercha, d'un coup d'œil à Famulimus, une aide qu'elle ne lui accorda pas. « Que sais-tu de l'anima ? »

Je repensai alors à Ava, et à ce qu'elle m'avait dit. « *Vous êtes un matérialiste, comme toutes les personnes ignorantes. Mais votre matérialisme ne rend pas le matérialisme vrai.* » La petite Ava était morte avec Foïla et les autres. « Rien, répondis-je, je ne sais rien de l'anima.

— En un sens, on peut le résumer par deux vers d'un poème. Famulimus, c'est toi qui me l'avais cité. »

Sa femme chanta alors : « Debout ! Car dans le bol de la nuit, le matin a lancé la pierre qui disperse le vol des étoiles.

— Oui, dis-je, je comprends. »

Barbatus eut un geste. « Suppose que j'écrive ces vers sur ce mur, puis que je les recopie sur cet autre. Lesquels seraient les vrais ?

— Les deux, dis-je. Ou ni les uns ni les autres. Les véritables vers ne sont ni ceux qui sont écrits, ni ceux qui sont prononcés. Je ne sais ce qu'ils sont.

— Telle est la manière d'être de l'anima, telle que je la comprends. C'était écrit ici. » Il me montra le cadavre. « C'est maintenant écrit en toi. Lorsque la lumière de la Fontaine Blanche touchera Teur, ce sera de nouveau écrit là-bas. Et cependant l'anima n'en sera pas pour autant effacée en toi. À moins que... »

J'attendis qu'il poursuivît.

C'est Ossipago qui acheva sa phrase. « À moins que tu ne t'en approches trop. Si tu écris un nom dans la poussière et que tu suives du doigt le contour de ce que tu viens d'écrire, tu n'obtiens pas deux noms, mais un seul. Si deux courants s'engagent dans un seul conducteur, il n'y a plus qu'un seul courant. »

Comme je les regardais tous les trois, incrédule, Famulimus reprit : « Comme tu le sais, tu t'es trop approché de ton double, une fois ; ici, dans cette pauvre ville de pierre. Puis il a disparu,

et toi seul es resté. Nos eidolons sont toujours tirés des morts. Ne t'es-tu jamais demandé pourquoi ? Prends garde ! »

Barbatus acquiesça. « Pour ce qui est de ton retour dans ton propre temps, nous ne pouvons rien faire pour toi. Ton homme vert en savait peut-être davantage que nous là-dessus ; ou du moins, il avait davantage d'énergie à sa disposition. Nous te laisserons de l'eau, de la nourriture et une lumière ; mais il faudra attendre la Fontaine Blanche. Ce qui ne devrait pas être long, comme l'a dit Famulimus. »

Elle avait commencé à s'estomper déjà vers le passé, si bien que sa voix chantante avait l'air de venir de très loin. « Ne détruis pas ce cadavre, Sévérian. Quelle que soit l'envie que tu éprouves. Prends garde ! »

Barbatus et Ossipago s'étaient estompés tandis que je regardais Famulimus. Quand sa voix s'éteignit, il n'y eut d'autre bruit dans la maison d'Apu-Punchau que celui, léger, de sa respiration.

CHAPITRE LI

Teur du nouveau soleil

Pendant tout le reste de la journée je demeurai assis dans le noir, me maudissant de ma folie. La Fontaine Blanche brillerait dans le ciel nocturne, je le savais ; tout ce qu'avaient dit les hiérodules le sous-entendait. Je n'avais compris, cependant, qu'après leur départ.

Cent fois je revécus par la pensée cette nuit pluvieuse au cours de laquelle j'étais descendu du toit de ce même édifice pour venir en aide à Hildegrin. À combien m'étais-je approché d'Apu-Punchau avant de me confondre avec lui ? À cinq coudées ? Trois aunes ? Je ne pouvais être sûr. Mais il n'y avait aucun mystère dans l'avertissement de Famulimus de ne pas chercher à détruire le cadavre. Si je m'en approchais suffisamment près pour le frapper, nous nous confondrions ; et lui, ayant des racines plus profondes dans l'univers, me submergerait comme je le submergerais dans un avenir inimaginablement lointain, lors du voyage que je ferais jusqu'ici avec Dorcas et Jolenta.

Néanmoins, si j'avais eu le goût du mystérieux (ce qui n'était vraiment pas le cas), j'aurais été servi par cette énigme. La Fontaine Blanche brillait déjà ; cela paraissait certain car sans son aide je n'aurais jamais été capable de remonter aussi loin dans le temps ou de soigner les malades. Pourquoi, dans ce cas, n'avais-je pu emprunter les Corridors du Temps comme je l'avais fait depuis le mont Typhon ? Deux explications me vinrent à l'esprit.

La première partait de l'hypothèse que tout mon être avait été en quelque sorte mobilisé et éperonné par la peur ; nous sommes plus forts en périodes de crise, et les soldats de Typhon qui venaient sur moi avaient sans aucun doute l'intention de me tuer. Je me trouvais cependant au bord d'une autre crise en ce moment : Apu-Punchau pouvait à tout instant se relever et venir vers moi.

La deuxième voulait que la distance à laquelle se trouvait la Fontaine Blanche diminuât le pouvoir dont je pouvais disposer – tout comme sa lumière était plus faible. Elle devait s'être trouvée beaucoup plus près de Teur au temps de Typhon qu'à celui d'Apu-Punchau ; mais s'il était diminué dans de telles proportions, ce n'était pas un jour de plus qui me rendrait tout mon pouvoir. Or le passage d'un jour était la durée la plus longue que je pouvais espérer, avec mon autre moi-même vivant et si proche. Il allait falloir m'échapper dès que je pourrais et aller attendre ailleurs.

Ce fut le jour le plus long de ma vie. Si j'avais simplement attendu la venue de la nuit, j'aurais pu vagabonder au milieu de mes souvenirs ; me rappeler par exemple cette merveilleuse soirée, lorsque j'arpentais la Voie d'Eau, ou encore les contes qu'avaient dits les malades dans le lazaret des Pèlerines ; les courtes vacances que Valéria et moi avions passées au bord de la mer. Mais dans ces circonstances, je n'osais pas. Et à chaque fois que je baissais ma garde, mon esprit se tournait tout seul vers des choses horribles. Je subis de nouveau mon emprisonnement dans le ziggourat de Vodalus au fond de la jungle, l'année passée parmi les Asciens, ma fuite devant les loups blancs dans le Manoir secret et mille autres tourments semblables – jusqu'à ce qu'à la fin un démon me parût désirer me voir abandonner ma misérable existence à Apu-Punchau. Et ce démon n'était que moi-même.

Lentement moururent les bruits de la ville de pierre. La lumière qui, un peu plus tôt, était venue du mur le plus proche de moi, arrivait maintenant de celui qui s'élevait derrière l'autel sur lequel gisait Apu-Punchau, fendant l'obscurité de lames d'or martelé lancées par les interstices.

Puis la lumière faiblit et disparut. Je me levai, les articulations ankylosées, et commençai à explorer le mur, à la recherche d'un point faible.

Il avait été construit en blocs cyclopéens, entre lesquels les maçons avaient poussé des pierres plus petites à l'aide d'énormes maillets de bois. Ces pierres plus petites étaient si bien coincées que je dus en éprouver une cinquantaine avant de tomber sur une que je pusse dégager ; je savais de plus qu'il me faudrait déplacer l'un des blocs cyclopéens pour pouvoir passer.

Même la petite pierre exigea toute une veille d'effort pour être dégagée. Je me servis d'un couteau à lame de jaspe pour déblayer la boue qui l'entourait ; mais le couteau se cassa, ainsi que les trois suivants que j'employai. À un moment donné, dégoûté, je renonçai à continuer et, grimpant au mur comme une araignée, j'allai m'attaquer au toit dans l'espoir d'y trouver un chemin plus facile vers la liberté, comme le chaume dans le hall des magiciens. Mais le plafond voûté était aussi solide que les murs, et je retombai sur le sol pour recommencer à m'écorcher les doigts sur la pierre à demi détachée.

Soudain, alors que je désespérais d'y arriver, elle tomba bruyamment sur le sol. Pendant cinq longues respirations j'attendis, paralysé, redoutant de voir Apu-Punchau se réveiller. Autant que je pus en juger, il n'eut pas un frémissement.

En revanche, quelque chose d'autre bougeait. L'énorme bloc de pierre, au-dessus de l'emplacement de la première, s'inclinait doucement sur la gauche. La boue séchée se craquela avec des grincements de rivière prise par les glaces au moment du dégel, et se mit à tomber en crépitant autour de moi.

Je reculai ; il y eut un crissement de broyage, comme d'une meule, et l'énorme pierre s'effondra dans un vacarme à ses dimensions, laissant à sa place une ouverture grossièrement circulaire dans laquelle brillaient les étoiles.

Je regardai et vis celle qui était la mienne, lumière grosse comme une tête d'épingle, perdue dans la brume opaline de dix mille autres.

J'aurais certainement mieux fait d'attendre, car une bonne douzaine d'autres blocs cyclopéens risquaient à tout instant de cascader à la suite du premier. Je n'en fis rien. D'un bond je fus

sur celle qui venait de choir, d'un autre dans l'ouverture du mur, et d'un troisième dans la rue. Le tintamarre avait bien entendu réveillé les gens ; j'entendis s'élever des voix coléreuses et vis briller sous les portes la faible lueur rougeâtre des tisons sur lesquels soufflaient les femmes pour les ranimer, tandis que les hommes cherchaient à tâtons leur lance ou leur massue hérissées de dents.

Peu m'importait. Tout autour de moi rayonnaient les Corridors du Temps, prairies ondulantes sous le ciel bas de Chronos, murmure des ruisseaux dévalant en menues cascades de l'univers le plus surnaturel de tous jusqu'à celui qui l'était le moins.

Dans l'éclat vibrant de ses ailes, la petite Tzadkiel papillonnait à côté de l'un d'eux. L'homme vert courait dans un autre. J'en choisis un pour sa solitude, semblable à la mienne, et m'y engageai. Derrière moi, dans le prolongement d'une ligne qui n'existe que rarement, Apu-Punchau, Tête du Jour, sortit de sa maison et s'accroupit pour manger les offrandes de maïs bouilli et de viandes rôties déposées par son peuple. Moi aussi je sentais la faim ; je le saluai de la main, puis il disparut à mes yeux.

Quand je débarquai sur le monde appelé Ushas, ce fut sur une plage de sable – la plage que j'avais quittée pour plonger dans la mer à la recherche de Jutuma, aussi près que possible du lieu et du moment en question.

Un homme, portant un plateau de bois chargé de poissons fumants, marchait sur la partie mouillée du sable, à une cinquantaine de coudées devant moi. Je le suivis ; lorsqu'il eut fait une vingtaine de pas de plus, il atteignit une tonnelle, dégoulinante d'eau de mer apportée par les embruns, et cependant couverte de fleurs sauvages. Une fois là il posa le plateau sur le sable, recula de deux pas et s'agenouilla.

Le rattrapant, je lui demandai dans la langue de l'empire qui devait manger ces poissons.

Il regarda autour de lui ; je voyais bien qu'il était surpris de constater que j'étais un étranger. « Le Dormeur, me répondit-il. Celui qui dort ici et qui a faim.

— Et qui est ce Dormeur ?

— Le dieu solitaire. On sent sa présence ici, toujours dormant, toujours affamé. J'apporte le poisson pour lui montrer que nous sommes ses amis, et pour qu'il ne nous dévore pas lorsqu'il s'éveillera.

— Et vous le sentez en ce moment ? »

Il secoua la tête. « Parfois il est plus fort, si fort qu'au clair de lune on peut le voir allongé ici. Mais il disparaît si l'on s'approche. Aujourd'hui je ne l'ai pas du tout senti.

— Pas du tout ?

— Maintenant, si. Depuis que vous êtes arrivé. »

Je m'assis sur le sable et pris un gros morceau de poisson, lui faisant signe de m'imiter. Le poisson était tellement chaud que je me brûlai les doigts ; j'en conclus qu'il avait été cuit très près d'ici. L'homme s'assit aussi, mais ne mangea qu'après une deuxième invitation de ma part.

« Est-ce toujours vous ? »

Il acquiesça. « Chaque dieu a quelqu'un, un homme pour un dieu homme, une femme pour un dieu femme.

— Un prêtre ou une prêtresse. »

Il acquiesça de nouveau.

« Il n'y a pas d'autre Dieu que l'Incréé ; tout le reste, ce sont ses créatures. » Je fus tenté d'ajouter : « Et même Tzadkiel », mais je m'abstins.

« Oui », répondit-il. Il détourna son visage de moi, comme s'il s'apprêtait à dire quelque chose qui risquait de m'offenser et ne voulait pas voir mon expression. « C'est certainement vrai pour les dieux. Mais pour les humbles créatures comme les hommes, il y a peut-être bien des dieux mineurs. Pour les pauvres misérables que nous sommes, ces petits dieux sont placés très, très haut. Nous nous efforçons de leur plaire. »

Je lui souris pour lui montrer que je n'étais pas en colère. « Et que font donc ces petits dieux pour aider les hommes ?

— Il y a quatre dieux. »

À son intonation psalmodiée, je compris qu'il avait répété bien des fois ce qu'il allait me dire, sans aucun doute pour l'apprendre à des enfants.

« Le premier et le plus grand est le Dormeur. C'est un homme-dieu. Il a toujours faim. Une fois il a dévoré toute la

terre, et il pourrait recommencer si on ne le nourrissait pas. Bien que le Dormeur se soit noyé, il ne peut pas mourir. C'est pourquoi il dort ainsi sur la plage. Les poissons appartiennent au Dormeur ; il faut lui demander la permission avant d'aller pêcher. Pour lui je pêche des poissons d'argent. Les tempêtes sont ses colères, la mer calme sa charité. »

J'étais devenu l'Oannes de ce peuple !

« L'autre homme-dieu est Odilo. Lui détient les terres au fond de la mer. Il aime l'érudition et que l'on se conduise bien. Odilo apprend aux hommes à parler et aux femmes à écrire. Il est le juge des dieux et des hommes, mais il ne punit personne qui n'a pas péché trois fois. Une fois il a tendu la coupe à l'Incréé. Le vin rouge est son vin. C'est du vin que lui apporte celui qui le sert. »

Il m'avait fallu le temps d'une respiration pour me rappeler qui était Odilo. Je me rendais maintenant compte que le Manoir Absolu et notre cour étaient devenus le cadre d'un vague tableau, dans lequel l'autarque était assimilé à l'Incréé. Rétrospectivement, cela me parut inévitable.

« Il y a ensuite deux femmes-dieux. Péga est la déesse du jour ; tout ce qui se trouve sous le soleil est à elle. Péga aime la propreté. Elle apprend aux femmes à battre les pierres pour le feu, à cuire le pain et à tisser. Elle les encourage au moment des accouchements et vient auprès de tous à celui de la mort. Elle est la consolatrice. Le pain brun est l'offrande que lui apporte sa femme. »

J'acquiesçai.

« Thaïs est la déesse de la nuit. Tout ce qui est en dessous de la lune est à elle. Elle aime les paroles et les baisers qu'échangent les amoureux. Tous ceux qui s'accouplent doivent lui demander son autorisation, et dire les mots ensemble dans l'obscurité. S'ils ne le font pas, Thaïs allume une flamme dans un troisième cœur, et trouve un couteau pour la main. Dans une mandorle de feu elle approche les enfants pour leur annoncer qu'ils n'en sont plus. Elle est la séductrice. Le miel doré est l'offrande que lui apporte la femme à son service.

— Il semblerait, dis-je, que vous ayez deux dieux bons et deux dieux méchants, et que les méchants soient Thaïs et le Dormeur.

— Oh, non ! Tous les dieux sont bons, et en particulier le Dormeur ! Sans le Dormeur, ils seraient tellement nombreux à mourir de faim ! Le Dormeur est très, très grand ! Et lorsque Thaïs ne vient pas, sa place est prise par un démon.

— Alors, vous avez aussi des démons.

— Tout le monde en a.

— Je suppose. »

Le plateau était presque vide, et j'avais mangé tout mon saoul. Le prêtre – je devrais écrire mon prêtre – n'en avait pris qu'un tout petit morceau. Je me levai, pris ce qui restait et le jetai dans la mer, ne sachant trop quoi d'autre en faire. « Pour Juturna, lui dis-je. Votre peuple connaît-il Jutuma ? »

Il avait bondi sur ses pieds dès que je m'étais levé. « Non... » Il hésitait, ayant failli dire le nom qu'il m'avait donné, mais je vis qu'il avait peur de le prononcer.

« Alors c'est peut-être un démon pour vous. Pendant une bonne partie de ma vie, je l'ai prise pour un démon, moi aussi. Il se peut bien que ni vous ni moi nous n'ayons fait une bien grande erreur. »

Il s'inclina, et bien qu'il fût un peu plus grand et nullement replet, je crus voir Odilo aussi clairement que si le vieux régisseur s'était trouvé devant moi en personne.

« Il faut maintenant me conduire auprès d'Odilo, dis-je. L'autre homme-dieu. »

Nous repartîmes le long de la plage dans la direction d'où il était arrivé. Les collines, simples tas de boue dénudés lorsque je les avais quittées, étaient couvertes d'une herbe douce et verte. Des fleurs sauvages poussaient ici et là et on voyait quelques jeunes arbres.

Je tentai d'estimer le temps durant lequel j'étais parti et de compter les années passées parmi les autochtones dans leur ville de pierre ; et bien que ne pouvant être sûr des chiffres, ils me parurent avoisiner. Je m'émerveillai en pensant à l'homme vert, et à la façon dont il était venu à moi dans les jungles du Nord au moment précis où j'avais besoin de lui. Nous avions

tous deux parcouru les Corridors du Temps, mais lui en maître, et moi en apprenti.

Je demandai à mon prêtre quand le Dormeur avait dévoré la terre.

Il avait le teint très hâlé, mais même ainsi je vis le sang lui quitter le visage. « Il y a longtemps, répondit-il. Avant que les hommes ne viennent sur Ushas.

— Alors comment le savent les hommes ?

— Le dieu Odilo nous l'a enseigné. Êtes-vous en colère ? »

Odilo avait donc surpris ma conversation avec Eata ; j'avais cru qu'il dormait. « Non, dis-je. Je souhaite seulement savoir ce que vous en connaissez. Est-ce vous qui êtes venus sur Ushas ? »

Il secoua la tête. « Non, le père de mon père et la mère de ma mère. Ils sont tombés du ciel, éparpillés comme des graines par la main du Dieu de tous les dieux.

— Sans connaître le feu ni rien d'autre », dis-je ; et tandis que je parlais, je me souvins de ce que le jeune officier avait rapporté : que les hiérodules avaient déposé un homme et une femme dans le périmètre du Manoir Absolu. Avec cet élément, il était assez facile de deviner qui avaient été les ancêtres de mon prêtre – les marins mis en déroute par mes souvenirs avaient payé leur défaite de leur passé, tout comme j'aurais payé celle de mon passé de l'avenir de mes descendants.

Ce n'était pas très loin du village. Quelques bateaux d'apparence fragile étaient tirés sur la grève, des embarcations sans peinture qui me parurent essentiellement construites à partir de bois de flottage. À une aune ou un peu plus de la ligne de plus haute marée, se dressait un quadrilatère de huttes parfaitement alignées. Ce quadrilatère devait être l'œuvre d'Odilo, j'en étais sûr ; il manifestait cet amour de l'ordre pour l'ordre si caractéristique d'un domestique de haut rang. Puis j'en vins à me dire que les bateaux faits de bric et de broc devaient sans doute beaucoup à son inspiration ; après tout, c'était lui qui avait construit notre radeau.

Deux femmes et une volée d'enfants sortirent du quadrilatère pour nous regarder passer, tandis qu'un homme équipé d'un maillet cessa de forcer de l'herbe sèche dans les

joints d'un bateau ; mon prêtre, qui marchait à un demi-pas derrière moi, hocha la tête dans ma direction et fit un geste trop rapide pour que je pusse le comprendre. Les villageois tombèrent à genoux.

Inspiré par ce sens du théâtre que j'ai dû, bon gré mal gré, souvent cultiver, je levai les bras, mains tendues, et leur donnai ma bénédiction, leur disant d'être bons les uns pour les autres, et aussi heureux qu'ils le pourraient. C'est là la seule bénédiction que nous, dieux mineurs, pouvons réellement donner, bien que sans aucun doute l'Incréé puisse faire davantage.

Dix pas de plus, et le village se trouvait derrière nous, pas suffisamment loin cependant pour m'empêcher d'entendre le calfat qui reprenait son martèlement ou les enfants leurs jeux et leurs pleurs. Je demandai à mon prêtre si Odilo vivait loin d'ici.

« Non, pas très », me répondit-il avec un geste.

Nous nous dirigeâmes vers l'intérieur des terres et entreprîmes l'ascension d'une petite colline. De sa crête on pouvait voir le sommet de la suivante, sur laquelle se dressaient trois « tonnelles côté à côté, et comme la mienne décorées de lupins entrelacés, de salicaires mauves, et de rues des prairies blanches.

« Là, fit mon prêtre avec un geste. Là dorment les autres dieux. »

APPENDICE

Le miracle d’Apu-Punchau

Il n'est pas de miracles plus convaincants pour l'esprit primitif que ceux qui affectent les mécanismes présumés immuables du ciel. La prolongation de la nuit par Sévérian, cependant, peut laisser les esprits crédules intrigués quant à la manière dont il a pu accomplir une telle merveille sans entraîner de cataclysme plus grand que celui qui a accompagné l'arrivée du Nouveau Soleil.

On peut avancer au moins deux hypothèses plausibles à ce sujet. Les historiens invoquent les phénomènes d'hypnose de masses pour expliquer les multiples événements merveilleux qui restent irréductibles à toute logique ; mais c'est là quelque chose que les hypnotiseurs ne nous proposent jamais de reproduire.

Si l'on rejette l'hypnose de masse, reste une seule autre hypothèse, celle d'une éclipse au sens large du terme, à savoir le passage d'un vaste corps opaque entre le Vieux Soleil et Teur.

Dans ce contexte, on remarquera que les étoiles que l'on voit dans le ciel de l'empire en hiver se lèvent au printemps au-dessus de la ville de pierre (phénomène probablement dû à la précession des équinoxes) ; mais que, durant la prolongation de la nuit, Sévérian voit les étoiles de printemps auxquelles il est accoutumé. Ce qui semble peser en faveur de la deuxième explication, comme la manifestation immédiate du Vieux Soleil, déjà plus haut que le toit des maisons, après la capitulation des autochtones. Rien de ce qu'a écrit Sévérian n'indique ce qu'aurait pu être ce corps opaque ; mais le lecteur avisé n'aura pas de difficulté à avancer au moins une hypothèse plausible.

G.W.

FIN LIVRE VI